HISTOIRE NATURELLE.

Quadrupèdes. Tome II.

HISTOIRE NATURELLE, GÉNÉRALE ET PARTICULIERE,

PAR M. LE COMTE DE BUFFON, INTENDANT DU JARDIN DU ROI, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE ET DE CELLE DES SCIENCES, &c.

Quadrupèdes. Tome II.



AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXVI.



HISTOIRE

NATURELLE

Les Animaux ſauvages.

DANS les animaux domeſtiques, & dans l'homme, nous n'avons vu la Nature que contrainte, rarement perfectionnée, ſouvent altérée, défigurée, & toujours environnée d'entraves ou chargée d'ornemens étrangers : maintenant elle va paroître nue, parée de ſa ſeule ſimplicité, mais plus piquante par ſa beauté naïve, ſa démarche légere, ſon air libre, & par les autres attributs de la nobleſſe & de l'indépendance. Nous la verrons, parcourant en ſouveraine la ſurface de la terre, partager ſon domaine entre les animaux, aſſigner à chacun ſon climat, ſa ſubſiſtance; nous la verrons dans les forêts, dans les eaux, dans les plaines, dictant ſes loix ſimples, mais immuables,

imprimant ſur chaque eſpèce ſes caractères inaltérables, & diſpenſant avec équité ſes dons, compenſer le bien & le mal; donner aux uns la force & le courage, accompagnés du beſoin & de la voracité; aux autres, la douceur, la tempérance, la légèreté du corps, avec la crainte, l'inquiétude & la timidité; à tous la liberté avec des mœurs conſtantes; à tous des deſirs & de l'amour toujours aiſés à ſatisfaire, & toujours ſuivis d'une heureuſe fécondité.

Amour & liberté, quels bienfaits! Ces animaux que nous appellons ſauvages, parce qu'ils ne nous ſont pas ſoumis, ont-ils beſoin de plus pour être heureux? ils ont encore l'égalité, ils ne ſont ni les eſclaves, ni les tyrans de leurs ſemblables, l'individu n'a pas à craindre, comme l'homme, tout le reſte de ſon eſpèce; ils ont entr'eux la paix, & la guerre ne leur vient que des étrangers ou de nous. Ils ont donc raiſon de fuir l'eſpèce humaine, de ſe dérober à notre aſpect, de s'établir dans les ſolitudes éloignées de nos habitations, de ſe ſervir de toutes les reſſources de leur inſtinct, pour ſe mettre en ſûreté, & d'employer, pour ſe ſouſtraire à la puiſſance de l'homme, tous les moyens de liberté que la Nature leur a fournis en même temps qu'elle leur a donné le deſir de l'indépendance.

Les uns, & ce ſont les plus doux, les plus innocens, les plus tranquilles, ſe contentent de s'éloigner, & paſſent leur vie dans nos campagnes; ceux qui ſont plus défians, plus farouches, s'enfonçent dans les bois;

d'autres, comme s'ils savoient qu'il n'y a nulle sûreté sur la surface de la terre, se creusent des demeures souterraines, se réfugient dans des cavernes, ou gagnent les sommets des montagnes les plus inaccessibles ; enfin les plus féroces, ou plutôt les plus fiers, n'habitent que les déserts, & règnent en souverains dans ces climats brûlans, où l'homme aussi sauvage qu'eux ne peut leur disputer l'empire.

Et comme tout est soumis aux loix physiques, que les êtres mêmes les plus libres sont assujettis, & que les animaux éprouvent, comme l'homme, les influences du ciel & de la terre ; il semble que les mêmes causes qui ont adouci, civilisé l'espèce humaine dans nos climats, ont produit de pareils effets sur toutes les autres espèces : le loup, qui dans cette zone tempérée est peut-être de tous les animaux le plus féroce, n'est pas à beaucoup prés aussi terrible, aussi cruel que le tigre, la panthere, le lion de la zone torride, ou l'ours blanc, le loup-cervier, l'hyène de la zone glacée. Et non-seulement cette différence se trouve en général, comme si la Nature, pour mettre plus de rapport & d'harmonie dans ses productions, eût fait le climat pour les espèces, ou les espéces pour le climat, mais même on trouve dans chaque espèce en particulier, le climat fait pour les mœurs, & les mœurs pour le climat.

En Amérique, où les chaleurs sont moindres, où l'air & la terre sont plus doux qu'en Afrique, quoique sous la même ligne, le tigre, le lion, la panthere n'ont rien

de redoutable que le nom; ce ne font plus ces tyrans des forêts, ces ennemis de l'homme auſſi fiers qu'intrépides, ces monſtres altérés de ſang & de carnage; ce ſont des animaux qui fuient d'ordinaire devant les hommes, qui loin de les attaquer de front, loin même de faire la guerre à force ouverte aux autres bêtes ſauvages, n'emploient le plus ſouvent que l'artifice & la ruſe pour tâcher de les ſurprendre; ce ſont des animaux qu'on peut dompter comme les autres, & preſque apprivoiſer. Ils ont donc dégénéré, ſi leur nature étoit la férocité jointe à la cruauté, ou plutôt ils n'ont qu'éprouvé l'influence du climat: ſous un ciel plus doux, leur naturel s'eſt adouci, ce qu'ils avoient d'exceſſif s'eſt tempéré; & par les changemens qu'ils ont ſubis ils ſont ſeulement devenus plus conformes à la terre qu'ils ont habitée.

Les végétaux qui couvrent cette terre, & qui y ſont encore attachés de plus près que l'animal qui broute, participent auſſi plus que lui à la nature du climat; chaque pays, chaque degré de température a ſes plantes particulieres; on trouve au pied des Alpes celles de France & d'Italie, on trouve à leur ſommet celles des pays du Nord; on retrouve ces mêmes plantes du Nord ſur les cimes glacées des montagnes d'Afrique. Sur les monts qui ſéparent l'empire du Mogol du royaume de Cachemire, on voit du côté du midi toutes les plantes des Indes, & l'on eſt ſurpris de ne voir de l'autre côté que des plantes d'Europe. C'eſt auſſi des climats

exceſſifs que l'on tire les drogues, les parfums, les poiſons, & toutes les plantes dont les qualités ſont exceſſives : le climat tempéré ne produit au contraire que des choſes tempérées ; les herbes les plus douces, les légumes les plus ſains, les fruits les plus ſuaves, les animaux les plus tranquilles, les hommes les plus polis ſont l'apanage de cet heureux climat. Ainſi, la terre fait les plantes, la terre & les plantes font les animaux, la terre, les plantes & les animaux font l'homme : car les qualités des végétaux viennent immédiatement de la terre & de l'air ; le tempérament & les autres qualités relatives des animaux qui paiſſent l'herbe, tiennent de près à celles des plantes dont ils ſe nourriſſent ; enfin les qualités phyſiques de l'homme & des animaux qui vivent ſur les autres animaux autant que ſur les les plantes, dépendent, quoique de plus loin, de ces mêmes cauſes, dont l'influence s'étend juſque ſur leur naturel & ſur leur mœurs. Et ce qui prouve encore mieux que tout ſe tempere dans un climat tempéré, & que tout eſt excès dans un climat exceſſif, c'eſt que la grandeur & la forme, qui paroiſſent être des qualités abſolues, fixes & déterminées, dépendent cependant, comme les qualités relatives, de l'influence du climat : la taille de nos animaux quadrupèdes n'approche pas de celle de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame ; nos plus gros oiſeaux ſont fort petits, ſi on les compare à l'autruche, au condor, au caſoar ; & quelle comparaiſon des poiſſons, des lézards, des

ſerpens de nos climats, avec les baleines; les cachalots, les narvals qui peuplent les mers du Nord, & avec les crocodiles, les grands lézards & les couleuvres énormes qui infectent les terres & les eaux du midi? Et ſi l'on conſidere encore chaque eſpèce dans différens climats, on y trouvera * des variétés ſenſibles pour la grandeur & pour la forme; toutes prennent une teinture plus ou moins forte du climat. Ces changemens ne ſe font que lentement, imperceptiblement; le grand ouvrier de la Nature eſt le Temps: comme il marche toujours d'un pas égal, uniforme & réglé, il ne fait rien par ſauts; mais par degrés, par nuances, par ſucceſſion; il fait tout, & ces changemens, d'abord imperceptibles, deviennent peu-à-peu ſenſibles, & ſe marquent enfin par des réſultats auxquels on ne peut ſe méprendre.

Cependant les animaux ſauvages & libres ſont peut-être, ſans même en excepter l'homme, de tous les êtres vivans les moins ſujets aux altérations, aux changemens, aux variations de tout genre: comme ils ſont abſolument les maîtres de choiſir leur nourriture & leur climat, & qu'ils ne ſe contraignent pas plus qu'on les contraint, leur nature varie moins que celle des animaux domeſtiques, que l'on aſſervit, que l'on tranſporte, que l'on maltraite, & qu'on nourrit ſans conſulter leur goût. Les ani-

* Voyez l'hiſtoire du cheval, de la chèvre, du cochon, du chien, dans le volume précédent.

maux sauvages vivent constamment de la même façon; on ne les voit pas errer de climats en climats; le bois où ils sont nés est une patrie à laquelle ils sont fidèlement attachés, ils s'en éloignent rarement, & ne la quittent jamais que lorsqu'ils sentent qu'ils ne peuvent y vivre en sûreté. Et ce sont moins leurs ennemis qu'ils fuient, que la présence de l'homme; la Nature leur a donné des moyens & des ressources contre les autres animaux, ils sont de pair avec eux, ils connoissent leur force & leur adresse, ils jugent leurs desseins, leurs démarches; & s'ils ne peuvent les éviter, au moins ils se défendent corps à corps; ce sont, en un mot, des espèces de leur genre. Mais que peuvent-ils contre des êtres qui savent les trouver sans les voir, & les abattre sans les approcher?

C'est donc l'homme qui les inquiète, qui les écarte, qui les disperse, & qui les rend mille fois plus sauvages qu'ils ne le seroient en effet: car la plupart ne demandent que la tranquillité, la paix, & l'usage aussi modéré qu'innocent de l'air & de la terre; ils sont même portés par la Nature à demeurer ensemble, à se réunir en familles, à former des espèces de sociétés. On voit encore des vestiges de ces sociétés dans les pays dont l'homme ne s'est pas totalement emparé: on y voit même des ouvrages faits en commun, des espèces de projets, qui, sans être raisonnés, paroissent être fondés sur des convenances raisonnables, dont l'exécution suppose au moins l'accord, l'union

& le concours de ceux qui s'en occupent ; & ce n'eſt point par force ou par néceſſité phyſique, comme les fourmis, les abeilles, &c. que les caſtors travaillent & bâtiſſent ; car ils ne ſont contraints, ni par l'eſpace, ni par le temps, ni par le nombre ; c'eſt par choix qu'ils ſe réuniſſent, ceux qui ſe conviennent demeurent enſemble, ceux qui ne ſe conviennent pas s'éloignent, & l'on en voit quelques-uns qui, toujours rebutés par les autres, ſont obligés de vivre ſolitaires. Ce n'eſt auſſi que dans les pays reculés, éloignés, & où ils craignent peu la rencontre des hommes, qu'ils cherchent à s'établir & à rendre leur demeure plus fixe & plus commode, en y conſtruiſant des habitations, des eſpèces de bourgades, qui repréſentent aſſez bien les foibles travaux & les premiers efforts d'une république naiſſante. Dans les pays au contraire où les hommes ſe ſont répandus, la terreur ſemble habiter avec eux, il n'y a plus de ſociété parmi les animaux, toute induſtrie ceſſe, tout art eſt étouffé, ils ne ſongent plus à bâtir, ils négligent toute commodité ; toujours preſſés par la crainte & la néceſſité, ils ne cherchent qu'à vivre, ils ne ſont occupés qu'à fuir & ſe cacher ; & ſi, comme on doit le ſuppoſer, l'eſpèce humaine continue dans la ſuite des temps à peupler également toute la ſurface de la terre, on pourra dans quelques ſiècles regarder comme une fable l'hiſtoire de nos caſtors.

On peut donc dire que les animaux, loin d'aller en augmentant, vont au contraire

en diminuant de facultés & de talens; le temps même travaille contr'eux: plus l'espèce humaine se multiplie, se perfectionne, plus ils sentent le poids d'une empire aussi terrible qu'absolu, qui leur laissant à peine leur existence individuelle, leur ôte tout moyen de liberté, toute idée de société, & détruit jusqu'au germe de leur intelligence. Ce qu'ils sont devenus, ce qu'ils deviendront encore, n'indique peut-être pas assez ce qu'ils ont été, ni ce qu'ils pourroient être. Qui sait, si l'espèce humaine étoit anéantie, auquel d'entr'eux appartiendroit le sceptre de la terre?





LE CERF [*a*].

Voyez planche I, fig. 1 de ce Volume.

VOICI l'un de ces animaux innocens, doux & tranquilles, qui ne semblent être faits que pour embellir, animer la solitude des forêts, occuper loin de nous les retraites paisibles de ces jardins de la Nature. Sa forme élégante & légere, sa taille aussi svelte que bien prise, ses membres flexibles & nerveux, sa tête parée plutôt qu'armée d'un bois vivant, & qui, comme la cime des arbres, tous les ans se renouvelle, sa grandeur, sa légèreté, sa force, le distinguent assez des autres habitans des bois; & comme il est le

(*a*) Le Cerf; en Grec, Ἔλαφος; en Latin, *cervus*; en Italien, *cervo*; en Espagnol, *ciervo*; en Portugais, *veado*; en Allemand, *hirsch*; en Anglois, *red-deer*; en Danois, *hiort*; en Suédois, *kron-hiort*; en Hollandois, *hert*, en Polonois, *jelijenii*.

Cervus, Gesner. *Icon. animal. quadr. p.* 43 — 44.

Cervus, Aldrov. *Quadr. bisulc. p.* 771 — 774.

Cervus, Jonston, *Hist. nat. quadr. p.* 58, *tabl. XXXV, fig.* 1.

Cervus, Charleton, *de differ. animal. p.* 8.

Cervus, Ray, *Synopsis animal. quadr. p.* 84.

Cervus cornibus ramosis, teretibus, incurvatis. Linn. *Syst. nat.*

Cervus nobilis, ramis teretibus, omnibus notus. Klein, *Quadr. Hist. nat. p.* 23.



1 Le Cerf. 2 La Biche.

plus noble d'entr'eux, il ne ſert auſſi qu'aux plaiſirs des plus nobles des hommes ; il a dans tous les temps occupé le loiſir des héros : l'exercice de la chaſſe doit ſuccéder aux travaux de la guerre, il doit même les précéder : ſavoir manier les chevaux & les armes, ſont des talens communs au chaſſeur, au guerrier : l'habitude au mouvement, à la fatigue, l'adreſſe, la légèreté du corps, ſi néceſſaires pour ſoutenir, & même pour ſeconder le courage, ſe prennent à la chaſſe, & ſe portent à la guerre ; c'eſt l'école agréable d'un art néceſſaire ; c'eſt encore le ſeul amuſement qui faſſe diverſion entiere aux affaires, le ſeul délaſſement ſans molleſſe, le ſeul qui donne un plaiſir vif ſans langueur, ſans mêlange & ſans ſatiéte.

Que peuvent faire de mieux les hommes qui, par état, ſont ſans ceſſe fatigués de la préſence des autres hommes ! Toujours environnés, obſédés & gênés, pour ainſi dire, par le nombre, toujours en butte à leurs demandes, à leur empreſſement, forcés de s'occuper de ſoins étrangers & d'affaires, agités par de grands intérêts, & d'autant plus cotraints qu'ils ſont plus élevés, les Grands ne ſentiroient que le poids de la grandeur, & n'exiſteroient que pour les autres, s'ils ne ſe déroboient par inſtans à la foule même des flatteurs. Pour jouir de ſoi-même, pour appeller dans l'ame les affections perſonnelles, les deſirs ſecrets, ces ſentimens intimes mille fois plus précieux que les idées de la grandeur, ils ont beſoin de ſolitude ; & quelle ſolitude plus variée, plus

animée que celle de la chaſſe? quel exercice plus ſain pour le corps? quel repos plus agréable pour l'eſprit?

Il ſeroit auſſi pénible de toujours repréſenter, que de toujours méditer. L'homme n'eſt pas fait par la Nature pour la contemplation des choſes abſtraites; & de même que s'occuper ſans relâche d'études difficiles, d'affaires épineuſes, mener une vie ſédentaire, & faire de ſon cabinet le centre de ſon exiſtence, eſt un état peu naturel, il ſemble que celui d'une vie tumultueuſe, agitée, entraînée, pour ainſi dire, par le mouvement des autres hommes, & où l'on eſt obligé de s'obſerver, de ſe contraindre, & de repréſenter continuellement à leurs yeux, eſt une ſituation encore plus forcée. Quelque idée que nous voulions avoir de nous-mêmes, il eſt aiſé de ſentir que repréſenter n'eſt pas être, & auſſi que nous ſommes moins faits pour penſer que pour agir, pour raiſonner que pour jouir: nos vrais plaiſirs conſiſtent dans le libre uſage de nous-mêmes; nos vrais biens ſont ceux de la Nature, c'eſt le ciel, c'eſt la terre, ce ſont ces campagnes, ces plaines, ces forêts dont elle nous offre la jouiſſance utile, inépuiſable. Auſſi le goût de la chaſſe, de la pêche, des jardins, de l'agriculture, eſt un goût naturel à tous les hommes; & dans les ſociétés plus ſimples que la nôtre, il n'y a guere que deux ordres, tous deux relatifs à ce genre de vie; les nobles, dont le métier eſt la chaſſe & les armes; & les hommes

hommes en ſous-ordre, qui ne ſont occupés qu'à la culture de la terre.

Et comme dans les ſociétés policées on agrandit, on perfectionne tout; pour rendre le plaiſir de la chaſſe plus vif & plus piquant, pour ennoblir encore cet exerçice le plus noble de tous, on en a fait un art. La chaſſe du cerf demande des connoiſſances qu'on ne peut acquérir que par l'expérience: elle ſuppoſe un appareil royal, des hommes, des chevaux, des chiens, tous exercés, ſtylés, dreſſés, qui par leurs mouvemens, leurs recherches & leur intelligence, doivent auſſi concourir au même but. Le veneur doit juger l'âge & le ſexe; il doit ſavoir diſtinguer & reconnoître préciſément, ſi le cerf qu'il a détourné (*b*) avec ſon limier (*c*) eſt un daguet (*d*), un jeune cerf (*e*), un cerf de dix cors jeunement (*f*), un cerf de dix cors (*g*), ou un vieux cerf

---

(*b*) *Détourner le cerf*, c'eſt tourner tout autour de l'endroit où un cerf eſt entré, & s'aſſurer qu'il n'en eſt pas ſorti.

(*c*) *Limier*, chien que l'on choiſit ordinairement parmi les chiens-courans, & que l'on dreſſe pour détourner le cerf, le chevreuil, le ſanglier, &c.

(*d*) *Daguet*, c'eſt un jeune cerf portant les dagues, & les dagues ſont la premiere tête ou le premier bois du cerf, qui lui vient au commencement de la ſeconde année.

(*e*) *Jeune cerf*, cerf qui eſt dans la troiſième, quatrième ou cinquième année de ſa vie.

(*f*) *Cerf de dix cors jeunement*, cerf qui eſt dans la ſixième année de ſa vie.

(*g*) *Cerf de dix cors*, cerf qui eſt dans la ſeptième année de ſa vie.

(*h*); & les principaux indices qui peuvent donner cette connoissance, sont le pied (*i*) & les fumées (*k*). Le pied du cerf est mieux fait que celui de la biche; sa jambe est (*l*) plus grosse & plus près du talon, ses voies (*m*) sont mieux tournées, & ses allures (*n*) plus grandes; il marche plus réguliérement, il porte le pied de derriere dans celui de devant, au lieu que la biche a le pied plus mal fait, les allures plus courtes, & ne pose pas réguliérement le pied de derriere dans la trace de celui de devant. Dès que le cerf est à sa quatrième tête (*o*), il est assez reconnoissable pour ne s'y pas méprendre; mais il faut de l'habitude pour distinguer le pied du jeune cerf de celui de la biche; & pour être sûr, on doit y regarder de près & en revoir (*p*) souvent. Les cerfs de dix cors jeunement, de dix cors, &c. sont encore plus aisés à reconnoître; ils ont le pied de devant beaucoup plus gros que celui de derriere, & plus ils sont vieux, plus les côtés des pieds sont gros & usés.

(*h*) *Vieux cerf*, cerf qui est dans la huitième, neuvième, dixième, &c, année de sa vie.

(*i*) *Pied*, empreinte du pied du cerf sur la terre.

(*k*) *Fumée*, fiente du cerf.

(*l*) On appelle jambe, les deux os qui sont au bas de la partie postérieure, & qui font trace sur la terre avec le pied.

(*m*) *Voies*, ce sont les pas du cerf.

(*n*) *Allures du cerf*, distance de ses pas.

(*o*) *Tête*, bois ou cornes du cerf.

(*p*) *En revoir*, c'est avoir des indices du cerf par le pied.

(*q*) : ce qui ſe juge aiſément par les allures qui ſont auſſi plus régulieres que celles des jeunes cerfs, le pied de derriere poſant toujours aſſez exactement ſur le pied de devant, à moins qu'ils n'ayent mis bas leurs têtes, car alors les vieux cerfs ſe méjugent (*r*) preſque autant que les jeunes, mais d'une maniere différente, & avec une ſorte de régularité que n'ont ni les jeunes cerfs ni les biches ; ils poſent le pied de derriere à côté de celui de devant, & jamais au-delà ni en deçà.

Lorſque le veneur, dans les ſéchereſſes de l'été, ne peut juger par le pied, il eſt obligé de ſuivre le contre-pied (*s*) de la bête pour tâcher de trouver les fumées, & de la reconnoître par cet indice qui demande autant & peut-être plus d'habitude que la connoiſſance du pied ; ſans cela, il ne lui ſeroit pas poſſible de faire un rapport juſte à l'aſſemblée des chaſſeurs. Et lorſque ſur ce rapport l'on aura conduit les chiens à ſes briſées (*t*), il doit encore ſavoir

---

(*q*) *Nota* que comme le pied du cerf s'uſe plus ou moins ſuivant la nature des terreins qu'il habite, il ne faut entendre ceci que de la comparaiſon entre cerfs du même pays, & que par conſéquent il faut avoir d'autres connoiſſances, parce que dans le temps du rut on court ſouvent des cerfs venus de loin.

(*r*) *Se méjuger*, c'eſt, pour le cerf, mettre le pied de derriere hors de la trace de celui de devant.

(*s*) *Suivre le contre pied*, c'eſt ſuivre les traces à rebours.

(*t*) *Briſées*, endroit où le cerf eſt entré, & où l'on a rompu des branches pour le remarquer.

animer son limier, & le faire appuyer sur les voies jusqu'à ce que le cerf soit lancé : dans cet instant celui qui laisse courre (*u*), sonne pour faire découpler les chiens (*x*), & dès qu'ils le sont, il doit les appuyer de la voix & de la trompe ; il doit aussi être connoisseur, & bien remarquer le pied de son cerf, afin de le reconnoître dans le change (*y*) ou dans le cas qu'il soit accompagné. Il arrive souvent alors que les chiens se séparent, & font deux chasses : les piqueurs (*z*) doivent se séparer aussi & rompre les chiens (*a*) qui se sont fourvoyés (*b*), pour les ramener & les rallier à ceux qui chassent le cerf de meute. Le piqueur doit bien accompagner ses chiens, toujours piquer à côté d'eux, toujours les animer sans trop les presser, les aider sur le change, sur un retour, & pour ne se pas méprendre, tâcher de revoir du cerf aussi souvent qu'il est possible ; car il ne manque jamais de faire des ruses, il passe &

(*u*) *Laisser courre un cerf*, c'est le lancer avec le limier, c'est-à-dire, le faire partir.

(*x*) *Découpler les chiens*, c'est détacher les chiens l'un d'avec l'autre pour les faire chasser.

(*y*) *Change*, c'est lorsque le cerf en va chercher un autre pour le substituer à sa place.

(*z*) *Les piqueurs*, sont ceux qui courent à cheval après les chiens, & qui les accompagnent pour les faire chasser.

(*a*) *Rompre les chiens*, c'est les rappeller & leur faire quitter ce qu'ils chassent.

(*b*) *Se fourvoyer*, c'est s'écarter de la voie, & chasser quelqu'autre cerf que celui de la meute.

repasse souvent deux ou trois fois sur sa voie, il cherche à se faire accompagner d'autres bêtes pour donner le change, & alors il perce & s'éloigne tout de suite, ou bien il se jette à l'écart, se cache, reste sur le ventre. Dans ce cas, lorsqu'on est en défaut (*c*), on prend les devans, on retourne sur les derrieres; les piqueurs & les chiens travaillent de concert: si l'on ne retrouve pas la voie du cerf, on juge qu'il est resté dans l'enceinte dont on vient de faire le tour, on la foule de nouveau; & lorsque le cerf ne s'y trouve pas, il ne reste d'autre moyen que d'imaginer la refuite qu'il peut avoir faite, vu le pays où l'on est, & d'aller l'y chercher. Dès qu'on sera retombé sur les voies, & que les chiens auront relevé le défaut (*d*), ils chasseront avec plus d'avantage, parce qu'ils sentent bien que le cerf est déjà fatigué, leur ardeur augmente à mesure qu'il s'affoiblit, & leur sentiment est d'autant plus distinct & plus vif, que le cerf est plus échauffé; aussi redoublent-ils & de jambes & de voix, & quoiqu'il fasse alors plus de ruses que jamais, comme il ne peut plus courir aussi vîte, ni par conséquent s'éloigner beaucoup des chiens, ses ruses & ses détours sont inutiles, il n'a d'autre ressource que de fuir la terre qui le trahit, & de se jeter à l'eau pour dé-

---

(*c*) *Etre en défaut*, c'est lorsque les chiens ont perdu la voie du cerf.

(*d*) *Relever le défaut*, c'est retrouver les voies du cerf, & le lancer une seconde fois.

rober son sentiment aux chiens. Les piqueurs traversent ces eaux, ou bien ils tournent autour, & remettent ensuite les chiens sur la voie du cerf, qui ne peut aller loin dès qu'il a battu l'eau (*e*), & qui bientôt est aux abois (*f*), où il tâche encore de défendre sa vie, & blesse souvent de coups d'andouillers les chiens & même les chevaux des chasseurs trop ardens, jusqu'à ce que l'un d'entr'eux lui coupe le jarret pour le faire tomber, & l'achève ensuite en lui donnant un coup de couteau au défaut de l'épaule. On célèbre en même temps la mort du cerf par des fanfares, on le laisse fouler aux chiens, & on les fait jouir pleinement de leur victoire en leur faisant curée (*g*).

Toutes les saisons, tous les temps ne sont pas également bons pour courre le cerf (*h*): au printemps, lorsque les feuilles naissantes commencent à parer les forêts, que la terre se couvre d'herbes nouvelles, & s'émaille de fleurs, leur parfum rend moins sûr le sentiment des chiens; & comme le cerf est alors dans sa plus grande vigueur, pour peu qu'il ait d'avance, ils ont beau-

---

(*e*) *Battre l'eau, battre les eaux*, c'est traverser, après avoir été long-temps chassé, une riviere ou un étang.

(*f*) *Abois*, c'est lorsque le cerf est à l'extrémité & tout-à fait épuisé de forces.

(*g*) *Faire curée, donner la curée*, c'est faire manger aux chiens le cerf ou la bête qu'ils ont prise.

(*h*) *Courre le cerf*, chasser le cerf avec des chiens courans.

coup de peine à le joindre. Aussi les chasseurs conviennent-ils que la saison où les biches sont prêtes à mettre bas, est celle de toutes où la chasse est la plus difficile, & que dans ce temps les chiens quittent souvent un cerf mal mené, pour tourner à une biche qui bondit devant eux; & de même au commencement de l'automne, lorsque le cerf est en rut (*i*), les limiers quêtent sans ardeur; l'odeur forte du rut leur rend peut-être la voie plus indifférente; peut-être aussi tous les cerfs ont-ils dans ce temps à-peu-près la même odeur. En hiver, pendant la neige, on ne peut pas courre le cerf, les limiers n'ont point de sentiment, & semblent suivre les voies plutôt à l'œil qu'à l'odorat. Dans cette saison, comme les cerfs ne trouvent pas à viander (*k*) dans les forts, ils en sortent, vont & viennent dans les pays plus découverts, dans les petits taillis, & même dans les terres ensemencées; ils se mettent en hardes (*l*) dès le mois de décembre, & pendant les grands froids ils cherchent à se mettre à l'abri des côtes, ou dans des endroits bien fourrés où ils se tiennent serrés les uns contre les autres, & se réchauffent de leur haleine. A la fin de l'hiver, ils gagnent le bord des forêts, & sortent dans les blés. Au printemps

---

(*i*) *Rut*, chaleur, ardeur d'amour.

(*k*) *Viander*, brouter, manger.

(*l*) *Harde*, troupe de cerfs.

ils mettent bas (*m*), la tête se détache d'elle-même, ou par un petit effort qu'ils font en s'accrochant à quelque branche : il est rare que les deux côtés tombent précisément en même temps, & souvent il y a un jour ou deux d'intervalle entre la chûte de chacun des côtés de la tête, Les vieux cerfs sont ceux qui mettent bas les premiers, vers la fin de fevrier, ou au commencement de mars, les cerfs de dix cors ne mettent bas que vers le milieu ou la fin de mars ; ceux de dix cors jéunement dans le mois d'avril ; les jeunes cerfs au commencement, & les daguets vers le milieu & la fin de mai ; mais il y a sur tout cela beaucoup de variétés, & l'on voit quelquefois de vieux cerfs mettre bas plus tard que d'autres qui sont plus jeunes. Au reste, la mue de la tête des cerfs avance lorsque l'hiver est doux ; & retarde lorsqu'il est rude & de longue durée.

Dès que les cerfs ont mis bas, ils se séparent les uns des autres, & il n'y a plus que les jeunes qui demeurent ensemble ; ils ne se tiennent pas dans les forts, mais ils gagnent les beaux pays, les buissons, les taillis clairs, où ils demeurent tout l'été pour y refaire leur tête ; & dans cette saison ils marchent la tête basse, crainte de la froisser contre les branches, car elle est sensible tant qu'elle n'a pas pris son entier accroissement. La tête des plus vieux cerfs n'est encore qu'à moitié refaite vers le milieu du

(*m*) *Mettre bas*, c'est lorsque le bois du cerf tombe.

mois de mai, & n'eſt tout-à-fait alongée & endurcie que vers la fin de juillet : celle des plus jeunes cerfs tombant plus tard, repouſſe & ſe refait auſſi plus tard ; mais dès qu'elle eſt entiérement alongée, & qu'elle a pris de la ſolidité, les cerfs la frottent contre les arbres pour la dépouiller de la peau dont elle eſt revêtue ; & comme ils continuent à la frotter pendant pluſieurs jours de ſuite, on prétend (*n*) qu'elle ſe teint de la couleur de la sève du bois auquel ils touchent, qu'elle devient rouſſe contre les hêtres & les bouleaux, brune contre les chênes, & noirâtre contre les charmes & les trembles. On dit auſſi que les têtes des jeunes cerfs, qui ſont liſſes & peu perlées, ne ſe teignent pas à beaucoup près autant que celles des vieux cerfs, dont les perlures ſont fort près les unes des autres, parce que ce ſont ces perlures qui retiennent la sève qui colore le bois ; mais je ne puis me perſuader que ce ſoit là la vraie cauſe de cet effet, ayant eu des cerfs privés & enfermés dans des enclos où il n'y avoit aucun arbre, & où par conſéquent ils n'avoient pu toucher au bois, deſquels cependant la tête étoit colorée comme celle des autres.

Peu de temps après que les cerfs ont bruni leur tête, ils commencent à reſſentir les impreſſions du rut ; les vieux ſont les plus avancés : dès la fin d'août & le commence-

(*n*) Voyez le Nouveau Traité de la Vénerie. *Paris* 1750, page 27.

ment de septembre, ils quittent les buissons, reviennent dans les forts, & commencent à chercher les bêtes (*o*); ils raient (*p*) d'une voix forte; le cou & la gorge leur enflent, ils se tourmentent, ils traversent en plein jour les guérêts & les plaines, ils donnent de la tête contre les arbres & les sepées; enfin ils paroissent transportés, furieux, & courent de pays en pays jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé des bêtes, qu'il ne suffit pas de rencontrer, mais qu'il faut encore poursuivre, contraindre, assujettir: car elles les évitent d'abord, elles fuient & ne les attendent qu'après avoir été long-temps fatiguées de leur poursuite. C'est aussi par les plus vieilles que commence le rut; les jeunes biches n'entrent en chaleur que plus tard; & lorsque deux cerfs se trouvent auprès de la même, il faut encore combattre avant que de jouir: s'ils sont d'égale force, ils se menacent, ils grattent la terre, ils raient d'un cri terrible, & se précipitant l'un sur l'autre, ils se battent à outrance, & se donnent des coups de tête & d'andouillers (*q*) si forts, que souvent ils se blessent à mort. Le combat ne finit que par la défaite ou la fuite de l'un des deux, & alors le vainqueur ne perd pas un instant pour jouir de sa victoire & de ses desirs, à moins qu'un autre ne survienne encore, auquel cas il part pour

---

(*o*) *Les bêtes*, en terme de chasse, signifient les biches.
(*p*) *Raire*, crier.
(*q*) *Andouillers*, cornichon du bois de cerf.

l'attaquer & le faire fuir comme le premier. Les plus vieux cerfs sont toujours les maîtres, parce qu'ils sont plus fiers & plus hardis que les jeunes qui n'osent approcher d'eux ni de la bête, & qui sont obligés d'attendre qu'ils l'ayent quittée pour l'avoir à leur tour: quelquefois cependant ils sautent sur la biche pendant que les vieux combattent; & après avoir joui fort à la hâte, ils fuient promptement. Les biches préfèrent les vieux cerfs, non pas parce qu'ils sont plus courageux, mais parce qu'ils sont beaucoup plus ardens & plus chauds que les jeunes; ils sont aussi plus inconstans, ils ont souvent plusieurs bêtes à la fois; & lorsqu'ils n'en ont qu'une, ils ne s'y attachent pas, ils ne la gardent que quelques jours, après quoi ils s'en séparent, & vont en chercher une autre auprès de laquelle ils demeurent encore moins, & passent ainsi successivement à plusieurs jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait épuisés.

Cette fureur amoureuse ne dure que trois semaines; pendant ce temps ils ne mangent que très peu, ne dorment ni ne reposent; nuit & jour ils sont sur pied, & ne font que marcher, courir, combattre & jouir; aussi sortent-ils de-là si défaits, si fatigués, si maigres, qu'il leur faut du temps pour se remettre & reprendre des forces: ils se retirent ordinairement alors sur le bord des forêts, le long des meilleurs gagnages, où ils peuvent trouver une nourriture abondante, & ils y demeurent jusqu'à ce qu'ils soient rétablis. Le rut, pour les vieux cerfs, com-

mence au premier de septembre, & finit vers le 20; pour les cerfs de dix cors, & de dix cors jeunement, il commence vers le 10 de septembre, & finit dans les premiers jours d'octobre; pour les jeunes cerfs, c'est depuis le 20 septembre jusqu'au 15 octobre; & sur la fin de ce même mois, il n'y a plus que les daguets qui sont en rut, parce qu'ils y sont entrés les derniers de tous; les plus jeunes biches sont de même les dernieres en chaleur. Le rut est donc entiérement fini au commencement de novembre, & les cerfs dans ce temps de foiblesse sont faciles à forcer. Dans les années abondantes en gland, ils se rétablissent en peu de temps, par la bonne nourriture; & l'on remarque souvent un second rut à la fin d'octobre, mais qui dure beaucoup moins que le premier.

Dans les climats plus chauds que celui de la France, comme les saisons sont plus avancées, le rut est aussi plus précoce. En Grèce (*r*), par exemple, il paroît par ce qu'en dit Aristote, qu'il commence dans les premiers jours d'août, & qu'il finit à la fin de septembre. Les biches portent huit mois & quelques jours; elles ne produisent ordinairement qu'un faon (*s*), très rarement deux; elles mettent bas au mois de mai & au commencement de juin; elles ont grand soin de dérober leur faon à la poursuite des chiens, elles se présentent & se font chasser elles-

(*r*) *Aristot. Hist. animal. lib. VI, cap.* 29.
(*s*) *Faon*, c'est le petit cerf qui vient de naître.

mêmes pour les éloigner, après quoi elles viennent le rejoindre. Toutes les biches ne ſont pas fécondes; il y en a qu'on appelle *brehaignes*, qui ne portent jamais; ces biches ſont plus groſſes & prennent beaucoup plus de venaiſon que les autres, auſſi ſont-elles les premieres en chaleur : on prétend auſſi qu'il ſe trouve quelquefois des biches qui ont un bois comme le cerf, & cela n'eſt pas abſolument contre toute vraiſemblance. Le faon ne porte ce nom que juſqu'à ſix mois environ (*voyez pl. III, fig. 3 de ce vol.*): alors les boſſes commencent à paroître, & il prend le nom de hère juſqu'à ce que ces boſſes alongées en dagues lui faſſent prendre le nom de daguet. Il ne quitte pas ſa mere dans les premiers temps, quoiqu'il prenne un aſſez prompt accroiſſement; il la ſuit pendant tout l'été. En hiver, les biches, les hères, les daguets & les jeunes cerfs ſe raſſemblent en hardes, & forment des troupes d'autant plus nombreuſes que la ſaiſon eſt plus rigoureuſe. Au printemps ils ſe diviſent, les biches ſe recèlent pour mettre bas; & dans ce temps il n'y a guere que les daguets & les jeunes cerfs qui aillent enſemble. En général, les cerfs ſont portés à demeurer les uns avec les autres, à marcher de compagnie; & ce n'eſt que la crainte ou la néceſſité qui les diſperſe ou les ſépare.

Le cerf eſt en état d'engendrer à l'âge de dix-huit mois; car on voit des daguets, c'eſt-à-dire, des cerfs nés au printemps de l'année précédente, couvrir des biches en au-

tomne, & l'on doit présumer que ces accouplemens sont prolifiques. Ce qui pourroit peut-être en faire douter, c'est qu'ils n'ont encore pris alors qu'environ la moitié ou les deux tiers de leur accroissement; que les cerfs croissent & grossissent jusqu'à l'âge de huit ans, & que leur tête va toujours en augmentant tous les ans jusqu'au même âge: mais il faut observer que le faon qui vient de naître se fortifie en peu de temps; que son accroissement est prompt dans la premiere année, & ne se rallentit pas dans la seconde; qu'il y a même déjà surabondance de nourriture, puisqu'il pousse des dagues; & c'est là le signe le plus certain de la puissance d'engendrer. Il est vrai que les animaux en général ne sont en état d'engendrer que lorsqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroissement; mais ceux qui ont un temps marqué pour le rut, ou pour le frai, semblent faire une exception à cette loi. Les poissons fraient & produisent avant que d'avoir pris le quart, ou même la huitième partie de leur accroissement; & dans les animaux quadrupèdes, ceux qui, comme le cerf, l'élan, le daim, le renne, le chevreuil, &c. ont un rut bien marqué, engendrent aussi plutôt que les autres animaux.

Il y a tant de rapports entre la nutrition, la production du bois, le rut & la génération dans ces animaux, qu'il est nécessaire, pour en bien concevoir les effets particuliers, de se rappeller ici ce que nous avons établi de plus général & de plus certain au

ſujet de la génération (*t*) : elle dépend en entier de la ſurabondance de la nourriture. Tant que l'animal croît (& c'eſt toujours dans le premier âge que l'accroiſſement eſt le plus prompt), la nourriture eſt entiérement employée à l'extenſion, au développement du corps; il n'y a donc nulle ſurabondance, par conſéquent nulle production, nulle ſécrétion de liqueur ſéminale, & c'eſt par cette raiſon que les jeunes animaux ne ſont pas en état d'engendrer; mais lorſqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroiſſement, la ſurabondance commence à ſe manifeſter par de nouvelles productions. Dans l'homme, la barbe, le poil, le gonflement des mamelles, l'épanouiſſement des parties de la génération, précédent la puberté. Dans les animaux en général, & dans le cerf en particulier, la ſurabondance ſe marque par des effets encore plus ſenſibles; elle produit la tête, le gonflement des daintiers (*u*), l'enflure du cou & de la gorge, la venaiſon (*x*), le rut, &c. Et comme le cerf croît fort vîte dans le premier âge, il ne ſe paſſe qu'un an depuis ſa naiſſance juſqu'au temps où cette ſurabondance commence à ſe marquer au dehors par la production du bois:

(*t*) Voyez les chapitres II, III & IV du troiſième volume de cet Ouvrage, dans leſquels il eſt queſtion de la reproduction, de la nutrition & de la génération.

(*u*) *Les daintiers du cerf* ſont ſes teſticules.

(*x*) *Venaiſon*, c'eſt la graiſſe du cerf qui augmente pendant l'été, & dont il eſt ſurchargé au commencement de l'automne, dans le temps du rut.

s'il eſt né au mois de mai, on verra paroître dans le même mois de l'année ſuivante les naiſſances du bois qui commence à pouſſer ſur le têt (*y*). Ce ſont deux dagues qui croiſſent, s'alongent & s'endurciſſent à meſure que l'animal prend de la nourriture ; elles ont déjà vers la fin d'août pris leur entier accroiſſement, & aſſez de ſolidité pour qu'il cherche à les dépouiller de leur peau en les frottant contre les arbres ; & dans le même temps il acheve de ſe charger de venaiſon, qui eſt une graiſſe abondante produite auſſi par le ſuperflû de la nourriture, qui dès-lors commence à ſe déterminer vers les parties de la génération, & à exciter le cerf à cette ardeur du rut qui le rend furieux. Et ce qui prouve évidemment que la production du bois & celle de la liqueur ſéminale dépendent de la même cauſe, c'eſt que ſi vous détruiſez la ſource de la liqueur ſéminale en ſupprimant par la caſtration les organes néceſſaires pour cette ſécrétion, vous ſupprimez en même temps la production du bois ; car ſi l'on fait cette opération dans le temps qu'il a mis bas ſa tête, il ne s'en forme pas une nouvelle ; & ſi on ne la fait au contraire que dans le temps qu'il a refait ſa tête, elle ne tombe plus, l'animal en un mot reſte pour toute la vie dans l'état où il étoit lorſqu'il a ſubi la caſtration ; & comme il n'éprouve plus les ardeurs du rut, les ſi-

(*y*) *Le têt*, eſt la partie de l'os frontal ſur laquelle appuie le bois du cerf.

gnes qui l'accompagnent diſparoiſſent auſſi, il n'y a plus de venaiſon, plus d'enflure au cou ni à la gorge, & il devient d'un naturel plus doux & plus tranquille. Ces parties que l'on a retranchées étoient donc néceſſaires, non-ſeulement pour faire la ſécrétion de la nourriture ſurabondante, mais elles ſervoient encore à l'animer, à la pouſſer au dehors dans toutes les parties du corps ſous la forme de la venaiſon, & en particulier au ſommet de la tête, où elle ſe manifeſte plus que par-tout ailleurs par la production du bois. Il eſt vrai que les cerfs coupés ne laiſſent pas de devenir gras, mais ils ne produiſent plus de bois, jamais la gorge ni le cou ne leur enflent, & leur graiſſe ne s'exalte ni ne s'échauffe pas comme la venaiſon des cerfs entiers qui, lorſqu'ils ſont en rut, ont une odeur ſi forte, qu'elle infecte de loin; leur chair même en eſt ſi fort imbue & pénétrée, qu'on ne peut ni la manger, ni la ſentir, & qu'elle ſe corrompt en peu de temps; au lieu que celle du cerf coupé ſe conſerve fraîche, & peut ſe manger dans tous les temps. Une autre preuve que la production du bois vient uniquement de la ſurabondance de la nourriture, c'eſt la différence qui ſe trouve entre les têtes des cerfs de même âge, dont les unes ſont très groſſes, très fournies, & les autres grêles & menues, ce qui dépend abſolument de la quantité de la nourriture; car un cerf qui habite un pays abondant, où il viande à ſon aiſe, où il n'eſt troublé ni par les chiens, ni par les hommes, où après avoir repu tran-

quillement, il peut ensuite ruminer en repos, aura toujours la tête belle, haute, bien ouverte, l'empaumure (z) large & bien garnie, le mérain *(a)* gros & bien perlé, avec grand nombre d'andouillers forts & longs; au lieu que celui qui se trouve dans un pays où il n'a ni repos, ni nourriture suffisante, n'aura qu'une tête mal nourrie, dont l'empaumure sera serrée, le mérain grêle, & les andouillers menus & en petit nombre; en sorte qu'il est toujours aisé de juger par la tête d'un cerf, s'il habite un pays abondant & tranquille, ou s'il a été bien ou mal nourri. Ceux qui se portent mal, qui ont été blessés ou seulement qui ont été inquiétés & courus, prennent rarement une belle tête & une bonne venaison, ils n'entrent en rut que plus tard, il leur a fallu plus de temps pour refaire leur tête, & ils ne la mettent bas qu'après les autres. Ainsi, tout concourt à faire voir que ce bois n'est, comme la liqueur séminale, que le superflu, rendu sensible, de la nourriture organique qui ne peut être employée toute entiere au développement, à l'accroissement ou à l'entretien du corps de l'animal.

La disette retarde donc l'accroissement du bois, & en diminue le volume très considérablement; peut-être même ne seroit-il pas

---

(z) *Empaumure*, c'est le haut de la tête du cerf, qui s'élargit comme une main, & où il y a plusieurs andouillers rangés inégalement comme des doigts.

(a) *Merain*, c'est le tronc, la tige du bois de cerf.

impoſſible, en retranchant beaucoup la nourriture, de ſupprimer en entier cette production, ſans avoir recours à la caſtration : ce qu'il y a de sûr, c'eſt que les cerfs coupés mangent moins que les autres ; & ce qui fait que dans cette eſpèce, auſſi-bien que dans celle du daim, du chevreuil & de l'élan, les femelles n'ont point de bois, c'eſt qu'elles mangent moins que les mâles, & que quand même il y auroit de la ſurabondance, il arrive que dans le temps où elle pourroit ſe manifeſter au dehors, elles deviennent pleines ; par conſéquent le ſuperflu de la nourriture étant employé à nourrir le fœtus & enſuite à allaiter le faon, il n'y a jamais rien de ſurabondant. Et l'exception que peut faire ici la femelle du renne, qui porte un bois comme le mâle, eſt plus favorable que contraire à cette explication ; car de tous les animaux qui portent un bois, le renne eſt celui qui, proportionnellement à ſa taille, l'a d'un plus gros & d'un plus grand volume, puiſqu'il s'étend en avant & en arriere, ſouvent tout le long de ſon corps : c'eſt auſſi de tous celui qui ſe charge le plus abondamment (*b*) de venaiſon ; & d'ailleurs le bois que portent les femelles eſt fort petit en

(*b*) Le rangier [*c'eſt le renne*] eſt une bête ſemblable au cerf, & a ſa tête diverſe, plus grande & chevillée ; il porte bien quatre-vingt cors, aucune fois moins, ſa tête lui couvre le corps ; il a plus grande venaiſon que n'a un cerf en ſa ſaiſon. Voyez la chaſſe du Roi Phœbus, imprimée à la ſuite de la Vénerie de du Fouilloux, *Rouen*, 1650, page 97.

comparaison de celui des mâles. Cet exemple prouve donc seulement que quand la surabondance est si grande qu'elle ne peut être épuisée dans la gestation par l'accroissement du fœtus, elle se répand au dehors, & forme dans la femelle, comme dans le mâle, une production semblable, un bois qui est d'un plus petit volume, parce que cette surabondance est aussi en moindre quantité.

Ce que je dis ici de la nourriture ne doit pas s'entendre de la masse ni du volume des alimens, mais uniquement de la quantité des molécules organiques que contiennent ces alimens : c'est cette seule matiere qui est vivante, active & productrice; le reste n'est qu'un marc, qui peut être plus ou moins abondant sans rien changer à l'animal. Et comme le lichen, qui est la nourriture ordinaire du renne, est un aliment plus substantiel que les feuilles, les écorces ou les boutons des arbres dont le cerf se nourrit, il n'est pas étonnant qu'il y ait plus de surabondance de cette nourriture organique, & par conséquent plus de bois & plus de venaison dans le renne que dans le cerf. Cependant il faut convenir que la matiere organique qui forme le bois dans ces espèces d'animaux, n'est pas parfaitement dépouillée des parties brutes auxquelles elle étoit jointe, & qu'elle conserve encore, après avoir passé par le corps de l'animal, des caracteres de son premier état dans le végétal. Le bois du cerf pousse, croît & se compose comme le bois d'un arbre : sa substance

eſt peut-être moins oſſeuſe que ligneuſe; c'eſt, pour ainſi dire, un végétal greffé ſur un animal, & qui participe de la nature des deux, & forme une de ces nuances auxquelles la nature aboutit toujours dans les extrêmes, & dont elle ſe ſert pour rapprocher les choſes les plus éloignées.

Dans l'animal, comme nous l'avons dit (*c*), les os croiſſent par les deux extrémités à la fois; le point d'appui contre lequel s'exerce la puiſſance de leur extenſion en longueur, eſt dans le milieu de la longueur de l'os: cette partie du milieu eſt auſſi la premiere formée, la premiere oſſifiée; & les deux extrémités vont toujours en s'éloignant de la partie du milieu, & reſtent molles juſqu'à ce que l'os ait pris ſon entier accroiſſement dans cette dimenſion. Dans le végétal au contraire, le bois ne croît que par une ſeule de ſes extrémités; le bouton qui ſe développe & qui doit former la branche, eſt attaché au vieux bois par l'extrémité inférieure, & c'eſt ſur ce point d'appui que s'exerce la puiſſance de ſon extenſion en longueur. Cette différence ſi marquée entre la végétation des os des animaux & des parties ſolides des végétaux, ne ſe trouve point dans le bois qui croît ſur la tête des cerfs; au contraire, rien n'eſt plus ſemblable à l'accroiſſement du bois d'un arbre: le bois du cerf ne s'étend que par l'une de ſes extrémi-

---

(*c*) Voyez l'article de la vieilleſſe & de la mort, dans quatrième volume de cet ouvrage.

tés, l'autre lui sert de point d'appui; il est d'abord tendre comme l'herbe, & se durcit ensuite comme le bois; la peau qui s'étend & qui croît avec lui, est son écorce, & il s'en dépouille lorsqu'il a pris son entier accroissement; tant qu'il croît, l'extrémité supérieure demeure toujours molle; il se divise aussi en plusieurs rameaux; le mérain est l'arbre, les andouillers en sont les branches; en un mot, tout est semblable, tout est conforme dans le développement & dans l'accroissement de l'un & de l'autre, & dès-lors les molécules organiques qui constituent la substance vivante du bois de cerf, retiennent encore l'empreinte du végétal, parce qu'elles s'arrangent de la même façon que dans les végétaux. La matiere domine donc ici sur la forme: le cerf, qui n'habite que dans les bois, & qui ne se nourrit que des rejetons des arbres, prend une si forte teinture de bois, qu'il produit lui-même une espèce de bois qui conserve assez les caracteres de son origine pour qu'on ne puisse s'y méprendre; & cet effet, quoique très singulier, n'est cependant pas unique, il dépend d'une cause générale que j'ai déjà eu occasion d'indiquer plus d'une fois dans cet ouvrage.

Ce qu'il y a de plus constant, de plus inaltérable dans la nature, c'est l'empreinte ou le moule de chaque espèce, tant dans les animaux que dans les végétaux; ce qu'il y a de plus variable & de plus corruptible, c'est la substance qui les compose. La matiere en général paroît être indifférente à recevoir

telle ou telle forme, & capable de porter toutes les empreintes poſſibles : les molécules organiques, c'eſt-à-dire, les parties vivantes de cette matiere, paſſent des végétaux aux animaux, ſans deſtruction, ſans altération, & forment également la ſubſtance vivante de l'herbe, du bois, de la chair & des os. Il paroît donc à cette premiere vue que la matiere ne peut jamais dominer ſur la forme, & que quelque eſpèce de nourriture que prenne un animal, pourvu qu'il puiſſe en tirer les molécules organiques qu'elle contient, & ſe les aſſimiler par la nutrition, cette nourriture ne pourra rien changer à ſa forme, & n'aura d'autre effet que d'entretenir ou faire croître ſon corps en ſe modelant ſur toutes les parties du moule intérieur, & en les pénétrant intimement: ce qui le prouve, c'eſt qu'en général les animaux qui ne vivent que d'herbe, qui paroît être une ſubſtance très différente de celle de leur corps, tirent de cette herbe de quoi faire de la chair & du ſang; que même ils ſe nourriſſent, croiſſent & groſſiſſent autant & plus que les animaux qui ne vivent que de chair. Cependant en obſervant la nature plus particuliérement, on s'appercevra que quelquefois ces molécules organiques ne s'aſſimilent pas parfaitement au moule intérieur, & que ſouvent la matiere ne laiſſe pas d'influer ſur la forme d'une maniere aſſez ſenſible : la grandeur, par exemple, qui eſt un des attributs de la forme, varie dans chaque eſpèce ſuivant les différens climats; la qualité, la quantité de

la chair, qui sont d'autres attributs de la forme, varient suivant les différentes nourritures. Cette matiere organique que l'animal assimile à son corps par la nutrition, n'est donc pas absolument indifférente à recevoir telle ou telle modification; elle n'est pas absolument dépouillée de la forme qu'elle avoit auparavant, & elle retient quelques caracteres de l'empreinte de son premier état; elle agit donc elle-même par sa propre forme sur celle du corps organisé qu'elle nourrit; & quoique cette action soit presque insensible, que même cette puissance d'agir soit infiniment petite en comparaison de la force qui contraint cette matiere nutritive à s'assimiler au moule qui la reçoit, il doit en résulter avec le temps des effets très sensibles. Le cerf, qui n'habite que les forêts, & qui ne vit, pour ainsi dire, que de bois, porte une espèce de bois, qui n'est qu'un résidu de cette nourriture: le castor qui habite les eaux, & qui se nourrit de poisson, porte une queue couverte d'écailles: la chair de la loutre & de la plupart des oiseaux de riviere est un aliment de carême, une espèce de chair de poisson. L'on peut donc présumer que des animaux auxquels on ne donneroit jamais que la même espèce de nourriture, prendroient en assez peu de temps une teinture des qualités de cette nourriture, & que quelque forte que soit l'empreinte de la nature, si l'on continuoit toujours à ne leur donner que le même aliment, il en résulteroit avec le temps une espèce de transformation par une assimilation toute contraire à la premiere

miere ; ce ne feroit plus la nourriture qui s'affimileroit en entier à la forme de l'animal, mais l'animal qui s'affimileroit en partie à la forme de la nourriture, comme on le voit dans le bois du cerf & dans la queue du caftor.

Le bois, dans le cerf, n'eft donc qu'une partie acceffoire, &, pour ainfi dire, étrangere à fon corps, une production qui n'eft regardée comme partie animale que parce qu'elle croît fur un animal, mais qui eft vraiment végétale, puifqu'elle retient les caracteres du végétal dont elle tire fa premiere origine, & que ce bois reffemble au bois des arbres par la maniere dont il croît, dont il fe développe, fe ramifie, fe durcit, fe fèche & fe fépare ; car il tombe de lui-même après avoir pris fon entiere folidité, & dès qu'il ceffe de tirer de la nourriture, comme un fruit dont la pédicule fe détache de la branche dans le temps de fa maturité ; le nom même qu'on lui a donné dans notre langue, prouve bien qu'on a regardé cette production comme un bois, & non pas comme une corne, un os, une défenfe, une dent, &c. Et quoique cela me paroiffe fuffifamment indiqué, & même prouvé, par tout ce que je viens de dire, je ne dois pas oublier un fait cité par les Anciens. Ariftote (*d*), Théophrafte (*e*), Pline

(*d*) *Captus jam cervus eft, hederam fuis enatam cornibus gerens viridem, quæ cornu adhuc tenello forte inferta, quafi ligno viridi coaluerit.* Arift. Hift. anim. lib. IX, cap. V.

(*e*) *Hedera in multis creatur, & quod mirabilius, vifa*

(*f*), disent tous que l'on a vu du lierre s'attacher, pousser & croître sur le bois des cerfs, lorsqu'il est encore tendre : si ce fait est vrai, & il seroit facile de s'en assurer par l'expérience, il prouveroit encore mieux l'analogie intime de ce bois avec le bois des arbres.

Non-seulement les cornes & les défenses des autres animaux sont d'une substance très différente de celle du bois du cerf, mais leur développement, leur texture, leur accroissement & leur forme, tant extérieure qu'intérieure, n'ont rien de semblable ni même d'analogue au bois. Ces parties, comme les ongles, les cheveux, les crins, les plumes, les écailles, croissent à la vérité par une espèce de végétation, mais bien différente de la végétation du bois. Les cornes dans les bœufs, les chèvres, les gazelles, &c. sont creuses en dedans, au lieu que le bois du cerf est solide dans toute son épaisseur : la substance de ces cornes est la même que celle des ongles, des ergots, des écailles ; celle du bois de cerf, au contraire, ressemble plus au bois qu'à toute autre substance. Toutes ces cornes creuses sont revêtues en dedans d'un périoste, & contiennent dans leur cavité un os qui les soutient & leur sert de noyau ;

---

est in cornibus cervi etiam aliquando. Commovit [inquit Jul. Scaliger apud Theophrastum] *virum accuratum cervi cornibus hærens hedera : quid enim eò seminium detulit*, *&c.* lib. II, de Cauf. Plant. cap. XXIII.

(*f*) *In mollioribus cervarum cornibus hedera coalescit, dum ex arborum attritu illa experiuntur.* Plin. de admirand. auditionibus.

elles ne tombent jamais, & elles croissent pendant toute la vie de l'animal, en sorte qu'on peut juger son âge par les nœuds ou cercles annuels de ses cornes. Au lieu de croître comme le bois du cerf, par leur extrémité supérieure, elles croissent au contraire comme les ongles, les plumes, les cheveux, par leur extrémité inférieure. Il en est de même des défenses de l'éléphant, de la vache marine, du sanglier & de tous les autres animaux, elles sont creuses en dedans, & elles ne croissent que par leur extrémité inférieure : ainsi, les cornes & les défenses n'ont pas plus de rapport que les ongles, le poil ou les plumes, avec le bois du cerf.

Toutes les végétations peuvent donc se réduire à trois espèces; la premiere, où l'accroissement se fait par l'extrémité supérieure, comme dans les herbes, les plantes, les arbres, le bois du cerf & tous les autres végétaux; la seconde, où l'accroissement se fait au contraire par l'extrémité inférieure, comme dans les cornes, les ongles, les ergots, le poil, les cheveux, les plumes, les écailles, les défenses, les dents & les autres parties extérieures du corps des animaux; la troisième est celle où l'accroissement se fait à la fois par les deux extrémités, comme dans les os, les cartilages, les muscles, les tendons & les autres parties intérieures du corps des animaux : toutes trois n'ont pour cause matérielle que la surabondance de la nourriture organique, & pour effet que l'assimilation de cette nourriture au moule qui la reçoit. Ainsi, l'animal croît plus ou moins vîte à

proportion de la quantité de cette nourriture ; & lorſqu'il a pris la plus grande partie de ſon accroiſſement, elle ſe détermine vers les réſervoirs ſéminaux, & cherche à ſe répandre au dehors, & à produire, au moyen de la copulation, d'autres êtres organiſés. La différence qui ſe trouve entre les animaux qui comme le cerf, ont un temps marqué pour le rut, & les autres animaux qui peuvent engendrer en tout temps, ne vient encore que de la maniere dont ils ſe nourriſſent. L'homme & les animaux domeſtiques, qui tous les jours prennent à-peu-près une égale quantité de nourriture, ſouvent même trop abondante, peuvent engendrer en tout temps : le cerf au contraire, & la plupart des autres animaux ſauvages, qui ſouffrent pendant l'hiver une grande diſette, n'ont rien alors de ſurabondant, & ne ſont en état d'engendrer qu'après s'être refaits pendant l'été ; & c'eſt auſſi immédiatement après cette ſaiſon que commence le rut, pendant lequel le cerf s'épuiſe ſi fort, qu'il reſte pendant tout l'hiver dans un état de langueur ; ſa chair eſt même alors ſi dénuée de bonne ſubſtance, & ſon ſang eſt ſi fort appauvri, qu'il s'engendre des vers ſous ſa peau, leſquels augmentent encore ſa miſere, & ne tombent qu'au printemps lorſqu'il a repris, pour ainſi dire, une nouvelle vie par la nourriture active que lui fourniſſent les productions nouvelles de la terre.

Toute ſa vie ſe paſſe donc dans des alternatives de plénitude & d'inanition, d'embonpoint & de maigreur, de ſanté, pour ainſi

dire, & de maladie, sans que ces oppositions si marquées, & cet état toujours excessif, altèrent sa constitution : il vit aussi long-temps que les autres animaux qui ne sont pas sujets à ces vicissitudes. Comme il est cinq ou six ans à croître, il vit aussi sept fois cinq ou six ans, c'est-à-dire, trente-cinq ou quarante ans (*g*). Ce que l'on a débité sur la longue vie des cerfs, n'est appuyé sur aucun fondement ; ce n'est qu'un préjugé populaire, qui régnoit dès le temps d'Aristote : & ce philosophe dit avec raison (*h*), que cela ne lui paroît pas vraisemblable, attendu que le temps de la gestation & celui de l'accroissement du jeune cerf n'indiquent rien moins qu'une très longue vie. Cependant, malgré cette autorité, qui seule auroit dû suffire pour détruire ce préjugé, il s'est renouvelé dans des siècles d'ignorance par une histoire ou une fable que l'on a faite d'un cerf qui fut pris par Charles VI, dans la forêt de Senlis, & qui portoit un collier sur lequel étoit écrit, *Cæsar hoc me donavit* ; & l'on a mieux aimé supposer mille ans de vie à cet animal, & faire donner ce collier par un Empereur Romain, que de convenir que

---

(*g*) Pour moi, sans entrer dans aucune discussion à ce sujet, mon sentiment est que les cerfs ne peuvent vivre plus de quarante ans. Nouveau Traité de la Vénerie, page 141.

(*h*) *Vitâ esse perquam longâ hoc animal fertur, sed nihil certi ex iis quæ narrantur videmus : nec gestatio aut incrementum hinnuli ita evenit quasi vita esset prælonga.* Arist. Hist. Animal. lib. VI, cap. 29.

ce cerf pouvoit venir d'Allemagne, où les Empereurs ont dans tous les temps pris le nom de Céſar.

La tête des cerfs va tous les ans en augmentant en groſſeur & en hauteur, depuis la ſeconde année de leur vie juſqu'à la huitième ; elle ſe ſoutient toujours belle & à-peu près la même pendant toute la vigueur de l'âge ; mais lorſqu'ils deviennent vieux, leur tête décline auſſi *. Il eſt rare que nos cerfs portent plus de vingt ou vingt-deux andouillers, lors même que leur tête eſt la plus belle, & ce nombre n'eſt rien moins que conſtant ; car il arrive ſouvent que le même cerf aura dans une année un certain nombre d'andouillers, & que l'année ſuivante il en aura plus ou moins, ſelon qu'il aura eu plus ou moins de nourriture & de repos : & de même que la grandeur de la tête ou du bois du cerf dépend de la quantité de la nourriture, la qualité de ce même bois dépend auſſi de la différente qualité des nourritures ; il eſt comme le bois des forêts, grand, tendre & aſſez léger dans les pays humides & fertiles ; il eſt au contraire court, dur & peſant dans les pays ſecs & ſtériles.

Il en eſt de même encore de la grandeur & de la taille de ces animaux, elle eſt fort différente, ſelon les lieux qu'ils habitent : les cerfs de plaines, de vallées ou de collines abondantes en grains, ont le corps beaucoup

---

* Voyez la deſcription de la tête du cerf dans les différens âges, tome XI de l'édition en 31 volumes.

plus grand & les jambes plus hautes que les cerfs des montagnes sèches, arides & pierreuses; ceux-ci ont le corps bas, court & trapu; ils ne peuvent courir aussi vîte, mais ils vont plus long temps que les premiers; ils sont plus méchans, ils ont le poil plus long sur le massacre; leur tête est ordinairement basse & noire, à-peu-près comme un arbre rabougri, dont l'écorce est rembrunie, au lieu que la tête des cerfs de plaines est haute & d'une couleur claire & rougeâtre comme le bois & l'écorce des arbres qui croissent en bon terrein. Ces petits cerfs trapus n'habitent guere les futaies & se tiennent presque toujours dans les taillis, où ils peuvent se soustraire plus aisément à la poursuite des chiens: leur venaison est plus fine, & leur chair est de meilleur goût que celle des cerfs de plaine. Le cerf de Corse (*Voyez planche II, fig. 1 de ce Volume.*) paroît être le plus petit de tous ces cerfs de montagne, il n'a guere que la moitié de la hauteur des cerfs ordinaires; c'est, pour ainsi dire, un basset parmi les cerfs; il a le pelage brun (*k*), le corps trapu, les jambes courtes. Et ce qui m'a convaincu que la grandeur & la taille des cerfs en général dépendoit absolument de la quantité & de la qualité de la nourriture, c'est qu'en ayant fait élever un chez moi, & l'ayant nourri largement pendant quatre ans, il étoit à cet âge beaucoup plus haut,

(*k*) *Pelage*, c'est la couleur du poil du cerf, du daim, du chevreuil.

plus gros, plus étoffé que les plus vieux cerfs de mes bois, qui cependant sont de la belle taille.

Le pelage le plus ordinaire pour le cerf, est le fauve ; cependant il se trouve, même en assez grand nombre, des cerfs bruns, & d'autres qui sont roux; les cerfs blancs sont bien plus rares, & semblent être des cerfs devenus domestiques, mais très anciennement : car Aristote & Pline parlent des cerfs blancs, & il paroît qu'ils n'étoient pas alors plus communs qu'ils ne le sont aujourd'hui. La couleur du bois, comme la couleur du poil, semble dépendre en particulier de l'âge & de la nature de l'animal, & en général de l'impression de l'air : les jeunes cerfs ont le bois plus blanchâtre & moins teint que les vieux. Les cerfs dont le pelage est d'un fauve clair & délayé, ont souvent la tête pâle & mal teinte ; ceux qui sont d'un fauve vif, l'ont ordinairement rouge ; & les bruns, surtout ceux qui ont du poil noir sur le cou, ont aussi la tête noire. Il est vrai qu'à l'intérieur le bois de tous les cerfs est à-peu-près également blanc, mais ces bois diffèrent beaucoup les uns des autres en solidité, & par leur texture plus ou moins serrée; il y en a qui sont fort spongieux, & où même il se trouve des cavités assez grandes: cette différence dans la texture suffit pour qu'ils puissent se colorer différemment, & il n'est pas nécessaire d'avoir recours à la sève des arbres pour produire cet effet, puisque nous voyons tous les jours l'ivoire le plus blanc jaunir ou brunir

brunir à l'air, quoiqu'il ſoit d'une matiere bien plus compacte & moins poreuſe que celle du bois du cerf.

Le cerf paroît avoir l'œil bon, l'odorat exquis, & l'oreille excellente. Lorſqu'il veut écouter, il lève la tête, dreſſe les oreilles, & alors il entend de fort loin : lorſqu'il ſort dans un petit taillis ou dans quelqu'autre endroit à demi découvert, il s'arrête pour regarder de tous côtés, & cherche enſuite le deſſous du vent pour ſentir s'il n'y a pas quelqu'un qui puiſſe l'inquiéter. Il eſt d'un naturel aſſez ſimple, & cependant il eſt curieux & ruſé : lorſqu'on le ſiffle ou qu'on l'appelle de loin, il s'arrête tout court & regarde fixement & avec une eſpèce d'admiration les voitures, le bétail, les hommes ; & s'ils n'ont ni arme ni chiens il continue à marcher d'aſſurance (*l*), & paſſe ſon chemin fierement & ſans fuir : il paroît auſſi écouter avec autant de tranquillité que de plaiſir le chalumeau ou le flageolet des bergers, & les veneurs ſe ſervent quelquefois de cet artifice pour le raſſurer. En général il craint beaucoup moins l'homme que les chiens, & ne prend de la défiance & de la ruſe qu'à meſure & qu'autant qu'il aura été inquiété : il mange lentement, il choiſit ſa nourriture ; & lorſqu'il a viandé, il cherche à ſe repoſer pour ruminer à loiſir, mais il paroît que la rumination ne ſe fait pas avec autant de

(*l*) *Marcher d'aſſurance, aller d'aſſurance*, c'eſt lorſque le cerf va d'un pas réglé & tranquille.

facilité que dans le bœuf; ce n'est, pour ainsi dire, que par secousses que le cerf peut faire remonter l'herbe contenue dans son premier estomac. Cela vient de la longueur & de la direction du chemin qu'il faut que l'aliment parcoure : le bœuf a le cou court & droit, le cerf l'a long & arqué ; il faut donc beaucoup plus d'effort pour faire remonter l'aliment, & cet effort se fait par une espèce de hoquet dont le mouvement se marque au dehors & dure pendant tout le temps de la rumination. Il a la voix d'autant plus forte, plus grosse & plus tremblante, qu'il est plus âgé ; la biche a la voix plus foible & plus courte, elle ne rait pas d'amour, mais de crainte : le cerf rait d'une maniere effroyable dans le temps du rut, il est alors si transporté, qu'il ne s'inquiète ni ne s'effraie de rien ; on peut donc le surprendre aisément, & comme il est surchargé de venaison, il ne tient pas long-temps devant les chiens ; mais il est dangereux aux abois, il se jette sur eux avec une espèce de fureur. Il ne boit guere en hiver, & encore moins au printemps, l'herbe tendre & chargée de rosée lui suffit ; mais dans les chaleurs & les sécheresses de l'été, il va boire aux ruisseaux, aux mares, aux fontaines ; & dans le temps du rut il est si fort échauffé qu'il cherche l'eau par-tout, non-seulement pour appaiser sa soif brûlante, mais pour se baigner & se rafraîchir le corps. Il nage parfaitement bien & plus légérement alors que dans tout autre temps, à cause de la venaison dont le volume est plus léger qu'un pareil volume d'eau :

on en a vu traverſer de très grandes rivieres ; on prétend même qu'attirés par l'odeur des biches, les cerfs ſe jettent à la mer dans le temps du rut, & paſſent d'une iſle à une autre à des diſtances de pluſieurs lieues : ils ſautent encore plus légerement qu'ils ne nagent ; car lorſqu'ils ſont pourſuivis ils franchiſſent aiſément une haie, & même un palis d'une toiſe de hauteur. Leur nourriture eſt différente ſuivant les différentes ſaiſons ; en automne, après le rut, ils cherchent les boutons des arbuſtes verds, les fleurs de bruyeres, les feuilles de ronces, &c. En hyver, lorſqu'il neige, ils pèlent les arbres, & ſe nourriſſent d'écorces, de mouſſe, &c ; & lorſqu'il fait un temps doux, ils vont viander dans les blés ; au commencement du printemps, ils cherchent les chattons des trembles, des marſaules, des coudriers, les fleurs & les boutons du cornouiller, &c. En été ils ont de quoi choiſir, mais ils préfèrent les ſeigles à tous les autres grains, & la bourgenne à tous les autres bois. La chair du faon eſt bonne à manger ; celle de la biche & du daguet n'eſt pas abſolument mauvaiſe, mais celle des cerfs a toujours un goût déſagréable & fort : ce que cet animal a de plus utile, c'eſt ſon bois & ſa peau ; on la prépare, & elle fait un cuir ſouple & très durable : le bois s'emploie par les couteliers, les fourbiſſeurs, &c, & l'on en tire par la Chymie, des eſprits alkali-volatils, dont la médecine fait un fréquent uſage.

LE DAIM (a).

Voyez Planche II, fig. 3 de ce Volume.

Aucune espèce n'est plus voisine d'une autre que l'espèce du daim l'est de celle du cerf; cependant ces animaux, qui se ressemblent à tant d'égards, ne vont point ensemble, se fuient, ne se mêlent jamais, & ne forment par conséquent aucune race intermédiaire : il est même rare de trouver des daims dans les pays qui sont peuplés de beaucoup de cerfs, à moins qu'on ne les y ait apportés; ils paroissent être d'une nature moins robuste & moins agreste que celle du cerf, ils sont aussi beaucoup moins communs dans les forêts; on les élève dans des parcs où ils sont, pour ainsi dire, à demi domestiques.

(a) Le Daim ; en Grec, Πρὸξ ; en Latin, *Dama* ; en Italien, *Daino* ; en Espagnol, *Daino*, *Corza* ; en Allemand, *Dam-Hirsch* ; en Anglois, *Fallow-Deer* ; en Suédois, *Dof*, *Dof-Hiort* ; en Polonois, *Lanii.*

Euryceros, Oppiani.

Platyceros, Plinii.

Dama vulgaris. Aldrov. *Quadr. bisulc. p.* 741.

Dama vulgaris sive recentiorum. Gesner. *Icon. anim, quad. p.* 51.

Cervus platyceros. Ray, *Synop. animal. quadr. p.* 85.

Cervus cornibus ramosis compressis, summitatibus palmatis. Linn. Syst. nat.

Cervus palmatus, Dama-cervus. Klein. *Quadr. hist. nat. p.* 25.



1 Le Cerf de Corse. 2 La Daine. 3 Le Daim.

L'Angleterre eſt le pays de l'Europe où il y en a le plus, & l'on y fait grand cas de cette venaiſon : les chiens la préferent auſſi à la chair de tous les autres animaux ; & lorſqu'ils ont une fois mangé du daim, ils ont beaucoup de peine à garder le change ſur le cerf ou ſur le chevreuil. Il y a des daims aux environs de Paris, & dans quelques provinces de France ; il y en a en Eſpagne & en Allemagne ; il y en a auſſi en Amérique, qui peut-être y ont été tranſportés d'Europe : il ſemble que ce ſoit un animal des climats tempérés, car il n'y en a point en Ruſſie ; & l'on n'en trouve que très rarement dans les forêts de Suède (*b*) & des autres pays du Nord.

Les cerfs ſont bien plus généralement répandus : il y en a par-tout en Europe, même en Norvège, & dans tout le Nord, à l'exception peut-être de la Lapponie ; on en trouve auſſi beaucoup en Aſie ; ſurtout en Tartarie (*c*) & dans les provinces ſeptentrionales de la Chine. On les retrouve en Amérique, car ceux du Canada (*d*) ne diffèrent des nôtres que par la hauteur du bois, par le nombre & par la direction des andouillers (*e*), qui quelquefois n'eſt pas

---

(*b*) *Linn. Fauna Suecica.*

(*c*) Deſcription de l'Inde, par Marc Paul, livre I, page 38. Lettres édifiantes, 26me Recueil, p. 371.

(*d*) Le cerf du Canada eſt abſolument le même qu'en France. Deſcription de la nouvelle France, par le P. Charlevoix, tome III, page 129.

(*e*) Voyez dans les Mémoires pour ſervir à l'Hiſ-

droite en avant comme dans les têtes de nos cerfs, mais qui retourne en arriere par une inflexion bien marquée, en sorte que la pointe de chaque andouiller regarde le merain, & cette forme de tête n'est pas absolument particuliere aux cerfs de Canada, car on trouve une pareille tête gravée dans la Vénerie de du Fouilloux (*f*), & le bois du cerf de Canada, que nous avons fait graver, a les andouillers droits; ce qui prouve assez que ce n'est qu'une variété qui se rencontre quelquefois dans les cerfs de tous les pays. Il en est de même de ces têtes qui ont au-dessus de l'empaumure un grand nombre d'andouillers en forme de couronne, que l'on ne trouve que très rarement en France & qui viennent, dit du Fouilloux (*g*), du pays des Moscovites & d'Allemagne; ce n'est qu'une autre variété qui n'empêche pas que ces cerfs ne soient de la même espèce que les nôtres. En Canada, comme en France, la plupart des cerfs ont donc les andouillers droits; mais leur bois en général est plus grand & plus gros, parce qu'ils trouvent dans ces pays inhabités plus de nourriture & de repos que dans les pays peuplés de beaucoup d'hommes. Il y a de grands & de petits cerfs en Amérique comme en Euro-

---

toire des animaux, par M. Perrault, la planche du cerf de Canada.

(*f*) Voyez la vénerie de Jacques du Fouilloux, *fol.* 22 *verso.*

(*g*) *Idem*, *folio* 20, *verso.*

pe; mais, quelque répandue que ſoit cette eſpèce, il ſemble cependant qu'elle ſoit bornée aux climats froids & tempérés : les cerfs du Mexique & des autres parties de l'Amérique méridionale ; ceux que l'on appelle *biches des bois*, & *biches des palétuviers* à Cayenne ; ceux que l'on appelle *cerfs du Gange*, & que l'on trouve dans les Mémoires dreſſés par M. Perrault, ſous le nom de *biches de Sardaigne* ; ceux enfin auxquels les voyageurs donnent le nom de *cerfs*, au cap de Bonne-eſpérance, en Guinée & dans les autres pays chauds, ne ſont pas de l'eſpèce de nos cerfs, comme on le verra dans l'hiſtoire particuliere de chacun de ces animaux.

Et comme le daim eſt un animal moins ſauvage, plus délicat, &, pour ainſi dire, plus domeſtique que le cerf, il eſt auſſi ſujet à un plus grand nombre de variétés. Outre les daims communs & les daims blancs, l'on en connoît encore pluſieurs autres ; les daims d'Eſpagne, par exemple, qui ſont preſque auſſi grands que des cerfs, mais qui ont le cou moins gros & la couleur plus obſcure, avec la queue noirâtre, non blanche pardeſſous, & plus longue que celle des daims communs ; les daims de Virginie qui ſont preſqu'auſſi grands que ceux d'Eſpagne, & qui ſont remarquables par la grandeur du membre génital & la groſſeur des teſticules ; d'autres qui ont le front comprimé, aplati entre les yeux, les oreilles & la queue plus longues que le daim commun, & qui ſont marqués d'une tache blanche ſur les ongles des

pieds de derriere ; d'autres qui sont tachés ou rayés de blanc, de noir & de fauve-clair, & d'autres enfin qui sont entiérement noirs : tous ont le bois plus veule, plus aplati, plus étendu en largeur, & à proportion plus garni d'andouillers que celui du cerf ; il est aussi plus courbé en dedans, & il se termine par une large & longue empaumure, & quelquefois, lorsque leur tête est forte & bien nourrie, les plus grands andouillers se terminent eux-mêmes par une petite empaumure. Le daim commun a la queue plus longue que le cerf, & le pelage plus clair. La tête de tous les daims mue comme celle des cerfs, mais elle tombe plus tard ; ils sont à-peu-près le même temps à la refaire ; aussi leur rut arrive quinze jours ou trois semaines après celui du cerf : les daims raient alors assez fréquemment, mais d'une voix basse & comme entrecoupée ; ils ne s'excèdent pas autant que le cerf, ni ne s'épuisent par le rut ; ils ne s'écartent pas de leur pays pour aller chercher les femelles, cependant ils se les disputent & se battent à outrance ; ils sont portés à demeurer ensemble, ils se mettent en hardes, & restent presque toujours les uns avec les autres. Dans les parcs, lorsqu'ils se trouvent en grand nombre, ils forment ordinairement deux troupes qui sont bien distinctes, bien séparées, & qui bientôt deviennent ennemies, parce qu'ils veulent également occuper le même endroit du parc : chacune de ces troupes a son chef qui marche le premier, & c'est le plus fort & le plus âgé ; les autres suivent, & tous se dispo-

ſent à combattre pour chaſſer l'autre troupe du bon pays. Ces combats ſont ſinguliers par la diſpoſition qui paroît y régner ; ils s'attaquent avec ordre, ſe battent avec courage, ſe ſoutiennent les uns les autres, & ne ſe croient pas vaincus par un ſeul échec, car le combat ſe renouvelle tous les jours, juſqu'à ce que les plus forts chaſſent les plus foibles, & les relèguent dans le mauvais pays.

Ils aiment les terreins élevés & entrecoupés de petites collines : ils ne s'éloignent pas comme le cerf lorſqu'on les chaſſe, ils ne font que tourner, & cherchent ſeulement à ſe dérober des chiens par la ruſe & par le change ; cependant lorſqu'ils ſont preſſés, échauffés & épuiſés, ils ſe jettent à l'eau comme le cerf; mais ils ne ſe haſardent pas à la traverſer dans une auſſi grande étendue; ainſi, la chaſſe du daim & celle du cerf n'ont entr'elles aucune différence eſſentielle. Les connoiſſances du daim ſont, en plus petit, les mêmes que celles du cerf; les mêmes ruſes leur ſont communes, ſeulement elles ſont plus répétées par le daim : comme il eſt moins entreprenant, & qu'il ne ſe forlonge pas tant, il a plus ſouvent beſoin de s'accompagner, de revenir ſur ſes voies, &c. ce qui rend en général la chaſſe du daim plus ſujette aux inconvéniens que celle du cerf : d'ailleurs, comme il eſt plus petit & plus léger, ſes voies laiſſent ſur la terre, & aux portées, une impreſſion moins forte & moins durable ; ce qui fait que les chiens gardent moins le change, & qu'il eſt plus

difficile de rapprocher lorſqu'on a un défaut à relever.

Le daim s'apprivoiſe très aiſément, il mange de beaucoup de choſes que le cerf refuſe; auſſi conſerve-t-il mieux ſa venaiſon; car il ne paroît pas que le rut, ſuivi des hivers les plus rudes & les plus longs, le maigriſſe & l'altère, il eſt preſque dans le même état pendant toute l'année : il broute de plus près que le cerf, & c'eſt ce qui fait que le bois coupé par la dent du daim, repouſſe beaucoup plus difficilement que celui qui ne l'a été que par le cerf : les jeunes mangent plus vîte & plus avidement que les vieux : ils ruminent; ils cherchent les femelles dès la ſeconde année de leur vie, ils ne s'attachent pas à la même comme le chevreuil, mais ils en changent comme le cerf : la daine porte huit mois & quelques jours comme la biche, elle produit de même ordinairement un faon, quelquefois deux, & très rarement trois; ils ſont en état d'engendrer & de produire depuis l'âge de deux ans juſqu'à quinze ou ſeize; enfin ils reſſemblent aux cerfs par preſque toutes les habitudes naturelles, & la plus grande différence qu'il y ait entre ces animaux, c'eſt dans la durée de la vie. Nous avons dit, d'après le témoignage des chaſſeurs, que les cerfs vivent trente-cinq ou quarante ans, & l'on nous a aſſuré que les daims ne vivent qu'environ vingt ans : comme ils ſont plus petits, il y a apparence que leur accroiſſement eſt encore plus prompt que celui du cerf; car dans tous les animaux la durée de la vie eſt proportionnelle

à celle de l'accroiſſement, & non pas au temps de la geſtation, comme on pourroit le croire, puiſqu'ici le temps de la geſtation eſt le même, & que dans d'autres eſpèces, comme celle du bœuf, on trouve que quoique le temps de la geſtation ſoit fort long, la vie n'en eſt pas moins courte; par conſéquent on ne doit pas en meſurer la durée ſur celle du temps de la geſtation, mais uniquement ſur le temps de l'accroiſſement, à compter depuis la naiſſance juſqu'au développement preſque entier du corps de l'animal.



LE CHEVREUIL (a).

Voyez planche III, fig. 1 de ce Volume.

Le cerf comme le plus noble des habitans des bois, occupe dans les forêts les lieux ombragés par les cimes élevées des plus hautes futaies : le chevreuil comme étant d'une espèce inférieure, se contente d'habiter sous des lambris plus bas, & se tient ordinairement dans le feuillage épais des plus jeunes taillis; mais s'il a moins de noblesse, moins de force, & beaucoup moins de hauteur de taille, il a plus de grace, plus de vivacité, & même plus de courage que le

(a) Le Chevreuil, en Grec, Δορκὰς; en Latin, *Capreolus*, *capriolus*; en Italien, *Capriolo*; en Espagnol, *Zorlito*, *Cabronzillo montes*; en Portugais, *Cabra montes*; en Allemand, *Rehe*; en Anglois, *Roe-Deer*; en Suédois, *Ra-Diur*; en Danois, *Raa-Diur*; en Ecossois, *Rohe-buck*.

Dorcas, Aristotelis. *Caprea*, Plinii.

Capra, *capreolus sive dorcas*, Gesner, *Icon. anim. quadr. p. 64.*

Capriolus, Jonston, *hist. animal. quadr. tab. 33.*

Dorcas Scotiæ perfamiliaris, Charleton, *de different. animal. pag. 9, 12.*

Caprea, Plinii. *Capreolus vulgò, cervulus sylvestris septentrionalis nostras*, Ray, *Synops. animal. quadr. page 89.*



1 Le Chevreuil. 2 La Chevrette. 3. Le Faon du Cerf

cerf (*b*); il eſt plus gai, plus leſte, plus éveillé; ſa forme eſt plus arrondie, plus élégante, & ſa figure plus agréable; ſes yeux ſurtout ſont plus beaux, plus brillans, & paroiſſent animés d'un ſentiment plus vif; ſes membres ſont plus ſouples, ſes mouvemens plus preſtes, & il bondit, ſans effort, avec autant de force que de légèreté. Sa robe eſt toujours propre, ſon poil net & luſtré; il ne ſe roule jamais dans la fange comme le cerf; il ne ſe plaît que dans les pays les plus élevés, les plus ſecs, où l'air eſt le plus pur; il eſt encore plus ruſé, plus adroit à ſe dérober, plus difficile à ſuivre; il a plus de fineſſe, plus de reſſources d'inſtinct. Car quoiqu'il ait le déſavantage mortel de laiſſer après lui des impreſſions plus fortes, & qui donnent aux chiens plus d'ardeur & plus de véhémence d'appétit que l'odeur du cerf, il ne laiſſe pas de ſavoir ſe ſouſtraire à leur pourſuite par la rapidité de ſa premiere courſe, & par ſes détours multipliés; il n'attend pas, pour employer la ruſe, que la force lui manque; dès qu'il ſent, au con-

---

Cervus cornibus ramoſis, teretibus, erectis. Linn.
Cervus minimus, capreolus, cervulus caprea, cornibus brevibus ramoſis, annuatim deciduis. Klein, *Quadr. hiſt. nat. page 24.*

(*b*) Lorſque les faons ſont attaqués, le chevreuil qui les reconnoît pour être à lui, prend leur défenſe; & quoique ce ſoit un animal aſſez petit, il eſt aſſez fort pour combattre un jeune cerf & le faire fuir. Nouveau Traité de la Vénerie, *Paris*, 1750, page 178.

traire, que les premiers efforts d'une ſuite rapide ont été ſans ſuccès, il revient ſur ſes pas, retourne, revient encore, & lorſqu'il a confondu par ſes mouvemens oppoſés la direction de l'aller avec celle du retour, lorſqu'il a mêlé les émanations préſentes avec les émanations paſſées, il ſe ſépare de la terre par un bond, & ſe jetant à côté, il ſe met ventre à terre, & laiſſe, ſans bouger, paſſer près de lui la troupe entiere de ſes ennemis ameutés.

Il diffère du cerf & du daim par le naturel, par le tempérament, par les mœurs; & auſſi par preſque toutes les habitudes de nature : au lieu de ſe mettre en hardes comme eux, & de marcher par grandes troupes, il demeure en famille; le pere, la mere & les petits vont enſemble, & on ne les voit jamais s'aſſocier avec des étrangers; ils ſont auſſi conſtans dans leurs amours que le cerf l'eſt peu. Comme la chevrette produit ordinairement deux faons, l'un mâle & l'autre femelle, ces jeunes animaux, élevés, nourris enſemble, prennent une ſi forte affection l'un pour l'autre, qu'ils ne ſe quittent jamais, à moins que l'un des deux n'ait éprouvé l'injuſtice du ſort, qui ne devroit jamais ſéparer ce qui s'aime; & c'eſt attachement encore plutôt qu'amour, car quoiqu'ils ſoient toujours enſemble, ils ne reſſentent les ardeurs du rut qu'une ſeule fois par an, & ce temps ne dure que quinze jours; c'eſt à la fin d'octobre qu'il commence; & il finit avant le 15 novembre. Ils ne ſont point alors chargés, comme le cerf, d'une venaiſon

ſurabondante ; ils n'ont point d'odeur forte, point de fureur, rien en un mot qui les altère, & qui change leur état ; ſeulement ils ne ſouffrent pas que leurs faons reſtent avec eux pendant ce temps ; le pere les chaſſe, comme pour les obliger à céder leur place à d'autres qui vont venir, & à former eux-mêmes une nouvelle famille ; cependant, après que le rut eſt fini, les faons reviennent auprès de leur mere, & ils y demeurent encore quelque temps, après quoi ils la quittent pour toujours, & vont tous deux s'établir à quelque diſtance des lieux où ils ont pris naiſſance.

La chevrette (*voyez pl. III, fig. 2 de ce vol.*) porte cinq mois & demi ; elle met bas vers la fin d'avril, ou au commencement de mai. Les biches, comme nous l'avons dit, portent plus de huit mois, & cette différence ſeule ſuffiroit pour prouver que ces animaux ſont d'une eſpèce aſſez éloignée pour ne pouvoir jamais ſe rapprocher, ni ſe mêler, ni produire enſemble une race intermédiaire : par ce rapport, auſſi-bien que par la figure & par la taille, ils ſe rapprochent de l'eſpèce de la chèvre autant qu'ils s'éloignent de l'eſpèce du cerf ; car la chèvre porte à-peu-près le même temps, & le chevreuil peut être regardé comme une chèvre ſauvage, qui ne vivant que de bois, porte du bois au lieu de cornes. La chevrette ſe ſépare du chevreuil lorſqu'elle veut mettre bas ; elle ſe recèle dans le plus fort du bois pour éviter le loup, qui eſt ſon plus dangereux ennemi. Au bout de dix ou douze jours les

jeunes faons ont déjà pris assez de force pour la suivre : lorsqu'elle est menacée de quelque danger, elle les cache dans quelque endroit fourré, elle fait face, se laisse chasser pour eux ; mais tous ses soins n'empêchent pas que les hommes, les chiens, les loups, ne les lui enlèvent souvent : c'est-là leur temps le plus critique, & celui de la grande destruction de cette espèce, qui n'est déjà pas trop commune : j'en ai la preuve par ma propre expérience. J'habite souvent une campagne dans un pays (*c*), dont les chevreuils ont une grande réputation ; il n'y a point d'années qu'on ne m'apporte au printemps plusieurs faons, les uns vivans, pris par les hommes, d'autres tués par les chiens ; en sorte que sans compter ceux que les loups dévorent, je vois qu'on en détruit plus dans le seul mois de mai, que dans le cours de tout le reste de l'année : & ce que j'ai remarqué depuis plus de vingt-cinq ans, c'est que comme s'il y avoit en tout un équilibre parfait entre les causes de destruction & de renouvellement, ils sont toujours, à très peu près, en même nombre dans les mêmes cantons. Il n'est pas difficile de les compter ; parce qu'ils ne sont nulle part bien nombreux, qu'ils marchent en famille, & que chaque famille habite séparément, ensorte que, par exemple, dans un taillis de cent arpens, il y en aura une famille, c'est-à-dire, trois, quatre ou cinq ; car la chevrette, qui pro-

(*c*) A Montbard en Bourgogne.

duit

duit ordinairement deux faons, quelquefois n'en fait qu'un, & quelquefois en fait trois, quoique très rarement. Dans un autre canton, qui sera du double plus étendu, il y en aura sept ou huit, c'est-à-dire deux familles; & j'ai observé que dans chaque canton cela se soutient toujours au même nombre, à l'exception des années où les hivers ont été trop rigoureux & les neiges abondantes & de longue durée; souvent alors la famille entiere est détruite; mais dès l'année suivante il en revient une autre, & les cantons qu'ils aiment de préférence, sont toujours à-peu-près également peuplés. Cependant on prétend qu'en général le nombre en diminue, & il est vrai qu'il y a des provinces en France où l'on n'en trouve plus; que quoique communs en Écosse, il n'y en a point en Angleterre; qu'il n'y en a que peu en Italie; qu'ils sont bien plus rares en Suède (*d*) qu'ils ne l'étoient autrefois, &c. mais cela pourroit venir, ou de la diminution des forêts, ou de l'effet de quelque grand hiver, comme celui de 1709, qui les fit presque tous périr en Bourgogne, en sorte qu'il s'est passé plusieurs années avant que l'espèce se soit rétablie: d'ailleurs ils ne se plaisent pas également dans tous les pays, puisque dans le même pays ils affectent encore des lieux particuliers; ils aiment les collines ou les plaines élevées au-dessus des montagnes; ils ne se tiennent pas dans

(*d*) *Linn. Faun. Suec.*

la profondeur des forêts, ni dans le milieu des bois d'une vaste étendue ; ils occupent plus volontiers les pointes des bois qui sont environnées de terres labourables, les taillis clairs & en mauvais terrein, où croissent abondamment la bourgène, la ronce, &c.

Les faons restent avec leurs pere & mere huit ou neuf mois en tout ; & lorsqu'ils se sont séparés, c'est-à-dire, vers la fin de la premiere année de leur âge, leur premiere tête commence à paroître sous la forme de deux dagues beaucoup plus petites que celles du cerf; mais ce qui marque encore une grande différence entre ces animaux, c'est que le cerf ne met bas sa tête qu'au printemps, & ne la refait qu'en été, au lieu que le chevreuil la met bas à la fin de l'automme, & la refait pendant l'hiver. Plusieurs causes concourent à produire ces effets différens. Le cerf prend en été beaucoup de nourriture, il se charge d'une abondante venaison, ensuite il s'épuise par le rut au point qu'il lui faut tout l'hiver pour se rétablir & pour reprendre ses forces ; loin donc qu'il y ait alors aucune surabondance, il y a disette & défaut de substance, & par conséquent sa tête ne peut pousser qu'au printemps, lorsqu'il a repris assez de nourriture pour qu'il y en ait de superflue. Le chevreuil au contraire, qui ne s'épuise pas tant, n'a pas besoin d'autant de réparation ; & comme il n'est jamais chargé de venaison, qu'il est toujours presque le même, que le rut ne change rien à son état, il a dans tous les temps la même surabondance ; en sorte

qu'en hiver même, & peu de temps après le rut, il met bas sa tête, & la refait. Ainsi, dans tous ces animaux, le superflu de la nourriture organique, avant de se déterminer vers les réservoirs séminaux, & de former la liqueur séminale, se porte vers la tête, & se manifeste à l'extérieur par la production du bois, de la même maniere que dans l'homme le poil & la barbe annoncent & précèdent la liqueur séminale; & il paroît que ces productions, qui sont, pour ainsi dire, végétales, sont formées d'une matiere organique, surabondante, mais encore imparfaite & mêlée de parties brutes puisqu'elles conservent dans leur accroissement & dans leur substance, les qualités du végétal; au lieu que la liqueur séminale, dont la production est plus tardive, est une matiere purement organique, entiérement dépouillée des parties brutes, & parfaitement assimilée au corps de l'animal.

Lorsque le chevreuil a refait sa tête, il touche au bois, comme le cerf, pour la dépouiller de la peau dont elle est revêtue, & c'est ordinairement dans le mois de mars, avant que les arbres commencent à pousser; ce n'est donc pas la sève du bois qui teint la tête du chevreuil: cependant elle devient brune à ceux qui ont le pelage brun, & jaune à ceux qui sont roux; car il y a des chevreuils de ces deux pelages, & par conséquent cette couleur du bois ne vient, comme je l'ai dit (*e*), que de la nature de

(*e*) Voyez ci-devant l'histoire du cerf.

l'animal & de l'impreſſion de l'air. A la seconde tête, le chevreuil porte déjà deux ou trois andouillers sur chaque côté ; à la troiſiéme, il en a trois ou quatre ; à la quatrième, quatre ou cinq, & il eſt bien rare d'en trouver qui en ayent davantage : on reconnoît ſeulement qu'ils ſont vieux chevreuils, à l'épaiſſeur du mérain, à la largeur de la meule, à la groſſeur des perlures, &c. Tant que leur tête eſt molle, elle eſt extrêmement ſenſible : j'ai été témoin d'un coup de fuſil, dont la balle coupa net l'un des côtés du refait de la tête qui commençoit à pouſſer ; le chevreuil fut ſi fort étourdi du coup, qu'il tomba comme mort : le tireur qui en étoit près, ſe jeta deſſus & le ſaiſit par le pied, mais le chevreuil ayant repris tout d'un coup le ſentiment & les forces, l'entraîna par terre à plus de trente pas dans le bois, quoique ce fût un homme très vigoureux ; enfin ayant été achevé d'un coup de couteau, nous vimes qu'il n'avoit eu d'autre bleſſure que le refait coupé par la balle. L'on ſait d'ailleurs que les mouches ſont une des plus grandes incommodités du cerf, lorſqu'il refait ſa tête ; il ſe recèle alors dans le plus fort du bois où il y a le moins de mouches, parce qu'elles lui ſont inſupportables lorſqu'elles s'attachent à ſa tête naiſſante ; ainſi, il y a une communication intime entre les parties molles de ce bois vivant, & tout le ſyſtème nerveux du corps de l'animal. Le chevreuil, qui n'a pas à craindre les mouches, parce qu'il refait ſa tête en hiver, ne ſe recèle pas, mais il marche avec

précaution, & porte la tête baſſe pour ne pas toucher aux branches.

Dans le cerf, le daim & le chevreuil, l'os frontal a deux apophyſes ou éminences, ſur leſquelles porte le bois; ces deux éminences oſſeuſes commencent à pouſſer à cinq ou ſix mois, & prennent en peu de temps leur entier accroiſſement; & loin de continuer à s'élever davantage à meſure que l'animal avance en âge, elles s'abaiſſent & diminuent de hauteur chaque année; en ſorte que les meules, dans un vieux cerf ou dans un vieux chevreuil, appuient d'aſſez près ſur l'os frontal, dont les apophyſes ſont devenues fort larges & fort courtes: c'eſt même l'indice le plus sûr pour reconnoître l'âge avancé dans tous ces animaux. Il me ſemble que l'on peut aiſément rendre raiſon de cet effet, qui d'abord paroît ſingulier, mais qui ceſſe de l'être ſi l'on fait attention que le bois qui porte ſur cette éminence, preſſe ce point d'appui pendant tout le temps de ſon accroiſſement; que par conſéquent il le comprime avec une grande force tous les ans, pendant pluſieurs mois: & comme cet os, quoique dur, ne l'eſt pas plus que les autres os, il ne peut manquer de céder un peu à la force qui le comprime, en ſorte qu'il s'élargit, ſe rabaiſſe & s'aplatit toujours de plus en plus par cette même compreſſion réitérée à chaque tête que forment ces animaux. Et c'eſt ce qui fait que quoique les meules & le mérain groſſiſſent toujours, & d'autant plus que l'animal eſt plus âgé, la hauteur de la tête & le nombre

des andouillers diminuent si fort, qu'à la fin, lorsqu'ils parviennent à un très grand âge, ils n'ont plus que deux grosses dagues ou des têtes bizarres & contrefaites, dont le mérain est fort gros, & dont les andouillers sont très petits.

Comme la chevrette ne porte que cinq mois & demi, & que l'accroissement du jeune chevreuil est plus prompt que celui du cerf, la durée de sa vie est plus courte, & je ne crois pas qu'elle s'étende à plus de douze ou quinze ans tout au plus. J'en ai élevé plusieurs, mais je n'ai jamais pu les garder plus de cinq ou six ans; ils sont très délicats sur le choix de la nourriture; ils ont besoin de mouvement, de beaucoup d'air, de beaucoup d'espace, & c'est ce qui fait qu'ils ne résistent que pendant les premieres années de leur jeunesse aux inconvéniens de la vie domestique : il leur faut une femelle, & un parc de cent arpens, pour qu'ils soient à leur aise : on peut les apprivoiser, mais non pas les rendre obéissans, ni même familiers; ils retiennent toujours quelque chose de leur naturel sauvage; ils s'épouvantent aisément, & ils se précipitent contre les murailles avec tant de force, que souvent ils se cassent les jambes. Quelque privés qu'ils puissent être, il faut s'en défier; les mâles surtout sont sujets à des caprices dangereux, à prendre certaines personnes en aversion; & alors ils s'élancent & donnent des coups de tête assez forts pour renverser un homme, & ils le foulent encore avec les pieds lorsqu'ils l'ont renversé.

Les chevreuils ne raient pas ſi fréquemment, ni d'un cri auſſi fort que le cerf; les jeunes ont une petite voix, courte & plaintive, *mi . . . . mi*, par laquelle ils marquent le beſoin qu'ils ont de nourriture : ce ſon eſt aiſé à imiter, & la mere trompée par l'appeau arrive juſque ſous le fuſil du chaſſeur.

En hiver, les chevreuils ſe tiennent dans les taillis les plus fourrés, & ils vivent de ronces, de genêt, de bruyere & de chatons de coudrier, de marſaule, &c. Au printemps, ils vont dans les taillis plus clairs, & broutent les boutons & les feuilles naiſſantes de preſque tous les arbres : cette nourriture chaude fermente dans leur eſtomac, & les enivre de maniere qu'il eſt alors trés aiſé de les ſurprendre; ils ne ſavent où ils vont, ils ſortent même aſſez ſouvent hors du bois, & quelquefois ils approchent du bétail & des endroits habités. En été, ils reſtent dans les taillis élevés, & n'en ſortent que rarement pour aller boire à quelque fontaine, dans les grandes ſecheresses; car pour peu que la roſée ſoit abondante, ou que les feuilles ſoient mouillées de la pluie, ils ſe paſſent de boire. Ils cherchent les nourritures les plus fines, ils ne viandent pas avidement comme le cerf, ils ne broutent pas indifférement toutes les herbes, ils mangent délicatement, & ils ne vont que rarement aux gagnages, parce qu'ils préferent la bourgène & la ronce aux grains & aux légumes.

La chair de ces animaux eſt, comme l'on

fait, excellente à manger, cependant il y a beaucoup de choix à faire; la qualité dépend principalement du pays qu'ils habitent, & dans le meilleur pays il s'en trouve encore de bons & de mauvais : les bruns ont la chair plus fine que les roux; tous les chevreuils mâles qui ont passé deux ans, & que nous appellons vieux *Brocards*, sont durs & d'assez mauvais goût : les chevrettes, quoique du même âge, ou plus âgées, ont la chair plus tendre; celle des faons, lorsqu'ils sont trop jeunes, est mollasse, mais elle est parfaite lorsqu'ils ont un an ou dix-huit mois; ceux des pays de plaines & de vallées ne sont pas bons; ceux des terreins humides sont encore plus mauvais; ceux qu'on élève dans des parcs ont peu de goût; enfin il n'y a de bien bons chevreuils que ceux des pays secs & élevés, entrecoupés de collines, de bois, de terres labourables, de friches, où ils ont autant d'air, d'espace, de nourriture, & même de solitude, qu'il leur en faut; car ceux qui ont été souvent inquiétés sont maigres, & ceux que l'on prend après qu'ils ont été courus ont la chair insipide & flétrie.

Cette espèce, qui est moins nombreuse que celle du cerf, & qui est même fort rare dans quelques parties de l'Europe, paroît être beaucoup plus abondante en Amérique. Ici nous n'en connoissons que deux variétés, les roux qui sont les plus gros, & les bruns qui ont une tache blanche au derriere, & qui sont les plus petits; & comme il s'en trouve dans les pays septentrionaux aussi-

aussi-bien que dans les contrées méridionales de l'Amérique, on doit présumer qu'ils diffèrent les uns des autres peut-être plus qu'ils ne diffèrent de ceux d'Europe : par exemple, ils sont extrêmement communs à la Louisiane (*c*), & ils y sont plus grands qu'en France; ils se retrouvent au Bresil, car l'animal que l'on appelle *Cujuacu-apara* ne diffère pas plus de notre chevreuil, que le cerf de Canada diffère de notre cerf; il y a seulement quelque différence dans la forme de leur bois, comme on peut le voir dans la planche du cerf de Canada, donnée par M. Pérault, & dans la *pl. XXXVII*, *fig. 1 & 2* *, où nous avons fait représenter deux bois de ces chevreuils du Bresil, que nous avons aisément reconnus par la description & la figure qu'en a données Pison. » Il y a, dit- » il (*d*), au Bresil des espèces de chevreuils » dont les uns n'ont point de cornes & » s'appellent *Cujuacu-été*, & les autres ont » des cornes & s'appellent *Cujuacu-apara* : » ceux-ci, qui ont des cornes, sont plus pe- » tits que les autres; les poils sont luisans

---

(*c*) On fait aussi beaucoup d'usage à la Louisiane de la chair de chevreuil : cet animal y est un peu plus grand qu'en Europe, & porte des cornes semblables à celles du cerf, mais il n'en a pas le poil ni la couleur; il sert aux habitans ainsi que le mouton ailleurs. *Mém. sur la Louisiane*, par M. Dumont, tome I, p. 75.

(*d*) Pison, *hist. Brasil.* page 98, où l'on en voit aussi la figure.

* Voyez le tome XII de l'édition en trente-un volumes.

» polis, mêlés de brun & de blanc, sur » tout quand l'animal est jeune, car le blanc » s'efface avec l'âge. Le pied est divisé en » deux ongles noirs, sur chacun desquels il » y en a un plus petit qui est comme su- » perposé; la queue courte, les yeux grands » & noirs, les narines ouvertes, les cornes » médiocres, à trois branches, & qui tom- » bent tous les ans; les femelles portent cinq » ou six mois : on peut les apprivoiser, &c. » Margrave ajoute que l'*Apara* a des cornes » à trois branches, & que la branche infé- » rieure de ces cornes est la plus longue, » & se divise en deux «. L'on voit bien par ces descriptions, que l'*Apara* n'est qu'une variété de l'espèce de nos chevreuils, & Ray soupçonne (*e*) que le *Cujuacu-été* n'est pas d'une espèce différente de celle du *Cujuacu-apara*, & que celui-ci est le mâle, & l'autre la femelle. Je serois tout-à-fait de son avis, si Pison ne disoit pas précisément que ceux qui ont des cornes sont plus petits que les autres : il ne me paroît pas probable que les femelles soient plus grosses que les mâles, dans cette espèce, au Bresil, puisqu'ici elles sont plus petites. Ainsi, en même temps que nous croyons que le *Cujuacu-apara* n'est qu'une variété de notre chevreuil, à laquelle on doit même rapporter le *Capreolus marinus* de Jonston; nous ne déciderons rien sur ce que peut être le *Cujuacu-été*, jusqu'à ce que nous en soyons mieux informés.

(*e*) Ray, *Synopf. animal quadr. p.* 99.



1 Le Lievre. 2 Le Lapin Sauvage. 3 Le Riche.
4 Le Lapin Domestique. 5. Le Lapin d'Angora

LE LIÈVRE [a].

Voyez planche IV, figure 1 de ce Volume.

Les espèces d'animaux les plus nombreuses ne sont pas les plus utiles; rien n'est même plus nuisible que cette multitude de rats, de mulots, de sauterelles, de chenilles, & de tant d'autres insectes dont il semble que la Nature permette & souffre, plutôt qu'elle ne l'ordonne, la trop nombreuse multiplication. Mais l'espèce du lièvre & celle du lapin ont pour nous le double avantage du nombre & de l'utilité; les lièvres sont universellement & très abondamment répandus dans tous les climats de la terre : les lapins, quoiqu'originaires de climats particuliers, multiplient si prodigieusement dans presque tous les lieux

---

(a) Le Lièvre, en Grec Λαγώς; en Latin; *Lepus*, *quasi levipes*; Italien, *Lepre*; Espagnol, *Liebre*; Portugais, *Lebre*; Allemand, *Hase*; Anglois, *Hare*; Suédois, *Hare*, Hollandois, *Hase*; Polonois, *Sajonz*; Esclavon, *Saiz*; Russien, *Zaïtza*; Arabe, *Ernab*, *Harneb*, *Arneph*; Turc, *Tausan*; Persan, *Kargos*; au Brésil, *Thabiti*; dans l'Amérique septentrionale, *Soucanda*.

Lepus, Ray, *Synopf. animal quadr. p.* 204.

Lepus caudâ abruptâ, pupillis atris. Linnæus.

Lepus vulgaris, cinereus, cujus venatio animum exhilarat. Klein, *Quadr. hist. nat. p.* 51.

où l'on veut les transporter, qu'il n'est plus possible de les détruire, & qu'il faut même employer beaucoup d'art pour en diminuer la quantité, quelquefois incommode.

Lorsqu'on réfléchit donc sur cette fécondité sans bornes donnée à chaque espèce sur le produit innombrable qui doit en résulter, sur la prompte & prodigieuse multiplication de certains animaux qui pullulent tout-à-coup, & viennent par milliers désoler les campagnes & ravager la terre, on est étonné qu'ils n'envahissent pas la nature, on craint qu'ils ne l'oppriment par le nombre, & qu'après avoir dévoré sa substance, ils ne périssent eux-mêmes avec elle.

L'on voit en effet avec effroi arriver ces nuages épais, ces phalanges ailées d'insectes affamés, qui semblent menacer le globe entier, & qui se rabattant sur les plaines fécondes de l'Egypte, de la Pologne ou de l'Inde, détruisent en un instant les travaux, les espérances de tout un peuple, & n'épargnant ni les grains, ni les fruits, ni les herbes, ni les racines, ni les feuilles, dépouillent la terre de sa verdure, & changent en un désert aride les plus riches contrées. L'on voit descendre des montagnes du Nord des rats en multitude innombrable, qui, comme un déluge, ou plutôt un débordement de substance vivante, viennent inonder les plaines, se répandent jusque dans les provinces du Midi, & après avoir détruit sur leur passage tout ce qui vit ou végète, finissent par infecter la terre & l'air de leurs cadavres. L'on voit dans les pays méridio-

naux ſortir tout-à-coup du déſert des myriades de fourmis, leſquelles, comme un torrent dont la ſource ſeroit intariſſable, arrivent en colonnes preſſées, ſe ſuccèdent, ſe renouvellent ſans ceſſe, s'emparent de tous les lieux habités, en chaſſent les animaux & les hommes, & ne ſe retirent qu'après une dévaſtation générale. Et dans les temps où l'homme, encore à demi ſauvage, étoit, comme les animaux, ſujet à toutes les loix, & même aux excès de la nature, n'a-t-on pas vu de ces débordemens de l'eſpèce humaine, des Normands, des Alains, des Huns, des Goths, des peuples, ou plutôt des peuplades d'animaux à face humaine, ſans domicile & ſans nom, ſortir tout-à-coup de leurs antres, marcher par troupeaux effrénés, tout opprimer ſans autre force que le nombre, ravager les cités, renverſer les empires; & après avoir détruit les nations & dévaſté la terre, finir par la repeupler d'hommes auſſi nouveaux & plus barbares qu'eux ?

Ces grands événemens, ces époques ſi marquées dans l'hiſtoire du genre humain, ne ſont cependant que de légeres viciſſitudes dans le cours ordinaire de la nature vivante; il eſt en général toujours conſtant, toujours le même; ſon mouvement, toujours réglé, roule ſur deux pivots inébranlables, l'un la fécondité ſans bornes donnée à toutes les eſpèces, l'autre les obſtacles ſans nombre qui réduiſent le produit de cette fécondité à une meſure déterminée, & ne laiſſent en tout temps qu'à peu près la même quantité

d'individus dans chaque espèce. Et comme ces animaux en multitude innombrable, qui paroissent tout-à-coup, disparoissent de même; & que le fonds de ces espèces n'en est point augmenté, celui de l'espèce humaine demeure aussi toujours le même; les variations en sont seulement un peu plus lentes, parce que la vie de l'homme étant plus longue que celle de ces petits animaux, il est nécessaire que les alternatives d'augmentation & de diminution se préparent de plus loin & ne s'achevent qu'en plus de temps; & ce temps même n'est qu'un instant dans la durée, un moment dans la suite des siècles, qui nous frappe plus que les autres, parce qu'il a été accompagné d'horreur & de destruction; car, à prendre la terre entiere & l'espèce humaine en général, la quantité des hommes doit, comme celle des animaux, être en tout temps à très peu près la même, puisqu'elle dépend de l'équilibre des causes physiques; équilibre auquel tout est parvenu depuis long-temps, & que les efforts des hommes, non plus que toutes les circonstances morales, ne peuvent rompre, ces circonstances dépendant elles-mêmes de ces causes physiques dont elles ne sont que des effets particuliers. Quelque soin que l'homme puisse prendre de son espèce, il ne la rendra jamais plus abondante en un lieu que pour la détruire ou la diminuer dans un autre. Lorsqu'une portion de la terre est surchargée d'hommes, ils se dispersent, ils se répandent, ils se détruisent, & il s'établit en même temps des loix & des usages qui

ſouvent ne préviennent que trop cet excès de multiplication. Dans les climats exceſſivement féconds, comme à la Chine, en Egypte, en Guinée, on relègue, on mutile, on vend, on noie les enfans; ici on les condamne à un célibat perpétuel. Ceux qui exiſtent, s'arrogent aiſément des droits ſur ceux qui n'exiſtent pas; comme êtres néceſſaires, ils anéantiſſent les êtres contingens, ils ſuppriment pour leur aiſance, pour leur commodité, les générations futures. Il ſe fait ſur les hommes, ſans qu'on s'en apperçoive, ce qui ſe fait ſur les animaux; on les ſoigne, on les multiplie, on les néglige, on les détruit ſelon le beſoin, les avantages, l'incommodité, les déſagrémens qui en réſultent; & comme tous ces effets moraux dépendent eux-mêmes des cauſes phyſiques qui, depuis que la terre a pris ſa conſiſtance, ſont dans un état fixe & dans un équilibre permanent, il paroît que pour l'homme, comme pour les animaux, le nombre d'individus dans l'eſpèce ne peut qu'être conſtant. Au reſte, cet état fixe & ce nombre conſtant ne ſont pas des quantités abſolues; toutes les cauſes phyſiques & morales; tous les effets qui en réſultent, ſont compris & balancent entre certaines limites plus ou moins étendues, mais jamais aſſez grandes pour que l'équilibre ſe rompe. Comme tout eſt en mouvement dans l'univers, & que toutes les forces répandues dans la matiere agiſſent les unes contre les autres & ſe contrebalancent, tout ſe fait par des eſpèces d'oſcillations, dont les points milieux ſont

ceux auxquels nous rapportons le cours ordinaire de la nature, & dont les points extrêmes en font les périodes les plus éloignées. En effet, tant dans les animaux que dans les végétaux, l'excès de la multiplication est ordinairement suivi de la stérilité; l'abondance & la disette se présentent tour-à-tour, & souvent se suivent de si près, que l'on pourroit juger de la production d'une année par le produit de celle qui la précède. Les pommiers, les pruniers, les chênes, les hêtres & la plupart des autres arbres fruitiers & forestiers, ne portent abondamment que de deux années l'une; les chenilles, les hannetons, les mulots, & plusieurs autres animaux qui dans de certaines années se multiplient à l'excès, ne paroissent qu'en petit nombre l'année suivante. Que deviendroient en effet tous les biens de la terre, que deviendroient les animaux utiles, & l'homme lui-même, si dans ces années excessives chacun de ces insectes se reproduisoit pour l'année suivante par une génération proportionnelle à leur nombre! Mais non, les causes de destruction, d'anéantissement & de stérilité suivent immédiatement celles de la trop grande multiplication; & indépendamment de la contagion, suite nécessaire des trop grands amas de toute matiere vivante dans un même lieu, il y a dans chaque espèce des causes particulieres de mort & de destruction, que nous indiquerons dans la suite, & qui seules suffisent pour compenser les excès des générations précédentes.

Au reste, je le répète encore, ceci ne doit pas être pris dans un sens absolu, ni même strict, surtout pour les espèces qui ne sont pas abandonnées en entier à la nature seule : celles dont l'homme prend soin, à commencer par la sienne, sont plus abondantes qu'elles ne le seroient sans ces soins; mais comme ces soins ont eux-mêmes des limites, l'augmentation qui en résulte est aussi limitée & fixée depuis long-temps par des bornes immuables; & quoique dans les pays policés l'espèce de l'homme & celles de tous les animaux utiles soient plus nombreuses que dans les autres climats, elles ne le sont jamais à l'excès, parce que la même puissance qui les fait naître, les détruit dès qu'elles deviennent incommodes.

Dans les cantons conservés pour le plaisir de la chasse, on tue quelquefois quatre ou cinq cents lièvres dans une seule battue. Ces animaux multiplient beaucoup, ils sont en état d'engendrer en tout temps, & dès la premiere année de leur vie; les femelles ne portent que trente ou trente-un jours; elles produisent trois ou quatre petits, & dès qu'elles ont mis bas, elles reçoivent le mâle; elles le reçoivent aussi lorsqu'elles sont pleines, & par la conformation particuliere de leurs parties génitales il y a souvent superfétation; car le vagin & le corps de la matrice sont continus, & il n'y a point d'orifice ni de col de matrice comme dans les autres animaux; mais les cornes de la matrice ont chacune un orifice qui déborde dans le vagin & qui se dilate dans l'accouchement;

ainsi, ces deux cornes sont deux matrices distinctes, séparées & qui peuvent agir indépendamment l'une de l'autre, en sorte que les femelles dans cette espèce peuvent concevoir & accoucher en différens temps par chacune de ces matrices; & par conséquent les superfétations doivent être aussi fréquentes dans ces animaux qu'elles sont rares dans ceux qui n'ont pas ce double organe.

Ces femelles peuvent donc être en chaleur & pleines en tout temps; & ce qui prouve assez qu'elles sont aussi lascives que fécondes, c'est une autre singularité dans leur conformation; elles ont le gland du clitoris proéminent, & presque aussi gros que le gland de la verge du mâle; & comme la vulve n'est presque pas apparente, & que d'ailleurs les mâles n'ont au dehors ni bourses ni testicules dans leur jeunesse, il est souvent assez difficile de distinguer le mâle de la femelle. C'est aussi ce qui a fait dire que dans les lièvres il y avoit beaucoup d'hermaphrodites, que les mâles produisoient quelquefois des petits comme les femelles, qu'il y en avoit qui étoient tour-à-tour mâles & femelles, & qui en faisoient alternativement les fonctions, parce qu'en effet ces femelles, souvent plus ardentes que les mâles, les couvrent avant d'en être couvertes, & que d'ailleurs elles leur ressemblent si fort à l'extérieur, qu'à moins d'y regarder de très près, on prend la femelle pour le mâle ou le mâle pour la femelle.

Les petits ont les yeux ouverts en naissant, la mere les alaite pendant vingt jours,

après quoi ils s'en féparent & trouvent eux-mêmes leur nourriture : ils ne s'écartent pas beaucoup les uns des autres ni du lieu où ils font nés ; cependant ils vivent folitairement, & fe forment chacun un gîte à une petite diftance, comme de foixante ou quatre-vingt pas ; ainfi lorfqu'on trouve un jeune levraut dans un endroit, on eft prefque sûr d'en trouver encore un ou deux autres aux environs. Ils paiffent pendant la nuit plutôt que pendant le jour, ils fe nourriffent d'herbes, de racines, de feuilles, de fruits, de graines, & préfèrent les plantes dont la sève eft laiteufe ; ils rongent même l'écorce des arbres pendant l'hiver, & il n'y a guère que l'aune & le tilleul auxquels ils ne touchent pas. Lorfqu'on en élève, on les nourrit avec de la laitue & des légumes ; mais la chair de ces lièvres nourris eft toujours de mauvais goût.

Ils dorment ou fe repofent au gîte pendant le jour, & ne vivent, pour ainfi dire, que la nuit ; c'eft pendant la nuit qu'ils fe promenent, qu'ils mangent & qu'ils s'accouplent : on les voit au clair de la lune jouer enfemble, fauter & courir les uns après les autres ; mais le moindre mouvement, le bruit d'une feuille qui tombe, fuffit pour les troubler, ils fuient, & fuient chacun d'un côté différent.

Quelques auteurs ont affuré que les lièvres ruminent, cependant je ne crois pas cette opinion fondée, puifqu'ils n'ont qu'un eftomac, & que la conformation des eftomacs & des autres inteftins eft toute diffé-

rente dans les animaux ruminans ; le cœcum de ces animaux est petit, celui du lièvre est extrêmement ample ; & si l'on ajoute à la capacité de son estomac celle de ce grand cœcum, on concevra aisément que pouvant prendre un grand volume d'alimens, cet animal peut vivre d'herbes seules, comme le cheval & l'âne qui ont aussi un grand cœcum, qui n'ont de même qu'un estomac, & qui par conséquent ne peuvent ruminer.

Les lièvres dorment beaucoup, & dorment les yeux ouverts ; ils n'ont pas de cils aux paupieres, & ils paroissent avoir les yeux mauvais ; ils ont, comme par dédommagement, l'ouïe très fine, & l'oreille d'une grandeur démesurée, relativement à celle de leur corps ; ils remuent ces longues oreilles avec une extrême facilité, ils s'en servent comme de gouvernail pour se diriger dans leur course qui est si rapide, qu'ils dévancent aisément tous les autres animaux. Comme ils ont les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derriere, il leur est plus commode de courir en montant qu'en descendant ; aussi lorsqu'ils sont poursuivis, commencent ils toujours par gagner la montagne : leur mouvement dans leur course est une espèce de galop, une suite de sauts très prestes & très pressés ; ils marchent sans faire aucun bruit, parce qu'ils ont les pieds couverts & garnis de poils, même par dessous ; ce sont aussi peut-être les seuls animaux qui ayent des poils au dedans de la bouche.

Les lièvres ne vivent que sept ou huit ans

au plus (*b*), & la durée de la vie eſt, comme dans les autres animaux, proportionnelle au temps de l'entier développement du corps; ils prennent preſque tout leur accroiſſement en un an, & vivent environ ſept fois un an; on prétend ſeulement que les mâles vivent plus long-temps que les femelles, mais je doute que cette obſervation ſoit fondée. Ils paſſent leur vie dans la ſolitude & dans le ſilence, & l'on n'entend leur voix que quand on les ſaiſit avec force, qu'on les tourmente & qu'on les bleſſe : ce n'eſt point un cri aigre, mais une voix aſſez forte, dont le ſon eſt preſque ſemblable à celui de la voix humaine. Ils ne ſont pas auſſi ſauvages que leurs habitudes & leurs mœurs paroiſſent l'indiquer; ils ſont doux & ſuſceptibles d'une eſpèce d'éducation, on les apprivoiſe aiſément, ils deviennent même careſſans; mais ils ne s'attachent jamais aſſez pour pouvoir devenir animaux domeſtiques; car ceux même qui ont été pris tout petits & élevés dans la maiſon, dès qu'ils en trouvent l'occaſion, ſe mettent en liberté, & s'enfuient à la campagne. Comme ils ont l'oreille bonne, qu'ils s'aſſeient volontiers ſur leurs pattes de derriere, & qu'ils ſe ſervent de celles de devant comme de bras, on en a vu qu'on avoit dreſſés à battre du tambour, à geſticuler en cadence, &c.

En général, le lièvre ne manque pas d'inſ-

(*b*) Voyez la Vénerie de du Fouilloux. Paris, *1614, fol. 65, recto.*

tinct pour sa propre conservation, ni de sagacité pour échapper à ses ennemis ; il se forme un gîte, il choisit en hiver les lieux exposés au midi, & en été il se loge au nord ; il se cache, pour n'être pas vu, entre des mottes qui sont de la couleur de son poil. » J'ai vu, dit du Fouilloux (*c*), un » lièvre si malicieux, que depuis qu'il oyoit » la trompe, il se levoit du gîte, & eût-il » été à un quart de lieue de là, il s'en al» loit nager en un étang, se relaissant au » milieu d'icelui sur des joncs sans être au» cunement chassé des chiens. J'ai vu cou» rir un lièvre bien deux heures devant les » chiens, qui après avoir couru, venoit » pousser un autre & se mettre en son gîte. » J'en ai vu d'autres qui nageoient deux ou » trois étangs, dont le moindre avoit qua» tre-vingt pas de large. J'en ai vu d'autres » qui après avoir été bien courus l'espace » de deux heures, entroient par dessous la » porte d'un tect à brebis, & se relaissoient » parmi le bétail. J'en ai vu, quand les » chiens les couroient, qui s'alloient mettre » parmi un troupeau de brebis qui passoit » par les champs, ne les voulant abandon» ner ne laisser. J'en ai vu d'autres qui, » quand ils oyoient les chiens courans, se » cachoient en terre. J'en ai vu d'autres qui » alloient par un côté de haie & retour» noient par l'autre, en sorte qu'il n'y avoit » que l'épaisseur de la haie entre les chiens

(*c*) *Fol. 64 verso*, & *65 recto.*

» & le lièvre. J'en ai vu d'autres qui quand » ils avoient couru une demi-heure, s'en » alloient monter ſur une vieille muraille » de ſix pieds de haut, & s'alloient relaiſ- » ſer en un pertuis de chauffant couvert de » lierre. J'en ai vu d'autres qui nageoient » une riviere qui pouvoit avoir huit pas de » large, & la paſſoient & repaſſoient en lon- » gueur de deux cents pas, plus de vingt » fois devant moi «. Mais ce ſont là ſans doute les plus grands efforts de leur inſtinct; car leurs ruſes ordinaires ſont moins fines & moins recherchées : ils ſe contentent, lorſqu'ils ſont lancés & pourſuivis, de courir rapidement, & enſuite de tourner & retourner ſur leurs pas ; ils ne dirigent pas leur courſe contre le vent, mais du côté oppoſé ; les femelles ne s'éloignent pas tant que les mâles, & tournoyent davantage. En général, tous les lièvres qui ſont nés dans le lieu même où on les chaſſe, ne s'en écartent guere, ils reviennent au gîte ; & ſi on les chaſſe deux jours de ſuite, ils ſont le lendemain les mêmes tours & détours qu'ils ont fait la veille. Lorſqu'un lièvre va droit & s'éloigne beaucoup du lieu où il a été lancé, c'eſt une preuve qu'il eſt étranger, & qu'il n'étoit en ce lieu qu'en paſſant. Il vient en effet, ſurtout dans le temps le plus marqué du rut, qui eſt aux mois de janvier, de février & de mars, des lièvres mâles qui manquant de femelles en leur pays, ſont pluſieurs lieues pour en trouver, & s'arrêtent auprès d'elles ; mais dès qu'ils ſont lancés par des chiens, ils regagnent leur pays

natal, & ne reviennent pas. Les femelles ne sortent jamais, elles sont plus grosses que les mâles, & cependant elles ont moins de force & d'agilité, & plus de timidité, car elles n'attendent pas au gîte les chiens de si près que les mâles, & elles multiplient davantage leurs ruses & leurs détours : elles sont aussi plus délicates & plus susceptibles des impressions de l'air, elles craignent l'eau & la rosée; au lieu que parmi les mâles il s'en trouve plusieurs, qu'on appelle *lièvres ladres*, qui cherchent les eaux & se font chasser dans les étangs, les marais & autres lieux fangeux. Ces lièvres ladres ont la chair de fort mauvais goût; & en général tous les lièvres qui habitent les plaines basses ou les vallées, ont la chair insipide & blanchâtre, au lieu que dans les pays de collines élevées ou de plaines en montagnes, où le serpolet & les autres herbes fines abondent, les levrauts & même les vieux lièvres sont excellens au goût. On remarque seulement que ceux qui habitent le fond des bois dans ces mêmes pays, ne sont pas à beaucoup près aussi bons que ceux qui en habitent les lisieres ou qui se tiennent dans les champs & dans les vignes, & que les femelles ont toujours la chair plus délicate que les mâles.

La nature du terroir influe sur ces animaux comme sur tous les autres; les lièvres de montagnes sont plus grands & plus gros que les lièvres de plaine; ils sont aussi de couleur différente; ceux de montagnes sont plus bruns sur le corps, & ont plus de blanc sous le cou que ceux de plaine, qui sont

presque

presque rouges. Dans les hautes montagnes & dans les pays du Nord, ils deviennent blancs pendant l'hiver, & reprennent en été leur couleur ordinaire ; il n'y en a que quelques-uns, & ce sont peut-être les plus vieux, qui restent toujours blancs, car tous le deviennent plus ou moins en vieillissant. Les lièvres des pays chauds, d'Italie, d'Espagne, de Barbarie, sont plus petits que ceux de France & des autres pays plus septentrionaux ; selon Aristote, ils étoient aussi plus petits en Egypte qu'en Grèce. Ils sont également répandus dans tous ces climats : il y en a beaucoup en Suède, en Danemarck, en Pologne, en Moscovie ; beaucoup en France, en Angleterre, en Allemagne ; beaucoup en Barbarie, en Egypte, dans les isles de l'Archipel, surtout à Délos (*d*), aujourd'hui Idilis, qui fut appelée par les anciens Grecs, *lagia*, à cause du grand nombre de lièvres qu'on y trouvoit. Enfin il y en a aussi beaucoup en Lapponie (*e*), où ils sont blancs pendant dix mois de l'année, & ne reprennent leur couleur fauve que pendant les deux mois les plus chauds de l'été. Il paroît donc que les climats leur sont à-peu-près égaux ; cependant on remarque qu'il y a moins de

(*d*) Voyez la description des isles de l'Archipel, par Draper. Amsterdam, 1730, page 375.

(*e*) Voyez les œuvres de Regnard, Paris, 1742, tome I, page 180. Il genio vagante. Parma, 1691, tome II, page 46. Voyages de la Martiniere. Paris, 1671, page 74.

lièvres en Orient qu'en Europe, & peu ou point dans l'Amérique méridionale, quoiqu'il y en ait en Virginie, en Canada (*f*), & jusque dans les terres qui avoisinent la baie de Hudson (*g*) & le détroit de Magellan; mais ces lièvres de l'Amérique septentrionale sont peut-être d'une espèce différente de celle nos lièvres, car les voyageurs disent que non-seulement ils sont beaucoup plus gros, mais que leur chair est blanche & d'un goût tout différent de celui de la chair de nos lièvres (*h*); ils ajoutent que le poil de ces lièvres du nord de l'Amérique ne tombe jamais & qu'on en fait d'excellentes fourrures. Dans les pays excessivement chauds comme au Sénégal, à Gambie, en Guinée (*i*), & surtout dans les cantons de Fida, d'Apam, d'Acra, & dans quelques autres pays situés sous la zone torride en Afrique, en Amérique, comme dans la nouvelle Hollande & dans les terres de l'Isthme de Panama, on trouve aussi des animaux que les voyageurs ont pris pour des lièvres, mais qui sont plutôt des espèces de lapins

(*f*) Voyez la relation de la Gaspésie, par le P. le Clercq. Paris, 1691, pages 488, 489, 491, 492.

(*g*) Voyez le voyage de Robert Lade. Paris, 1744, tome II, page 317; & la suite des voyages de Dampier, tome V, page 167.

(*h*) Voyez *idem.*

(*i*) Voyez Histoire générale des Voyages, par M. l'Abbé Prévost, tome III, pages 235 & 296.

(*k*); car le lapin eſt originaire des pays chauds, & ne ſe trouve pas dans les climats ſeptentrionaux, au lieu que le lièvre eſt d'autant plus fort & plus grand, qu'il habite un climat plus froid.

Cet animal, ſi recherché pour la table en Europe, n'eſt pas du goût des Orientaux: il eſt vrai que la loi de Mahomet, & plus anciennement la loi des Juifs, a interdit l'uſage de la chair du lièvre comme de celle du cochon; mais les Grecs & les Romains en faiſoient autant de cas que nous : *Inter quadrupedes gloria prima lepus*, dit Martial. En effet, ſa chair eſt excellente, ſon ſang même eſt très bon à manger, & eſt le plus doux de tous les ſangs; la graiſſe n'a aucune part à la délicateſſe de la chair, car le lièvre ne devient jamais gras tant qu'il eſt à la campagne en liberté, & cependant il meurt ſouvent de trop de graiſſe lorſqu'on le nourrit à la maiſon.

La chaſſe du lièvre eſt l'amuſement & ſouvent la ſeule occupation des gens oiſifs de la campagne: comme elle ſe fait ſans appareil & ſans dépenſe, & qu'elle eſt même utile, elle convient à tout le monde; on va le matin & le ſoir au coin du bois attendre le lièvre à ſa rentrée ou à ſa ſortie; on le cherche pendant le jour dans les endroits où il ſe gîte. Lorſ-

(*k*) Voyez le voyage de Dampier aux terres Auſtrales, tome V, page 111; & le voyage de Wafer, imprimé à la ſuite de celui de Dampier, tome IV, page 214.

qu'il y a de la fraîcheur dans l'air, par un soleil brillant, & que le lièvre vient se gîter après avoir couru, la vapeur de son corps forme une petite fumée que les chasseurs aperçoivent de fort loin, surtout si leurs yeux sont excercés à cette espèce d'observation; j'en ai vu qui, conduits par cet indice, partoient d'une demi-lieue, pour aller tuer le lièvre au gîte. Il se laisse ordinairement approcher de fort près, surtout si l'on ne fait pas semblant de le regarder, & si au lieu d'aller directement à lui on tourne obliquement pour l'approcher. Il craint les chiens plus que les hommes; & lorsqu'il sent ou qu'il entend un chien, il part de plus loin: quoiqu'il coure plus vite que les chiens, comme il ne fait pas une route droite, qu'il tourne & retourne autour de l'endroit où il a été lancé, les levriers, qui le chassent à la vue plutôt qu'à l'odorat, lui coupent le chemin, le saisissent & le tuent. Il se tient volontiers en été dans les champs, en automne dans les vignes, & en hiver dans les buissons ou dans les bois, & l'on peut en tout temps, sans le tirer, le forcer à la course avec des chiens courans: on peut aussi le faire prendre par des oiseaux de proie. Les ducs, les buses, les aigles, les renards, les loups, les hommes lui font également la guerre: il a tant d'ennemis qu'il ne leur échappe que par hasard, & il est bien rare qu'ils le laissent jouir du petit nombre de jours que la Nature lui a comptés.

LE LAPIN (a).

Voyez planche IV, figure 1 de ce Volume.

Le lièvre & le Lapin, quoique fort semblables tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ne se mêlant point ensemble, font deux espèces distinctes & séparées : cependant comme les chasseurs (b) disent que les lièvres mâles, dans le temps du rut, courent les lapines & les couvrent, j'ai cherché à savoir ce qui pourroit résulter de cette union, & pour cela j'ai fait élever des lapins avec des hases, & des lièvres avec des lapines ; mais ces essais n'ont rien produit, & m'ont seulement appris que ces animaux, dont la for-

---

[a] Le Lapin, en Grec, Δασύπους ; Latin, *Cuniculus* ; Italien, *Coniglio* ; Espagnol, *Conejo* ; Portugais, *Coelho* ; Allemand, *kaninichen* ; Anglois, *rabbet*, *cony* ; Suédois, *kanin* ; ancien François, *connin*, *connil*.

Lepus vel lepusculus Hispanicus. Gesner, *Icon. animal. quadr. p. 105.*

Cuniculus. Ray, *Synopf. quadr. p. 205.*

Lepus caudâ breviffimâ, pupillis rubris. Linnæus. *Nota* que cette phrase de nomenclature est mauvaise, attendu qu'il n'y a que les lapins blancs domestiques qui ayent les pupilles rouges.

Lepusculus, cuniculus terram fodiens. Klein, *Quadr. hist. nat. p. 52.*

(b) Voyez la Vénerie de du Fouilloux, *Paris 1614, folio 100 recto.*

me eſt ſi ſemblable, ſont cependant de nature aſſez différente pour ne pas même produire des eſpèces de mulets Un levraut & une jeune lapine, à-peu-près du même âge, n'ont pas vécu trois mois enſemble; dès qu'ils furent un peu forts, ils devinrent ennemis, & la guerre continuelle qu'ils ſe faiſoient, finit par la mort du levraut. De deux lièvres plus âgés, que j'avois mis chacun avec une lapine, l'un eut le même ſort, & l'autre, qui étoit très ardent & très fort, qui ne ceſſoit de tourmenter la lapine en cherchant à la couvrir, la fit mourir à force de bleſſures ou de careſſes trop dures. Trois ou quatre lapins de différens âges, que je fis de même appareiller avec des haſes, les firent mourir en plus ou moins de temps; ni les uns ni les autres n'ont produit: je crois cependant pouvoir aſſurer qu'ils ſe ſont quelquefois réellement accouplés; au moins y a-t-il eu ſouvent certitude que malgré la réſiſtance de la femelle, le mâle s'étoit ſatisfait; il y avoit plus de raiſon d'attendre quelque produit de ces accouplemens, que des amours du lapin & de la poule dont on nous a fait l'hiſtoire (*c*), & dont, ſuivant l'auteur, le fruit devoit être *des poulets couverts de poils ou des lapins couverts de plumes.*; tandis que ce n'étoit qu'un lapin vicieux ou trop ardent qui, faute de femelle, ſe ſervoit de la poule de la maiſon, comme il ſe ſeroit ſervi de tout autre meuble, & qu'il

---

(*c*) Voyez l'art d'élever des poulets.

eſt hors de toute vraiſemblance de s'attendre à quelque production entre deux animaux d'eſpèces ſi éloignées, puiſque de l'union du lièvre & du lapin, dont les eſpèces ſont tout-à-fait voiſines, il ne réſulte rien.

La fécondité du lapin eſt encore plus grande que celle du lièvre ; & ſans ajouter foi à ce que dit Wotten, que d'une ſeule paire qui fut miſe dans une iſle, il s'en trouva ſix mille au bout d'un an, il eſt sûr que ces animaux multiplient ſi prodigieuſement dans les pays qui leur conviennent, que la terre ne peut fournir à leur ſubſiſtance ; ils détruiſent les herbes, les racines, les grains, les fruits, les légumes, & même les arbriſſeaux & les arbres ; & ſi l'on n'avoit pas contre eux le ſecours des furets & des chiens, ils feroient déſerter les habitans de ces campagnes. Non-ſeulement le lapin s'accouple plus ſouvent, & produit plus fréquemment & en plus grand nombre que le lièvre, mais il a auſſi plus de reſſources pour échapper à ſes ennemis ; il ſe ſouſtrait aiſément aux yeux de l'homme : les trous qu'il ſe creuſe dans la terre, où il ſe retire pendant le jour & où il fait ſes petits, le mettent à l'abri du loup, du renard & de l'oiſeau de proie ; il y habite avec ſa famille en pleine ſécurité, il y élève & y nourrit ſes petits juſqu'à l'âge d'environ deux mois, & il ne les fait ſortir de leur retraite pour les amener au dehors, que quand ils ſont tout élevés ; il leur évite par là tous les inconvéniens du bas âge, pendant lequel au contraire les lièvres périſſent en plus grand nombre, & ſouf-

frent plus que dans tout le reſte de la vie.

Cela ſeul ſuffit auſſi pour prouver que le lapin eſt ſupérieur au lièvre par la ſagacité; tous deux ſont conformés de même, & pourroient également ſe creuſer des retraites; tous deux ſont également timides à l'excès, mais l'un plus imbécille ſe contente de ſe former un gîte à la ſurface de la terre, où il demeure continuellement expoſé, tandis que l'autre, par un inſtinct plus réfléchi, ſe donne la peine de fouiller la terre & de s'y pratiquer un aſyle; & il eſt ſi vrai que c'eſt par ſentiment qu'il travaille, que l'on ne voit pas le lapin domeſtique faire le même ouvrage; il ſe diſpenſe de ſe creuſer une retraite, comme les oiſeaux domeſtiques ſe diſpenſent de faire des nids, & cela parce qu'ils ſont également à l'abri des inconvéniens auxquels ſont expoſés les lapins & les oiſeaux ſauvages. L'on a ſouvent remarqué que quand on a voulu peupler une garenne avec des lapins clapiers, ces lapins & ceux qu'ils produiſoient, reſtoient, comme les lièvres, à la ſurface de la terre, & que ce n'étoit qu'après avoir éprouvé bien des inconvéniens, & au bout d'un certain nombre de générations, qu'ils commençoient à creuſer la terre pour ſe mettre en ſûreté.

Ces lapins clapiers ou domeſtiques (*Voyez planche IV, figure 4 de ce Volume*), varient pour les couleurs, comme tous les autres animaux domeſtiques; le blanc, le noir & le gris (*d*) ſont cependant les ſeuls qui

(*d*) J'appelle gris ce mélange de couleurs fauves, entrent

entrent ici dans le jeu de la Nature : les lapins noirs sont les plus rares, mais il y en a beaucoup de tout blancs, beaucoup de tout gris, & beaucoup de mêlés. Tous les lapins sauvages sont gris, & parmi les lapins domestiques c'est encore la couleur dominante, car dans toutes les portées il se trouve toujours des lapins gris, & même en plus grand nombre, quoique le pere & la mere soient tous deux blancs ou tous deux noirs, ou l'un noir & l'autre blanc ; il est rare qu'ils en fassent plus de deux ou trois qui leur ressemblent; au lieu que les lapins gris, quoique domestiques, ne produisent d'ordinaire que des lapins de cette même couleur, & que ce n'est que très rarement & comme par hasard qu'ils en produisent de blancs, de noirs & de mêlés.

Ces animaux peuvent engendrer & produire à l'âge de cinq ou six mois : on assure qu'ils sont constans dans leurs amours, & que communément ils s'attachent à une seule femelle & ne la quittent pas; elle est presque toujours en chaleur ou du moins en état de recevoir le mâle : elle porte trente ou trente un jours, & produit quatre, cinq ou six, & quelquefois sept & huit petits : elle a, comme la femelle du lièvre, une double matrice, & peut par conséquent mettre bas en deux temps ; cependant il paroît que les superfétations sont moins fréquentes

---

noires & cendrées, qui fait la couleur ordinaire des lapins & des lièvres.

dans cette espèce que dans celle du lièvre ; peut-être par cette même raison que les femelles changent moins souvent, qu'il leur arrive moins d'aventures, & qu'il y a moins d'accouplemens hors de saison.

Quelques jours avant de mettre bas, elles se creusent un nouveau terrier, non pas en ligne droite, mais en zig zag, au fond duquel elles pratiquent une excavation ; après quoi elles s'arrachent sous le ventre une assez grande quantité de poils, dont elles font une espèce de lit pour recevoir leurs petits. Pendant les deux premiers jours elles ne les quittent pas, elles ne sortent que lorsque le besoin les presse, & reviennent dès qu'elles ont pris de la nourriture : dans ce temps elles mangent beaucoup & fort vîte. Elles soignent ainsi & allaitent leurs petits pendant plus de six semaines. Jusqu'alors le pere ne les connoît point, il n'entre pas dans ce terrier qu'a pratiqué la mere ; souvent même, quand elle en sort, & qu'elle y laisse ses petits, elle en bouche l'entrée avec de la terre détrempée de son urine ; mais lorsqu'ils commencent à venir au bord du trou, & à manger du séneçon & d'autres herbes que la mere leur présente, le pere semble les reconnoître, il les prend entre ses pattes, il leur lustre le poil, il leur lèche les yeux, & tous, les uns après les autres, ont également part à ses soins : dans ce même temps la mere lui fait beaucoup de caresses, & souvent devient pleine peu de jours après.

Un Gentilhomme de mes voiſins (*e*), qui pendant pluſieurs années s'eſt amuſé à élever des lapins, m'a communiqué ces remarques. » J'ai commencé, dit-il, par avoir un mâle & une femelle ſeulement, le mâle étoit tout blanc & la femelle toute griſe, & dans leur poſtérité, qui fut très nombreuſe, il y en eut beaucoup plus de gris que d'autres, un aſſez bon nombre de blancs & de mêlés, & quelques-uns de noirs.......... Quand la femelle eſt en chaleur, le mâle ne la quitte preſque point; ſon tempérament eſt ſi chaud que je l'ai vu ſe lier avec elle cinq ou ſix fois en moins d'une heure...... La femelle, dans le temps de l'accouplement, ſe couche ſur le ventre à plate terre, les quatre pattes alongées, elle fait de petits cris qui annoncent plutôt le plaiſir que la douleur : leur façon de s'accoupler reſſemble aſſez à celle des chats, à la différence pourtant que le mâle ne mord que très peu ſa femelle ſur le chignon........ La paternité chez ces animaux, eſt très reſpectée; j'en juge ainſi par la grande déférence que tous mes lapins ont eue pour leur premier pere qu'il m'étoit aiſé de reconnoître à cauſe de ſa blancheur, & qui eſt le ſeul mâle que j'aye conſervé de cette couleur : la famille avoit beau s'augmenter, ceux qui devenoient peres à leur tour lui étoient ſubordonnés; dès qu'ils ſe battoient, ſoit pour des femelles, ſoit parce qu'ils ſe diſputoient la nourriture,

(*e*) M. le Chapt du Moutier.

le grand-pere, qui entendoit du bruit, accouroit de toute sa force, & dès qu'on l'appercevoit, tout rentroit dans l'ordre ; & s'il en attrapoit quelqu'un aux prises, il les séparoit, & en faisoit sur le champ un exemple de punition. Une autre preuve de sa domination sur toute sa postérité, c'est que les ayant accoutumés à rentrer tous à un coup de sifflet, lorsque je donnois ce signal, & quelque éloignés qu'ils fussent, je voyois le grand-pere se mettre à leur tête, & quoiqu'arrivé le premier, les laisser tous défiler devant lui & ne rentrer que le dernier..... Je les nourissois avec du son de froment, du foin & beaucoup de genièvre ; il leur en falloit plus d'une voiture par semaine, ils en mangeoient toutes les baies, les feuilles & l'écorce, & ne laissoient que le gros bois : cette nourriture leur donnoit du fumet, & leur chair étoit aussi bonne que celle des lapins sauvages ».

Ces animaux vivent huit ou neuf ans : comme ils passent la plus grande partie de leur vie dans leurs terriers, où ils sont en repos & tranquilles, ils prennent un peu plus d'embonpoint que les lièvres ; leur chair est aussi fort différente par la couleur & par le goût ; celle des jeunes lapreaux est très délicate, mais celle des vieux lapins est toujours sèche & dure. Ils sont, comme je l'ai dit, originaires des climats chauds : les Grecs les connoissoient (*f*), & il paroît que les

---

(*f*) *Vide Aristot. hist. animal. lib. I, cap.* 1.

ſeuls endroits de l'Europe où il y en eût anciennement, étoient la Grèce & l'Eſpagne (*g*); de-là on les a tranſportés dans des climats plus tempérés, comme en Italie, en France, en Allemagne, où ils ſe ſont naturaliſés; mais dans les pays plus froids, comme en Suède (*h*) & dans le reſte du Nord, on ne peut les élever que dans les maiſons, & ils périſſent lorſqu'on les abandonne à la campagne. Ils aiment au contraire le chaud exceſſif; car on en trouve dans les contrées méridionales de l'Aſie & de l'Afrique, comme au golfe Perſique (*i*), à la baie de Saldana (*k*), en Lybie, au Sénégal, en Guinée (*l*), & on en trouve auſſi dans nos iſles de l'Amérique (*m*), qui y ont été tranſportés de l'Europe, & qui y ont très bien réuſſi.

(*g*) *Vide Plin. hiſt. natural. lib. VIII.*

(*h*) *Vide Linnæi Faun. Suec. p. 8.*

[*i*] Voyez l'Hiſtoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevoſt, tome II, page 354.

[*k*] *Idem, tome I, page 449.*

[*l*] *Vide Leon Afric. de Afric. deſcript.* Lugd. Bat. 1632, Part. II, page 257. Voyez auſſi le voyage de Guill. Boſman. Utrecht, 1705, page 252.

[*m*] Voyez l'Hiſtoire générale des Antilles, par le P. du Tertre. Paris, 1667, tome II, page 297.





HISTOIRE NATURELLE.

Les Animaux carnassiers.

JUSQU'ICI nous n'avons parlé que des animaux utiles ; les animaux nuisibles sont en bien plus grand nombre ; & quoiqu'en tout, ce qui nuit paroisse plus abondant que ce qui sert, cependant tout est bien, parce que dans l'univers physique le mal concourt au bien, & que rien en effet ne nuit à la Nature. Si nuire est détruire des êtres animés, l'homme, considéré comme faisant partie du systême général de ces êtres, n'est-il pas l'espèce la plus nuisible de toutes ? lui seul immole, anéantit plus d'individus vivans, que tous les animaux carnassiers n'en dévorent. Ils ne sont donc nuisibles que parce qu'ils sont rivaux de l'homme, parce qu'ils ont les mêmes appétits, le même goût pour la chair, & que, pour subvenir à un besoin de premiere nécessité, ils lui disputent quelquefois une proie qu'il réservoit à ses excès ; car nous sacrifions plus encore à notre intempérance que nous ne donnons à nos besoins. Destructeurs nés des êtres qui nous sont subordonnés, nous épuiserions la Nature si elle n'étoit inépuisable, si par une

fécondité aussi grande que notre dépréda-tion, elle ne savoit se réparer elle-même & se renouveller. Mais il est dans l'ordre que la mort serve à la vie, que la reproduction naisse de la destruction ; quelque grande, quelque prématurée que soit donc la dépense de l'homme & des animaux carnassiers, le fonds, la quantité totale de substance vivante n'est point diminuée ; & s'ils précipitent les destructions, ils hâtent en même temps des naissances nouvelles.

Les animaux qui par leur grandeur figurent dans l'univers, ne font que la plus petite partie des substances vivantes ; la terre fourmille de petits animaux ; chaque plante, chaque graine, chaque particule de matiere organique, contient des milliers d'atomes animés. Les végétaux paroissent être le premier fonds de la nature ; mais ce fonds de subsistance, tout abondant, tout inépuisable qu'il est, suffiroit à peine au nombre encore plus abondant d'insectes de toute espèce. Leur pullulation, toute aussi nombreuse & souvent plus prompte que la reproduction des plantes, indique assez combien ils sont surabondans ; car les plantes ne se reproduisent que tous les ans, il faut une saison entiere pour en former la graine, au lieu que dans les insectes, & surtout dans les plus petites espèces, comme celle des pucerons, une seule saison suffit à plusieurs générations. Ils multiplieroient donc plus que les plantes, s'ils n'étoient détruits par d'autres animaux dont ils paroissent être la pâture naturelle, comme les herbes & les graines semblent être la nourriture

préparée pour eux-mêmes. Auſſi parmi les inſectes y en a-t il beaucoup qui ne vivent que d'autres inſectes ; il y en a même quelques eſpèces qui, comme les araignées, dévorent indifféremment les autres eſpèces & la leur : tous ſervent de pâture aux oiſeaux, & les oiſeaux domeſtiques & ſauvages nourriſſent l'homme, ou deviennent la proie des animaux carnaſſiers.

Ainſi, la mort violente eſt un uſage preſque auſſi néceſſaire que la loi de la mort naturelle ; ce ſont deux moyens de deſtruction & de renouvellement, dont l'un ſert à entretenir la jeuneſſe perpétuelle de la Nature, & dont l'autre maintient l'ordre de ſes productions & peut ſeul limiter le nombre dans les eſpèces. Tous deux ſont des effets dépendans des cauſes générales ; chaque individu qui naît, tombe de lui-même au bout d'un temps ; ou lorſqu'il eſt prématurément détruit par les autres, c'eſt qu'il étoit ſurabondant. Eh combien n'y en a-t-il pas de ſupprimés d'avance ! que de fleurs moiſſonnées au printemps ! que de races éteintes au moment de leur naiſſance ! que de germes anéantis avant leur développement ! L'homme & les animaux carnaſſiers ne vivent que d'individus tout formés, ou d'individus prêts à l'être ; la chair, les œufs, les graines, les germes de toute eſpèce ſont leur nourriture ordinaire ; cela ſeul peut borner l'exubérance de la Nature. Que l'on conſidere un inſtant quelqu'une de ces eſpèces inférieures qui ſervent de pâture aux autres, celle des harengs, par exemple,

ils viennent par milliers s'offrir à nos pêcheurs, & après avoir nourri tous les monstres des mers du Nord, ils fournissent encore à la subsistance de tous les peuples de l'Europe pendant une partie de l'année. Quelle pullulation prodigieuse parmi ces animaux ! & s'ils n'étoient en grande partie détruits par les autres, quels seroient les effets de cette immense multiplication ! eux seuls couvriroient la surface entiere de la mer; mais bientôt se nuisant par le nombre, ils se corromproient, ils se détruiroient eux-mêmes; faute de nourriture suffisante, leur fécondité diminueroit; la contagion & la disette feroient ce que fait la consommation; le nombre de ces animaux ne seroit guere augmenté, & le nombre de ceux qui s'en nourrissent seroit diminué. Et comme l'on peut dire la même chose de toutes les autres espèces, il est donc nécessaire que les unes vivent sur les autres; & dès-lors la mort violente des animaux est un usage légitime, innocent, puisqu'il est fondé dans la Nature, & qu'ils ne naissent qu'à cette condition.

Avouons cependant que le motif par lequel on voudroit en douter fait honneur à l'humanité; les animaux, du moins ceux qui ont des sens, de la chair & du sang, sont des êtres sensibles; comme nous ils sont capables de plaisir & sujets à la douleur. Il y a donc une espèce d'insensibilité cruelle à sacrifier, sans nécessité, ceux surtout qui nous approchent, qui vivent avec nous, & dont le sentiment se réfléchit vers nous en se mar-

quant par les ſignes de la douleur; car ceux dont la nature eſt différente de la nôtre, ne peuvent guere nous affecter. La pitié naturelle eſt fondée ſur les rapports que nous avons avec l'objet qui ſouffre; elle eſt d'autant plus vive que la reſſemblance, la conformité de nature eſt plus grande; on ſouffre en voyant ſouffrir ſon ſemblable. *Compaſſion*; ce mot exprime aſſez que c'eſt une ſouffrance, une paſſion qu'on partage; cependant c'eſt moins l'homme qui ſouffre, que ſa propre nature qui pâtit, qui ſe révolte machinalement & ſe met d'elle-même à l'uniſſon de douleur. L'ame a moins de part que le corps à ce ſentiment de pitié naturelle, & les animaux en ſont ſúſceptibles comme l'homme; le cri de la douleur les émeut, ils accourent pour ſe ſecourir, ils reculent à la vue d'un cadavre de leur eſpèce. Ainſi, l'horreur & la pitié ſont moins des paſſions de l'ame que des affections naturelles, qui dépendent de la ſenſibilité du corps & de la ſimilitude de la conformation; ce ſentiment doit donc diminuer à meſure que les natures s'éloignent. Un chien qu'on frappe, un agneau qu'on égorge, nous font quelque pitié; un arbre que l'on coupe, une huître qu'on mord, ne nous en font aucune.

Dans le réel, peut-on douter que les animaux dont l'organiſation eſt ſemblable à la nôtre, n'éprouvent des ſenſations ſemblables? ils ſont ſenſibles puiſqu'ils ont des ſens, & ils le ſont d'autant plus que ces ſens ſont plus actifs & plus parfaits: ceux au contraire dont les ſens ſont obtus, ont-ils un

ſentiment exquis? & ceux auxquels il manque quelque organe, quelque ſens, ne manquent-ils pas de toutes les ſenſations qui y ſont relatives? Le mouvement eſt l'effet néceſſaire de l'exercice du ſentiment. Nous avons prouvé (*a*) que de quelque maniere qu'un être fût organiſé, s'il a du ſentiment, il ne peut manquer de le marquer au dehors par des mouvemens extérieurs. Ainſi les plantes, quoique bien organiſées, ſont des êtres inſenſibles, auſſi-bien que les animaux qui, comme elles, n'ont nul mouvement apparent. Ainſi parmi les animaux, ceux qui n'ont, comme la plante appellée *ſenſitive*, qu'un mouvement ſur eux-mêmes, & qui ſont privés du mouvement progreſſif, n'ont encore que très peu de ſentiment; & enfin ceux mêmes qui ont un mouvement progreſſif, mais qui, comme des automates, ne font qu'un petit nombre de choſes, & les font toujours de la même façon, n'ont qu'une foible portion de ſentiment, limitée à un petit nombre d'objets. Dans l'eſpèce humaine, que d'automates! Combien l'éducation, la communication reſpective des idées, n'augmentent-elles pas la quantité, la vivacité du ſentiment! quelle différence à cet égard entre l'homme ſauvage & l'homme policé, la payſanne & la femme du monde! Et de même parmi les animaux, ceux qui vivent avec nous deviennent plus ſenſibles par cette

---

[*a*] Voyez le diſcours ſur la nature des animaux, vol. [illegible] de cette hiſtoire naturelle.

communication, tandis que ceux qui demeurent ſauvages n'ont que la ſenſibilité naturelle, ſouvent plus sûre, mais toujours moindre que l'acquiſe.

Au reſte, en ne conſidérant le ſentiment que comme une faculté naturelle, & même indépendamment de ſon réſultat apparent, c'eſt-à-dire, des mouvemens qu'il produit néceſſairement dans tous les êtres qui en ſont doués, on peut encore le juger, l'eſtimer, & en déterminer à-peu-près les différens dégrés par des rapports phyſiques auxquels il me paroît qu'on n'a pas fait aſſez d'attention. Pour que le ſentiment ſoit au plus haut degré dans un corps animé, il faut que ce corps faſſe un tout, lequel ſoit non-ſeulement ſenſible dans toutes ſes parties, mais encore compoſé de maniere que toutes ces parties ſenſibles ayent entr'elles une correſpondance intime, en ſorte que l'une ne puiſſe être ébranlée ſans communiquer une partie de cet ébranlement à chacune des autres. Il faut de plus qu'il y ait un centre principal & unique auquel puiſſent aboutir ces différens ébranlemens, & ſur lequel, comme ſur un point d'appui général & commun, ſe faſſe la réaction de tous ces mouvemens. Ainſi l'homme & les animaux qui par leur organiſation reſſemblent le plus à l'homme, ſeront les êtres les plus ſenſibles; ceux au contraire qui ne font pas un tout auſſi complet, ceux dont les parties ont une correſpondance moins intime, ceux qui ont plu-ſieurs centres de ſentiment, & qui ſous une même enveloppe ſemblent moins renfermer

un tout unique, un animal parfait, que contenir pluſieurs centres d'exiſtence ſéparés ou différens les uns des autres, ſeront des êtres beaucoup moins ſenſibles. Un polype que l'on coupe, & dont les parties vivent ſéparément ; une guêpe dont la tête, quoique ſéparée du corps, ſe meut, vit, agit, & même mange comme auparavant ; un lézard auquel, en retranchant une partie de ſon corps, on n'ôte ni le mouvement ni le ſentiment ; une écreviſſe dont les membres amputés ſe renouvellent ; une tortue dont le cœur bat long-temps après avoir été arraché ; tous les inſectes dans leſquels les principaux viſcères, comme le cœur & les poumons, ne forment pas un tout au centre de l'animal, mais ſont diviſés en pluſieurs parties, s'étendent le long du corps, & font, pour ainſi dire, une ſuite de viſcères, de cœurs & de trachées ; tous les poiſſons, dont les organes de la circulation & de la reſpiration n'ont que peu d'action, & diffèrent beaucoup de ceux des quadrupèdes & même de ceux des cétacées ; enfin tous les animaux dont l'organiſation s'éloigne de la nôtre, ont peu de ſentiment, & d'autant moins qu'elle en diffère plus.

Dans l'homme & dans les animaux qui lui reſſemblent, le diaphragme paroît être le centre du ſentiment ; c'eſt ſur cette partie nerveuſe que portent les impreſſions de la douleur & du plaiſir ; c'eſt ſur ce point d'appui que s'exercent tous les mouvemens du ſyſtême ſenſible. Le diaphragme ſépare tranſverſalement le corps entier de l'animal, & le

diviſe aſſez exactement en deux parties égales, dont la ſupérieure renferme le cœur & les poumons, & l'inférieure, contient l'eſtomac & les inteſtins. Cette membrane eſt douée d'une extrême ſenſibilité ; elle eſt d'une ſi grande néceſſité pour la propagation & la communication du mouvement & du ſentiment, que la plus légere bleſſure, ſoit au centre nerveux, ſoit à la circonférence ou même aux attaches du diaphragme, eſt toujours accompagnée de convulſions, & ſouvent ſuivie d'une mort violente. Le cerveau, qu'on dit être le ſiège des ſenſations, n'eſt donc pas le centre du ſentiment, puiſqu'on peut au contraire le bleſſer, l'entamer, ſans que la mort ſuive, & qu'on a l'expérience qu'après avoir enlevé une portion conſidérable de la cervelle, l'animal n'a pas ceſſé de vivre, de ſe mouvoir, & de ſentir dans toutes ſes parties.

Diſtinguons donc la ſenſation du ſentiment : la ſenſation n'eſt qu'un ébranlement dans le ſens, & le ſentiment eſt cette même ſenſation devenue agréable ou déſagréable par la propagation de cet ébranlement dans tout le ſyſtême ſenſible : je dis la ſenſation devenue agréable ou déſagréable, car c'eſt là ce qui conſtitue l'eſſence du ſentiment : ſon caractere unique eſt le plaiſir ou la douleur ; & tous les mouvemens qui ne tiennent ni de l'une ni de l'autre, quoiqu'ils ſe paſſent au dedans de nous-mêmes, nous ſont indifférens & ne nous affectent point. C'eſt du ſentiment que dépend tout le mouvement extérieur & l'exercice de toutes les forces de l'animal ;

il n'agit qu'autant qu'il eſt affecté, c'eſt-à-dire, autant qu'il ſent; & cette même partie, que nous regardons comme le centre du ſentiment, ſera auſſi le centre des forces ou, ſi l'on veut, le point d'appui commun ſur lequel elles s'exercent. Le diaphragme eſt dans l'animal ce que le collet eſt dans la plante, tous deux les diviſent tranſverſalement, tous deux ſervent de point d'appui aux forces oppoſées; car les forces qui dans un arbre pouſſent en haut les parties qui doivent former le tronc & les branches, portent & appuient ſur le collet, auſſi-bien que les forces oppoſées qui pouſſent en bas les parties qui forment les racines.

Pour peu qu'on s'examine, on s'appercevra aiſément que toutes les affections intimes, les émotions vives, les épanouiſſemens de plaiſir, les ſaiſiſſemens, les douleurs, les nauſées, les défaillances, toutes les impreſſions fortes des ſenſations devenues agréables ou déſagréables, ſe font ſentir au-dedans du corps, à la région même du diaphragme. Il n'y a au contraire nul indice de ſentiment dans le cerveau, & l'on n'a dans la tête que les ſenſations pures, ou plutôt les repréſentations de ces mêmes ſenſations ſimples & dénuées des caractères du ſentiment; ſeulement on ſe ſouvient, on ſe rappelle que telle ou telle ſenſation nous a été agréable ou déſagréable; & ſi cette opération, qui ſe fait dans la tête, eſt ſuivie d'un ſentiment vif & réel, alors on en ſent l'impreſſion au-dedans du corps, & toujours à la région du diaphragme. Ainſi,

dans le fœtus, où cette membrane eſt ſans exercice, le ſentiment eſt nul, ou ſi foible qu'il ne peut rien produire; auſſi les petits mouvemens que le fœtus ſe donne, ſont plutôt machinaux que dépendans des ſenſations & de la volonté.

Quelle que ſoit la matiere qui ſert de véhicule au ſentiment, & qui produit le mouvement muſculaire, il eſt ſûr qu'elle ſe propage par les nerfs, & ſe communique dans un inſtant indiviſible d'une extrémité à l'autre du ſyſtème ſenſible. De quelque maniere que ce mouvement s'opere, que ce ſoit par des vibrations comme dans des cordes élaſtiques, que ce ſoit par un feu ſubtil, par une matiere ſemblable à celle de l'électricité, laquelle non-ſeulement réſide dans les corps animés, comme dans tous les autres corps, mais y eſt même continuellement régénérée par le mouvement du cœur & des poumons, par le frottement du ſang dans les artères, & auſſi par l'action des cauſes extérieures ſur les organes des ſens, il eſt encore ſûr que les nerfs & les membranes ſont les ſeules parties ſenſibles dans le corps animal. Le ſang, la lymphe, toutes les autres liqueurs, les graiſſes, les os, les chairs, tous les autres ſolides, ſont par eux-mêmes inſenſibles; la cervelle l'eſt auſſi, c'eſt une ſubſtance molle & ſans élaſticité, incapable dès-lors de propager ou de rendre le mouvement, les vibrations ou les ébranlemens du ſentiment. Les méninges au contraire ſont très ſenſibles, ce ſont les enveloppes de tous les nerfs; elles prennent, comme eux, leur origine

origine dans la tête ; elles se divisent comme les branches des nerfs, & s'étendent jusqu'à leurs plus petites ramifications ; ce sont, pour ainsi dire, des nerfs aplatis, elles sont de la même substance, elles ont à-peu-près le même degré d'élasticité, elles font partie, & partie nécessaire du système sensible. Si l'on veut donc que le siège des sensations soit dans la tête, il sera dans les méninges, & non dans la partie médullaire du cerveau, dont la substance est toute différente.

Ce qui a pu donner lieu à cette opinion, que le siège de toutes les sensations & le centre de toute sensibilité étoient dans le cerveau, c'est que les nerfs, qui sont les organes du sentiment, aboutissent tous à la cervelle, qu'on a regardé dès-lors comme la seule partie commune qui pût en recevoir tous les ébranlemens, toutes les impressions. Cela seul a suffi pour faire du cerveau le principe du sentiment, l'organe essentiel des sensations, en un mot le *sensorium* commun. Cette supposition a paru si simple & si naturelle, qu'on n'a fait aucune attention à l'impossibilité physique qu'elle renferme, & qui cependant est assez évidente ; car comment se peut-il qu'une partie insensible, une substance molle & inactive, telle qu'est la cervelle, soit l'organe même du sentiment & du mouvement ? comment se peut-il que cette partie molle & insensible, non-seulement reçoive ces impressions, mais les conserve long-temps, & en propage les ébranlemens dans toutes les parties solides & sen-

sibles ? L'on dira peut-être d'après Descartes, ou d'après M. de la Peyronie, que ce n'est point dans la cervelle, mais dans la glande pinéale ou dans le corps calleux que réside ce principe; mais il suffit de jeter les yeux sur la conformation du cerveau pour reconnoître que ces parties de la glande pinéale, le corps calleux, dans lesquelles on a voulu mettre le siège des sensations, ne tiennent point aux nerfs, qu'elles sont toutes environnées de la substance insensible de la cervelle, & séparées des nerfs de maniere qu'elles ne peuvent en recevoir les mouvemens, & dès-lors ces suppositions tombent aussi-bien que la premiere.

Mais quel sera donc l'usage, quelles seront les fonctions de cette partie si noble, si capitale ? Le cerveau ne se trouve-t-il pas dans tous les animaux ? n'est-il pas dans l'homme, dans les quadrupèdes, dans les oiseaux, qui tous ont beaucoup de sentiment, plus étendu, plus grand, plus considérable que dans les poissons, les insectes & les autres animaux, qui en ont peu ? Dès qu'il est comprimé, tout mouvement n'est-il pas suspendu ? toute action ne cesse-t-elle pas ? Si cette partie n'est pas le principe du mouvement, pourquoi y est-elle si nécessaire, si essentielle ? pourquoi même est-elle proportionnelle, dans chaque espèce d'animal, à la quantité de sentiment dont il est doué ?

Je crois pouvoir répondre d'une maniere satisfaisante à ces questions quelque difficiles qu'elles paroissent ; mais pour cela il faut se prêter un instant à ne voir avec moi le

cerveau que comme de la cervelle, & n'y rien ſuppoſer que ce que l'on peut y appercevoir par une inſpection attentive & par un examen réfléchi. La cervelle, auſſi-bien que la moëlle alongée & la moëlle épinière, qui n'en ſont que la prolongation, eſt une eſpèce de mucilage à peine organiſé; on y diſtingue ſeulement les extrémités des petites arteres qui y aboutiſſent en très grand nombre, & qui n'y portent pas du ſang, mais une lymphe blanche & nourriciere: ces mêmes petites artères, ou vaiſſeaux lymphatiques, paroiſſent dans toute leur longueur en forme de filets très déliés, lorſqu'on déſunit les parties de la cervelle par la macération. Les nerfs au contraire ne pénètrent point la ſubſtance de la cervelle, ils n'aboutiſſent qu'à la ſurface; ils perdent auparavant leur ſolidité, leur élaſticité, & les dernieres extrémités des nerfs, c'eſt-à-dire, les extrémités les plus voiſines du cerveau, ſont molles & preſque mucilagineuſes. Par cette expoſition, dans laquelle il n'entre rien d'hypothétique, il paroît que le cerveau, qui eſt nourri par les arteres lymphatiques, fournit à ſon tour la nourriture aux nerfs, & que l'on doit les conſidérer comme une eſpèce de végétation qui part du cerveau par troncs & par branches, leſquelles ſe diviſent enſuite en une infinité de rameaux. Le cerveau eſt aux nerfs ce que la terre eſt aux plantes; les dernieres extrémités des nerfs ſont les racines qui, dans tout végétal, ſont plus tendres & plus molles que le tronc ou les branches; elles contiennent une

matiere ductile, propre à faire croître & à nourrir l'arbre des nerfs; elles tirent cette matiere ductile de la substance même du cerveau, auquel les artères rapportent continuellement la lymphe nécessaire pour y suppléer. Le cerveau, au lieu d'être le siège des sensations, le principe du sentiment, ne sera donc qu'un organe de sécrétion & de nutrition, mais un organe très essentiel, sans lequel les nerfs ne pourroient ni croître, ni s'entretenir.

Cet organe est plus grand dans l'homme, dans les quadrupèdes, dans les oiseaux, parce que le nombre ou le volume des nerfs dans ces animaux, est plus grand que dans les poissons & les insectes, dont le sentiment est foible par cette même raison; ils n'ont qu'un petit cerveau porportionné à la petite quantité de nerfs qu'il nourrit. Et je ne puis me dispenser de remarquer, à cette occasion, que l'homme n'a pas, comme on l'a prétendu, le cerveau plus grand qu'aucun des animaux; car il y a des espèces de singes & de cétacées qui, proportionnellement au volume de leur corps, ont plus de cerveau que l'homme; autre fait qui prouve que le cerveau n'est ni le siège des sensations, ni le principe du sentiment, puisqu'alors ces animaux auroient plus de sensations & plus de sentiment que l'homme.

Si l'on considère la maniere dont se fait la nutrition des plantes; on observera qu'elles ne tirent pas les parties grossieres de la terre ou de l'eau; il faut que ces parties soient réduites par la chaleur en vapeurs ténues, pour que les racines puissent les pomper.

De même, dans les nerfs, la nutrition ne ſe fait qu'au moyen des parties les plus ſubtiles de l'humidité du cerveau, qui ſont pompées, par les extrémités ou racines des nerfs, & de-là ſont portées dans toutes les branches du ſyſtème ſenſible : ce ſyſtème fait, comme nous l'avons dit, un tout dont les parties ont une connexion ſi ſerrée, une correſpondance ſi intime qu'on ne peut en bleſſer une ſans ébranler violemment toutes les autres ; la bleſſure, le ſimple tiraillement du plus petit nerf, ſuffit pour cauſer une vive irritation dans tous les autres, & mettre le corps en convulſion ; & l'on ne peut faire ceſſer la douleur & les convulſions qu'en coupant ce nerf au-deſſus de l'endroit lézé, mais dès-lors toutes les parties auxquelles le nerf aboutiſſoit deviennent à jamais immobiles, inſenſibles. Le cerveau ne doit pas être conſidéré comme partie du même genre, ni comme portion organique du ſyſtème des nerfs, puiſqu'il n'a pas les mêmes propriétés, ni la même ſubſtance, n'étant ni ſolide, ni élaſtique, ni ſenſible. J'avoue que lorſqu'on le comprime, on fait ceſſer l'action du ſentiment ; mais cela même prouve que c'eſt un corps étranger à ce ſyſtème, qui agiſſant alors par ſon poids ſur les extrémités des nerfs, les preſſe & les engourdit, de la même maniere qu'un poids appliqué ſur le bras, la jambe, ou ſur quelqu'autre partie du corps, en engourdit les nerfs, & en amortit le ſentiment. Il eſt ſi vrai que cette ceſſation de ſentiment par la compreſ-

ſion n'eſt qu'une ſuſpenſion, un engourdiſſement, qu'à l'inſtant où le cerveau ceſſe d'être comprimé, le ſentiment renaît & le mouvement ſe rétablit. J'avoue encore qu'en déchirant la ſubſtance médullaire, & en bleſſant le cerveau juſques au corps calleux, la convulſion, la privation de ſentiment, & la mort même ſuit; mais c'eſt qu'alors les nerfs ſont entiérement dérangés, qu'ils ſont, pour ainſi dire, déracinés & bleſſés tous enſemble & dans leur origine.

Je pourrois ajouter à toutes ces raiſons des faits particuliers, qui prouvent également que le cerveau n'eſt ni le centre du ſentiment ni le ſiège des ſenſations. On a vu des animaux, & même des enfans, naître ſans tête & ſans cerveau, qui cependant avoient ſentiment, mouvement & vie. Il y a des claſſes entieres d'animaux, comme les inſectes & les vers, dans leſquels le cerveau ne fait point une maſſe diſtincte ni un volume ſenſible; ils ont ſeulement une partie correſpondante à la moëlle alongée & à la moëlle épiniere. Il y auroit donc plus de raiſon de mettre le ſiège des ſenſations & du ſentiment dans la moëlle épiniere, qui ne manque à aucun animal, que dans le cerveau, qui n'eſt pas une partie générale & commune à tous les êtres ſenſibles.

Le plus grand obſtacle à l'avancement des connoiſſances de l'homme eſt moins dans les choſes mêmes, que dans la maniere dont il les conſidère; quelque compliquée que ſoit la machine de ſon corps, elle eſt en-

core plus ſimple que ſes idées. Il eſt moins difficile de voir la Nature telle qu'elle eſt, que de la reconnoître telle qu'on nous la préſente ; elle ne porte aucun voile, nous lui donnons un maſque, nous la couvrons de préjugés, nous ſuppoſons qu'elle agit, qu'elle opère comme nous agiſſons & penſons. Cependant ces actes ſont évidens, & nos penſées ſont obſcures ; nous portons dans ſes ouvrages les abſtractions de notre eſprit, nous lui prêtons nos moyens, nous ne jugeons de ſes fins que par nos vues, & nous mêlons perpétuellement à ſes opérations, qui ſont conſtantes, à ſes faits, qui ſont toujours certains, le produit illuſoire & variable de notre imagination.

Je ne parle point de ces ſyſtèmes purement arbitraires, de ces hypothèſes frivoles, imaginaires, dans leſquelles on reconnoît à la premiere vue qu'on nous donne la chimere au lieu de la réalité : j'entends les méthodes par leſquelles on recherche la Nature. La route expérimentale elle-même a produit moins de vérités que d'erreurs : cette voie, quoique la plus sûre, ne l'eſt néanmoins qu'autant qu'elle eſt bien dirigée ; pour peu qu'elle ſoit oblique, on arrive à des plages ſtériles, où l'on ne voit obſcurément que quelques objets épars : cependant on s'efforce de les raſſembler, en leur ſuppoſant des rapports entr'eux & des propriétés communes ; & comme l'on paſſe & repaſſe avec complaiſance ſur les pas tortueux qu'on a faits, le chemin paroît frayé ; & quoiqu'il n'aboutiſſe à rien, tout le monde le ſuit, on adopte la

méthode, & l'on en reçoit les conséquences comme principes. Je pourrois en donner la preuve en exposant à nu l'origine de ce que l'on appelle principes dans toutes les sciences, abstraites ou réelles : dans les premieres, la base générale des principes est l'abstraction, c'est-à-dire, une ou plusieurs suppositions (*b*); dans les autres, les principes ne sont que les conséquences, bonnes ou mauvaises, des méthodes que l'on a suivies. Et pour ne parler ici que de l'anatomie, le premier qui, surmontant la répugnance naturelle, s'avisa d'ouvrir un corps humain, ne crut-il pas qu'en le parcourant, en le disséquant, en le divisant dans toutes ses parties, il en connoîtroit bientôt la structure, le mécanisme & les fonctions? mais ayant trouvé la chose infiniment plus compliquée qu'on ne pensoit, il fallut bientôt renoncer à ces prétentions, & l'on fut obligé de faire une méthode, non pas pour connoître & juger, mais seulement pour voir, & voir avec ordre. Cette méthode ne fut pas l'ouvrage d'un seul homme, puisqu'il a fallu tous les siècles pour la perfectionner, & qu'encore aujourd'hui elle occupe seule nos plus habiles Anatomistes; cependant cette méthode n'est pas la science, ce n'est que le chemin qui devroit y conduire, & qui peut-être y auroit conduit en effet, si, au

[*b*] Voyez les preuves que j'en donne, vol. I de cet Ouvrage, à la fin du premier discours.

lieu

lieu de toujours marcher sur la même ligne dans un sentier étroit, on eût étendu la voie & mené de front l'anatomie de l'homme & celle des animaux. Car quelle connoissance réelle peut-on tirer d'un objet isolé ? le fondement de toute science n'est-il pas dans la comparaison que l'esprit humain sait faire des objets semblables & différens, de leurs propriétés analogues ou contraires, & de toutes leurs qualités relatives ? L'absolu, s'il existe, n'est pas du ressort de nos connoissances, nous ne jugeons & ne pouvons juger des choses que par les rapports qu'elles ont entr'elles ; ainsi, toutes les fois que dans une méthode on ne s'occupe que du sujet, qu'on le considere seul & indépendamment de ce qui lui ressemble & de ce qui en diffère, on ne peut arriver à aucune connoissance réelle, encore moins s'élever à aucun principe général ; on ne pourra donner que des noms & faire des descriptions de la chose & de toutes ses parties : aussi, depuis trois mille ans que l'on dissèque des cadavres humains, l'anatomie n'est encore qu'une nomenclature, & à peine a-t-on fait quelques pas vers son objet réel, qui est la science de l'économie animale. De plus, que de défauts dans la méthode elle-même, qui cependant devroit être claire & simple, puisqu'elle dépend de l'inspection & n'aboutit qu'à des dénominations ! comme l'on a pris cette connoissance nominale pour la vraie science, on ne s'est occupé qu'à augmenter, à multiplier le nombre des noms, au lieu de limiter celui des choses ; on s'est appesanti sur les détails,

on a voulu trouver des différences où tout étoit semblable ; en créant de nouveaux noms, on a cru donner des choses nouvelles ; on a décrit avec une exactitude minutieuse les plus petites parties, & la description de quelque partie encore plus petite, oubliée ou négligée par les anatomistes précédens, s'est appellée découverte : les dénominations elles-mêmes ayant souvent été prises d'objets qui n'avoient aucun rapport avec ceux qu'on vouloit désigner, n'ont servi qu'à augmenter la confusion. Ce que l'on appelle *Testes* & *Nates* dans le cerveau, qu'est-ce autre chose, sinon des parties de cervelle semblable au tout, & qui ne méritoient pas un nom ? Ces noms empruntés à l'aventure ou donnés par préjugé, ont ensuite produit eux-mêmes de nouveaux préjugés & des opinions de hasard ; d'autres noms donnés à des parties mal vues, ou qui n'existoient pas, ont été de nouvelles sources d'erreurs. Que de fonctions & d'usages n'a-t-on pas voulu donner à la glande pinéale, à l'espace prétendu vide qu'on appelle la *voûte* dans le cerveau, tandis que l'un n'est qu'une glande, & qu'il est fort douteux que l'autre existe, puisque cet espace vide n'est peut-être produit que par la main de l'anatomiste & la méthode de dissection (*c*)!

Ce qu'il y a de plus difficile dans les sciences n'est donc pas de connoître les choses qui en sont l'objet direct, mais c'est qu'il

---

[c] Voyez à ce sujet le discours de Sténon.

faut auparavant les dépouiller d'une infinité d'enveloppes dont on les a couvertes, leur ôter toutes les fauſſes couleurs dont on les a maſquées, examiner le fondement & le produit de la méthode par laquelle on les recherche, en ſéparer ce que l'on y a mis d'arbitraire, & enfin tâcher de reconnoître les préjugés & les erreurs adoptées que ce mêlange de l'arbitraire au réel a fait naître, il faut tout cela pour retrouver la Nature ; mais ensuite, pour la connoître. Il ne faut plus que la comparer avec elle-même. Dans l'économie animale, elle nous paroît très myſtérieuſe & très cachée, non-ſeulement parce que le ſujet en eſt fort compliqué, & que le corps de l'homme eſt de toutes ſes productions la moins ſimple, mais ſurtout parce qu'on ne l'a pas comparée avec elle-même, & qu'ayant négligé ces moyens de comparaiſon, qui ſeuls pouvoient nous donner des lumieres, on eſt reſté dans l'obſcurité du doute, ou dans la vague des hypothèſes. Nous avons des milliers de volumes ſur la deſcription du corps humain, & à peine a-t-on quelques mémoires commencés ſur celle des animaux : dans l'homme on a reconnu, nommé, décrit les plus petites parties, tandis que l'on ignore ſi dans les animaux l'on retrouve, non-ſeulement ces petites parties, mais même les plus grandes ; on attribue certaines fonctions à de certains organes, ſans être informé ſi dans d'autres êtres, quoique privés de ces organes, les mêmes fonctions ne s'exercent pas ; en ſorte que dans toutes ces explications qu'on a voulu don-

nér des différentes parties de l'économie animale, on a eu le double déſavantage d'avoir d'abord attaqué le ſujet le plus compliqué, & enſuite d'avoir raiſonné ſur ce même ſujet ſans fondement de la relation, & ſans le ſecours de l'analogie.

Nous avons ſuivi par-tout, dans le cours de cet ouvrage, une méthode très différente : comparant toujours la Nature avec elle-même, nous l'avons conſidérée dans ſes rapports, dans ſes oppoſés, dans ſes extrêmes; & pour ne citer ici que les parties relatives à l'économie animale, que nous avons eu occaſion de traiter, comme la génération, les ſens, le mouvement, le ſentiment, la nature des animaux, il ſera aiſé de reconnoître qu'après le travail, quelquefois long, mais toujours néceſſaire, pour écarter les fauſſes idées, détruire les préjugés, ſéparer l'arbitraire du réel de la choſe; le ſeul art que nous ayons employé eſt la comparaiſon : ſi nous avons réuſſi à répandre quelque lumiere ſur ces ſujets, il faut moins l'attribuer au génie, qu'à cette méthode que nous avons ſuivie conſtamment, & que nous avons rendue auſſi générale, auſſi étendue que nos connoiſſances nous l'ont permis. Et comme tous les jours nous en acquérons de nouvelles par l'examen & la diſſection des parties intérieures des animaux, & que pour bien raiſonner ſur l'économie animale, il faut avoir vu de cette façon au moins tous les genres d'animaux différens, nous ne nous preſſerons pas de donner

des idées générales avant d'avoir présenté les résultats particuliers.

Nous nous contenterons de rappeler certains faits qui, quoique dépendans de la théorie du sentiment & de l'appétit, sur laquelle nous ne voulons pas, quant-à-présent, nous étendre davantage, suffiront cependant seuls pour prouver que l'homme, dans l'état de nature, ne s'est jamais borné à vivre d'herbes, de graines ou de fruits, & qu'il a dans tous les temps, aussi-bien que la plupart des animaux, cherché à se nourrir de chair.

La diète Pythagorique, préconisée par les Philosophes anciens & nouveaux, recommandée même par quelques Médecins, n'a jamais été indiquée par la Nature. Dans le premier âge aux siècles d'or, l'homme, innocent comme la colombe, mangeoit du gland, buvoit de l'eau; trouvant par-tout sa subsistance, il étoit sans inquiétude, vivoit indépendant, toujours en paix avec lui-même, avec les animaux; mais dès qu'oubliant sa noblesse, il sacrifia sa liberté pour se réunir aux autres, la guerre, l'âge de fer prirent la place de l'or & de la paix; la cruauté, le goût de la chair & du sang furent les premiers fruits d'une nature dépravée, que les mœurs & les arts achevèrent de corrompre.

Voilà ce que dans tous les temps certains philosophes austeres, sauvages par tempérament, ont reproché à l'homme en société: rehaussant leur orgueil individuel par l'humiliation de l'espèce entiere, ils ont exposé

ce tableau, qui ne vaut que par le contraste, & peut-être parce qu'il est bon de présenter quelquefois aux hommes des chimères de bonheur.

Cet état idéal d'innocence, de haute tempérance, d'abstinence entiere de la chair, de tranquillité parfaite, de paix profonde, a-t-il jamais existé? n'est-ce pas un apologue, une fable, où l'on emploie l'homme comme un animal, pour nous donner des leçons ou des exemples? peut-on même supposer qu'il y eût des vertus avant la société; peut-on dire de bonne foi que cet état sauvage mérite nos regrets, que l'homme animal farouche fût plus digne que l'homme citoyen civilisé? Oui, car tous les malheurs viennent de la société; & qu'importe qu'il y eût des vertus dans l'état de nature, s'il y avoit du bonheur, si l'homme dans cet état étoit seulement moins malheureux qu'il ne l'est; la liberté, la santé, la force, ne sont-elles pas préférables à la mollesse, à la sensualité, à la volupté même, accompagnées de l'esclavage? la privation des peines vaut bien l'usage des plaisirs; & pour être heureux, que faut-il, sinon de ne rien desirer?

Si cela est, disons en même temps qu'il est plus doux de végéter que de vivre, de ne rien appéter que de satisfaire son appétit, de dormir d'un sommeil apathique que d'ouvrir les yeux pour voir & pour sentir; consentons à laisser notre ame dans l'engourdissement, notre esprit dans les ténèbres, à ne nous jamais servir ni de l'une ni de l'autre, à nous mettre au-dessous des animaux, à n'être enfin

que des maſſes de matiere brute attachées à la terre.

Mais au lieu de diſputer, diſcutons ; après avoir dit des raiſons, donnons des faits. Nous avons ſous les yeux, non l'état idéal, mais l'état réel de nature : le ſauvage habitant les déſerts eſt-il un animal tranquille ? eſt-il un homme heureux ; car nous ne ſuppoſerons pas avec un Philoſophe, l'un des plus fiers cenſeurs de notre humanité (*d*), qu'il y a une plus grande diſtance de l'homme en pure nature au ſauvage, que du ſauvage à nous ; que les âges qui ſe ſont écoulés avant l'invention de l'art de la parole, ont été bien plus longs que les ſiècles qu'il a fallu pour perfectionner les ſignes & les langues, parce qu'il me paroît que lorſqu'on veut raiſonner ſur des faits, il faut éloigner les ſuppoſitions, & ſe faire une loi de n'y remonter qu'après avoir épuiſé tout ce que la Nature nous offre. Or, nous voyons qu'on deſcend par degrés aſſez inſenſibles des nations les plus éclairées, les plus polies, à des peuples moins induſtrieux ; de ceux-ci à d'autres plus groſſiers, mais encore ſoumis à des Rois, à des loix ; de ces hommes groſſiers aux ſauvages, qui ne ſe reſſemblent pas tous, mais chez leſquels on trouve autant de nuances différentes que parmi les peuples policés ; que les uns forment des nations aſſez nombreuſes ſoumiſes à des chefs ; que d'autres, en plus petite ſociété, ne ſont ſoumis qu'à des

[*d*] M. Rouſſeau.

uſages ; qu'enfin les plus ſolitaires, les plus indépendans, ne laiſſent pas de former des familles & d'être ſoumis à leurs pères. Un Empire, un Monarque, une famille, un pere, voilà les deux extrêmes de la ſociété : ces extrêmes ſont auſſi les limites de la Nature ; ſi elles s'étendoient au-delà, n'auroit-on pas trouvé, en parcourant toutes les ſolitudes du globe, des animaux humains privés de la parole, ſourds à la voix comme aux ſignes, les mâles & les femelles diſperſés, les petits abandonnés, &c ? Je dis même qu'à moins de prétendre que la conſtitution du corps humain fût toute différente de ce qu'elle eſt aujourd'hui, & que ſon accroiſſement fût bien plus prompt, il n'eſt pas poſſible de ſoutenir que l'homme ait jamais exiſté ſans former des familles, puiſque les enfans périroient s'ils n'étoient ſecourus & ſoignés pendant pluſieurs années ; au lieu que les animaux nouveaux-nés n'ont beſoin de leur mere que pendant quelques mois. Cette néceſſité phyſique ſuffit donc ſeule pour démontrer que l'eſpèce humaine n'a pu durer & ſe multiplier qu'à la faveur de la ſociété ; que l'union des peres & meres aux enfans eſt naturelle, puiſqu'elle eſt néceſſaire. Or cette union ne peut manquer de produire un attachement reſpectif & durable entre les parens & l'enfant, & cela ſeul ſuffit encore pour qu'ils s'accoutument entr'eux à des geſtes, à des ſignes, à des ſons, en un mot à toutes les expreſſions du ſentiment & du beſoin ; ce qui eſt auſſi prouvé par le fait, puiſque les ſauvages les plus ſolitaires,

ont, comme les autres hommes, l'usage des signes & de la parole.

Ainsi l'état de pure nature est un état connu; c'est le sauvage vivant dans le désert, mais vivant en famille, connoissant ses enfans, connu d'eux, usant de la parole & se faisant entendre. La fille sauvage ramassée dans les bois de Champagne, l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre, ne prouvent pas le contraire; ils avoient vécu dans une solitude absolue, ils ne pouvoient donc avoir aucune idée de société, aucun usage des signes ou de la parole; mais s'ils se fussent seulement rencontrés, la pente de nature les auroit réunis; attachés l'un à l'autre, ils se seroient bientôt entendus, ils auroient d'abord parlé la langue de l'amour entre eux, & ensuite celle de la tendresse entre eux & leurs enfans; & d'ailleurs ces deux Sauvages étoient issus d'hommes en société & avoient sans doute été abandonnés dans les bois, non pas dans le premier âge, car ils auroient péri; mais à quatre, cinq ou six ans, à l'âge en un mot auquel ils étoient déjà assez forts de corps pour se procurer leur subsistance, & encore trop foibles de tête pour conserver les idées qu'on leur avoit communiquées.

Examinons donc cet homme en pure nature, c'est-à-dire, ce sauvage en famille. Pour peu qu'elle prospere, il sera bientôt le chef d'une société plus nombreuse, dont tous les membres auront les mêmes manieres, suivront les mêmes usages & parleront la même langue; à la troisième, ou tout au plus tard à la quatrième génération, il y aura de

nouvelles familles qui pourront demeurer séparées, mais qui, toujours réunies par les liens communs des usages & du langage, formeront une petite nation; laquelle s'augmentant avec le temps, pourra, suivant les circonstances, ou devenir un peuple, ou demeurer dans un état semblable à celui des nations sauvages que nous connoissons. Cela dépendra sur-tout de la proximité ou de l'éloignement où ces hommes nouveaux se trouveront des hommes policés: si, sous un climat doux, dans un terrein abondant, ils peuvent en liberté occuper un espace considérable au-delà duquel ils ne rencontrent que des solitudes ou des hommes tout aussi neufs qu'eux, ils demeureront sauvages & deviendront, suivant d'autres circonstances, ennemis ou amis de leurs voisins; mais lorsque sous un ciel dur, dans une terre ingrate, ils se trouveront gênés entr'eux par le nombre & serrés par l'espace, ils feront des colonies ou des irruptions, ils se répandront, ils se confondront avec les autres peuples dont ils seront devenus les conquérans ou les esclaves. Ainsi l'homme, en tout état, dans toutes les situations & sous tous les climats, tend également à la société; c'est un effet constant d'une cause nécessaire, puisqu'elle tient à l'essence même de l'espèce, c'est-à-dire, à sa propagation.

Voilà pour la société; elle est, comme l'on voit, fondée sur la Nature. Examinant de même quels sont les appétits, quel est le goût de nos Sauvages, nous trouverons qu'aucun ne vit uniquement de fruits, d'herbes

ou de graines, que tous préferent la chair & le poisson aux autres alimens, que l'eau pure leur déplaît, & qu'ils cherchent les moyens de faire eux-mêmes ou de se procurer d'ailleurs une boisson moins insipide. Les Sauvages du Midi boivent l'eau du palmier; ceux du Nord avalent à longs traits l'huile dégoûtante de la baleine; d'autres font des boissons fermentées, & tous en général ont le goût le plus décidé, la passion la plus vive pour les liqueurs fortes. Leur industrie, dictée par les besoins de premiere nécessité, excitée par leurs appétits naturels, se réduit à faire des instrumens pour la chasse & pour la pèche. Un arc, des flèches, une massue, des filets, un canot, voilà le sublime de leurs arts, qui tous n'ont pour objet que les moyens de se procurer une subsistance convenable à leur goût. Et ce qui convient à leur goût, convient à la Nature; car, comme nous l'avons déjà dit (e), l'homme ne pourroit pas se nourrir d'herbe seule, il périroit d'inanition s'il ne prenoit des alimens plus substantiels; n'ayant qu'un estomac & des intestins courts, il ne peut pas, comme le bœuf qui a quatre estomacs & des boyaux très longs, prendre à la fois un grand volume de cette maigre nourriture, ce qui seroit cependant absolument nécessaire pour compenser la qualité par la quantité. Il en est à-peu-près de même des fruits & des grai-

---

[e] Voyez le premier volume de cet ouvrage, article du bœuf.

nes, elles ne lui ſuffiroient pas, il en faudroit encore un trop grand volume pour fournir la quantité de molécules organiques néceſſaire à la nutrition; & quoique le pain ſoit fait de ce qu'il y a de plus pur dans le blé, & que le blé même & nos autres grains & légumes, ayant été perfectionnés par l'art, ſoient plus ſubſtantiels & plus nourriſſans que les graines qui n'ont que leurs qualités naturelles, l'homme réduit au pain & aux légumes pour toute nourriture, traîneroit à peine une vie foible & languiſſante.

Voyez ces pieux ſolitaires qui s'abſtiennent de tout ce qui a eu vie, qui par de ſaints motifs renoncent aux dons du Créateur, ſe privent de la parole, fuient la ſociété, s'enferment dans des murs ſacrés contre leſquels ſe briſe la Nature; confinés dans ces aſyles ou plutôt dans ces tombeaux vivans où l'on ne reſpire que la mort, le viſage mortifié, les yeux éteints, ils ne jettent autour d'eux que des regards languiſſans; leur vie ſemble ne ſe ſoutenir que par efforts, ils prennent leur nourriture ſans que le beſoin ceſſe: quoique ſoutenus par leur ferveur (car l'état de la tête fait à celui du corps), ils ne réſiſtent que pendant peu d'années à cette abſtinence cruelle; ils vivent moins qu'ils ne meurent chaque jour par une mort anticipée, & ne s'éteignent pas en finiſſant de vivre, mais en achevant de mourir.

Ainſi l'abſtinence de toute chair, loin de convenir à la Nature, ne peut que la détruire: ſi l'homme y étoit réduit, il ne pour-

roit, du moins dans ces climats, ni ſubſiſter, ni ſe multiplier. Peut-être cette diète ſeroit poſſible dans les pays méridionaux, où les fruits ſont plus cuits, les plantes plus ſubſtantielles, les racines plus ſucculentes, les graines plus nourries; cependant les Brachmanes ſont plutôt une ſecte qu'un peuple, & leur religion, quoique très ancienne, ne s'eſt guere étendue au-delà de leurs écoles, & jamais au-delà de leur climat.

Cette religion fondée ſur la métaphyſique, eſt un exemple frappant du ſort des opinions humaines. On ne peut pas douter, en ramaſſant les débris qui nous reſtent, que les ſciences n'ayent été très anciennement cultivées, & perfectionnées peut-être au-delà de ce qu'elles le ſont aujourd'hui. On a ſu avant nous que tous les êtres animés contenoient des molécules indeſtructibles, toujours vivantes, & qui paſſoient de corps en corps. Cette vérité, adoptée par les Philoſophes, & enſuite par un grand nombre d'hommes, ne conſerva ſa pureté que pendant les ſiècles de lumiere: une révolution de ténèbres ayant ſuccédé, on ne ſe ſouvint des molécules organiques vivantes, que pour imaginer que ce qu'il y avoit de vivant dans l'animal étoit apparemment un tout indeſtructible, qui ſe ſéparoit du corps après la mort. On appela ce tout idéal, une *ame*, qu'on regarda bientôt comme un être réellement exiſtant dans tous les animaux; & joignant à cet être fantaſtique l'idée réelle, mais défigurée, du paſſage des molécules vivantes, on dit qu'après la mort cette ame paſſoit

successivement & perpétuellement de corps en corps. On n'excepta pas l'homme ; on joignit bientôt le moral au métaphysique ; on ne douta pas que cet être survivant ne conservât, dans sa transmigration, ses sentimens, ses affections, ses desirs : les têtes foibles frémirent ! Quelle horreur en effet pour cette ame, lorsqu'au sortir d'un domicile agréable, il falloit aller habiter le corps infect d'un animal immonde ? On eut d'autres frayeurs (chaque crainte produit sa superstition), on eut peur en tuant un animal, d'égorger sa maîtresse ou son pere ; on respecta toutes les bêtes, on les regarda comme son prochain ; on dit enfin qu'il falloit, par amour, par devoir, s'abstenir de tout ce qui avoit eu vie. Voilà l'origine & le progrès de cette religion, la plus ancienne du continent des Indes ; origine qui indique assez que la vérité livrée à la multitude est bientôt défigurée, qu'une opinion philosophique ne devient opinion populaire, qu'après avoir changé de forme ; mais qu'au moyen de cette préparation elle peut devenir une religion d'autant mieux fondée, que le préjugé sera plus général, & d'autant plus respectée, qu'ayant pour base des vérités mal entendues, elle sera nécessairement environnée d'obscurités, & par conséquent paroîtra mystérieuse, auguste, incompréhensible ; qu'ensuite, la crainte se mêlant au respect, cette religion dégénérera en superstitions, en pratiques ridicules, lesquelles cependant prendront racines, produiront des usages qui seront d'abord scrupuleusement sui-

vis, mais qui s'altérant peu-à-peu, changeront tellement avec le temps, que l'opinion même dont ils ont pris naissance ne se conservera plus que par de fausses traditions, par des proverbes, & finira par des contes puériles & des absurdités ; d'où l'on doit conclure que toute religion fondée sur des opinions humaines est fausse & variable, & qu'il n'a jamais appartenu qu'à Dieu de nous donner la vraie religion, qui ne dépendant pas de nos opinions, est inaltérable, constante, & sera toujours la même.

Mais revenons à notte sujet. L'abstinence entiere de la chair ne peut qu'affoiblir la Nature. L'homme, pour se bien porter, a non-seulement besoin d'user de cette nourriture solide, mais même de la varier. S'il veut acquérir une vigueur complète, il faut qu'il choisisse ce qui lui convient le mieux ; & comme il ne peut se maintenir dans un état actif qu'en se procurant des sensations nouvelles, il faut qu'il donne à ses sens toute leur étendue, qu'il se permette la variété de mets comme celle des autres objets, & qu'il prévienne le dégoût qu'occasionne l'uniformité de nourriture ; mais qu'il évite les excès, qui sont encore plus nuisibles que l'abstinence.

Les animaux qui n'ont qu'un estomac & les intestins courts, sont forcés, comme l'homme, à se nourrir de chair. On s'assurera de ce rapport & de cette vérité en comparant au moyen des descriptions, le volume relatif du canal intestinal dans les animaux carnassiers & dans ceux qui ne vivent

que d'herbes : on trouvera toujours que cette différence dans leur maniere de vivre, dépend de leur conformation, & qu'ils prennent une nourriture plus ou moins solide, relativement à la capacité plus ou moins grande du magasin qui doit la recevoir.

Cependant il n'en faut pas conclure que les animaux qui ne vivent que d'herbes, soient, par nécessité physique, réduits à cette seule nourriture, comme les animaux carnassiers sont, par cette même nécessité, forcés à se nourrir de chair : nous disons seulement que ceux qui ont plusieurs estomacs ou des boyaux très amples, peuvent se passer de cet aliment substantiel & nécessaire aux autres ; mais nous ne disons pas qu'ils ne pussent en user, & que si la Nature leur eût donné des armes, non-seulement pour se défendre mais pour attaquer & pour saisir, ils n'en eussent fait usage & ne se fussent bientôt accoutumés à la chair & au sang, puisque nous voyons que les moutons, les veaux, les chèvres, les chevaux, mangent avidement le lait, les œufs, qui sont des nourritures animales, & que, sans être aidés de l'habitude, ils ne refusent pas la viande hachée & assaisonnée de sel. On pourroit donc dire que le goût pour la chair & pour les autres nourritures solides est l'appétit général de tous les animaux, qui s'exerce avec plus ou moins de véhémence ou de modération, selon la conformation particuliere de chaque animal, puisqu'à prendre la Nature entiere, ce même appétit se trouve non-seulement dans l'homme & dans les animaux

animaux quadrupèdes, mais auſſi dans les oiſeaux, dans les poiſſons, dans les inſectes & dans les vers, auxquels en particulier il ſemble que toute chair ait été ultérieurement deſtinée.

La nutrition, dans tous les animaux, ſe fait par les molécules organiques, qui, ſéparées du marc de la nourriture au moyen de la digeſtion, ſe mêlent avec le ſang & s'aſſimilent à toutes les parties du corps. Mais indépendamment de ce grand effet qui paroît être le principal but de la Nature, & qui eſt proportionnel à la qualité des alimens, ils en produiſent un autre qui ne dépend que de leur quantité, c'eſt-à-dire, de leur maſſe & de leur volume. L'eſtomac & les boyaux ſont des membranes ſouples qui forment au dedans du corps une capacité très conſidérable; ces membranes, pour ſe ſoutenir dans leur état de tenſion, & pour contrebalancer les forces des autres parties qui les avoiſinent, ont beſoin d'être toujours remplies en partie : ſi, faute de prendre de la nourriture, cette grande capacité ſe trouve entiérement vide, les membranes n'étant plus ſoutenues au dedans, s'affaiſſent, ſe rapprochent, ſe collent l'une contre l'autre, & c'eſt ce qui produit l'affaiſſement & la foibleſſe, qui ſont les premiers ſymptômes de l'extrême beſoin. Les alimens, avant de ſervir à la nutrition du corps, lui ſervent donc de leſt; leur préſence, leur volume, eſt néceſſaire pour maintenir l'équilibre entre les parties intérieures qui agiſſent & réagiſſent toutes les unes contre les autres. Lorſqu'on

meurt par la faim, c'est donc moins parce que le corps n'est pas nourri, que parce qu'il n'est plus lesté : aussi les animaux, surtout les plus gourmands, les plus voraces, lorsqu'ils sont pressés par le besoin ou seulement avertis par la défaillance qu'occasionne le vide intérieur, ne cherchent qu'à le remplir, & avalent de la terre & des pierres : nous avons trouvé de la glaise dans l'estomac d'un loup; j'ai vu des cochons en manger; la plupart des oiseaux avalent des cailloux, &c. Et ce n'est point par goût, mais par nécessité, & parce que le plus pressant n'est pas de rafraîchir le sang par un chyle nouveau, mais de maintenir l'équilibre des forces dans les grandes parties de la machine animale.





1 Le Loup. 2 Le Renard. 3 Le Blaireau

LE LOUP [a].

Voyez planche V, figure 1 de ce Volume.

LE Loup eſt l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair eſt le plus véhément; & quoiqu'avec ce goût il ait reçu de la Nature les moyens de le ſatisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruſe, de l'agilité, de la force, tout ce qui eſt néceſſaire en un mot pour trouver, attaquer, vaincre, ſaiſir, & dévorer ſa proie, cependant il meurt ſouvent de faim, parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proſcrit en mettant ſa tête à prix, le force à fuir, à demeurer dans les bois, où il ne trouve que quelques animaux ſauvages qui lui échappent par la vîteſſe de leur courſe, & qu'il ne peut ſurprendre que par haſard ou par patience, en les attendant long-temps, & ſou-

(a) Le loup, en Grec, Λύκος; en Latin, *lupus*; en Italien, *lupo*; en Eſpagnol, *lobo*; en Allemand, *wolff*; en Anglois, *wolff*; en Suédois, *ulf*; en Polonois, *wilk*.

Lupus, Geſner, *Icon. animal. quadr.*, *p.* 79.

Lupus, Ray. *Synopſ. animal. quadr. p.* 173.

Canis caudâ rectâ, corpore breviore. Linn. edit. IV. *Canis caudâ incurvâ* edit. VI.

Lupus vulgaris. Klein, *Hiſt. nat. quad.*, *p.* 70.

Canis ex griſeo flaveſcens. Lupus vulgaris. Briſſon, *Reg. animal. p.* 235.

vent en vain, dans les endroits où ils doivent passer. Il est naturellement grossier & poltron, mais il devient ingénieux par besoin, & hardi par nécessité; pressé par la famine, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux surtout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux, les petits chiens, les chevreaux; & lorsque cette maraude lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'ayant été blessé ou chassé & maltraité par les hommes & les chiens, il se recèle pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit, parcourt la campagne, rôde autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte & creuse la terre sous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choisir & d'emporter sa proie. Lorsque ces courses ne lui produisent rien, il retourne au fond des bois, se met en quête, cherche, suit à la piste, chasse, poursuit les animaux sauvages, dans l'espérance qu'un autre loup pourra les arrêter, les saisir dans leur fuite, & qu'ils en partageront la dépouille. Enfin, lorsque le besoin est extrême, il s'expose à tout, il attaque les femmes & les enfans, se jette même quelquefois sur les hommes, devient furieux par ces excès, qui finissent ordinairement par la rage & la mort.

Le loup, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ressemble si fort au chien, qu'il paroît être modelé sur la même forme; cependant il n'offre tout au plus que le revers de l'em-

preinte, & ne préſente les mêmes caracteres que ſous une face entiérement oppoſée : ſi la forme eſt ſemblable, ce qui en réſulte eſt bien contraire ; le naturel eſt ſi différent, que non-ſeulement ils ſont incompatibles, mais antipathiques par nature, ennemis par inſtinct. Un jeune chien friſſonne au premier aſpect du loup ; il fuit à l'odeur ſeule, qui, quoique nouvelle, inconnue, lui répugne ſi fort, qu'il vient en tremblant ſe ranger entre les jambes de ſon maître : un mâtin qui connoît ſes forces, ſe hériſſe, s'indigne, l'attaque avec courage, tâche de le mettre en fuite, & fait tous ſes efforts pour ſe délivrer d'une préſence qui lui eſt odieuſe ; jamais ils ne ſe rencontrent ſans ſe fuir ou ſans combattre, & combattre à outrance juſqu'à ce que la mort ſuive. Si le loup eſt le plus fort, il déchire, il dévore ſa proie ; le chien au contraire, plus généreux, ſe contente de la victoire, & ne trouve pas que le *corps d'un ennemi mort ſente bon*, il l'abandonne pour ſervir de pâture aux corbeaux, & même aux autres loups, car ils s'entre-dévorent ; & lorſqu'un loup eſt griévement bleſſé, les autres le ſuivent au ſang & s'attroupent pour l'achever.

Le chien, même ſauvage, n'eſt pas d'un naturel farouche ; il s'apprivoiſe aiſément, s'attache & demeure fidèle à ſon maître. Le loup pris jeune, ſe prive, mais ne s'attache point ; la nature eſt plus forte que l'éducation, il reprend avec l'âge ſon caractere féroce, & retourne, dès qu'il le peut, à ſon état ſauvage. Les chiens, même les plus

grossiers, cherchent la compagnie des autres animaux ; ils sont naturellement portés à les suivre & à les accompagner ; & c'est par instinct seul, & non par éducation, qu'ils savent conduire & garder les troupeaux. Le loup est au contraire l'ennemi de toute société, il ne fait pas même compagnie à ceux de son espèce ; lorsqu'on les voit plusieurs ensemble, ce n'est point une société de paix, c'est un attroupement de guerre, qui se fait à grand bruit avec des hurlemens affreux, & qui dénote un projet d'attaquer quelque gros animal, comme un cerf, un bœuf, ou de se défaire de quelque redoutable mâtin. Dès que leur expédition militaire est consommée, ils se séparent & retournent en silence à leur solitude. Il n'y a pas même une grande habitude entre le mâle & la femelle ; ils ne se cherchent qu'une fois par an, & ne demeurent que peu de temps ensemble. C'est en hiver que les louves deviennent en chaleur : plusieurs mâles suivent la même femelle, & cet attroupement est encore plus sanguinaire que le premier ; car ils se la disputent cruellement, ils grondent, ils frémissent, ils se battent, ils se déchirent, & il arrive souvent qu'ils mettent en pièces celui d'entr'eux qu'elle a préféré. Ordinairement elle fuit long-temps, lasse tous ses aspirans, & se dérobe, pendant qu'ils dorment, avec le plus allerte ou le mieux aimé.

La chaleur ne dure que douze ou quinze jours, & commence par les plus vieilles louves ; celle des plus jeunes n'arrive que

plus tard. Les mâles n'ont point de rut marqué, ils pourroient s'accoupler en tout temps; ils passent successivement de femelles en femelles à mesure qu'elles deviennent en état de les recevoir; ils ont des vieilles à la fin de décembre, & finissent par les jeunes au mois de février & au commencement de mars. Le temps de la gestation est d'environ trois mois & demi (*b*), & l'on trouve des louveteaux nouveaux-nés depuis la fin d'avril jusqu'au mois de juillet. Cette différence dans la durée de la gestation entre les louves, qui portent plus de cent jours, & les chiens qui n'en portent guere plus de soixante, prouve que le loup & le chien, déjà si différens par le naturel, le sont aussi par le tempérament & par l'un des principaux résultats des fonctions de l'économie animale. Aussi le loup & le chien n'ont jamais été pris pour le même animal que par les nomenclateurs en histoire naturelle, qui ne connoissant la Nature que superficiellement, ne la considérent jamais pour lui donner toute son étendue, mais seulement pour la resserrer & la réduire à leur méthode, toujours fautive, & souvent démentie par les faits. Le chien & la louve ne peuvent ni s'accoupler (*c*) ni produire ensemble, il n'y a pas de races intermédiaires en-

---

(*b*) Voyez le nouveau traité de Vénerie. Paris, 1750, pages 75 & 76.

(*c*) Voyez les expériences que j'ai faites à ce sujet, vol. I quadr. de cet ouvrage, à l'article du chien.

tr'eux ; il sont d'un naturel tout opposé, d'un tempérament différent ; le loup vit plus long-temps que le chien ; les louves ne portent qu'une fois par an, les chiennes portent deux ou trois fois. Ces différences si marquées sont plus que suffisantes pour démontrer que ces animaux sont d'espèces assez éloignées : d'ailleurs, en y regardant de près, on reconnoît aisément que, même à l'extérieur, le loup diffère du chien par des caractères essentiels & constans. L'aspect de la tête est différent, la forme des os l'est aussi ; le loup a la cavité de l'œil obliquement posée, l'orbite inclinée, les yeux étincelans, brillans pendant la nuit ; il a le hurlement au lieu de l'aboiement, les mouvemens différens, la démarche plus égale, plus uniforme, quoique plus prompte & plus précipitée, le corps beaucoup plus fort & bien moins souple (*d*), les membres plus fermes, les mâchoires & les dents plus grosses ; le poil plus rude & plus fourré.

Mais ces animaux se ressemblent beaucoup par la conformation des parties intérieures. Les loups s'accouplent comme les chiens ; ils ont comme eux la verge osseuse & environnée d'un bourlet qui se gonfle & les em-

(*d*) Aristote a dit mal-à-propos que le loup avoit dans le cou un seul os continu ; le loup a, comme le chien & comme les autres animaux quadrupèdes, plusieurs vertèbres dans le cou, & il peut le fléchir & le plier de la même façon : on trouve seulement quelquefois une des vertèbres lombaires adhérente à la vertèbre voisine.

pêche

pèche de ſe ſéparer. Lorſque les louves ſont prêtes à mettre bas, elles cherchent au fond du bois un fort, un endroit bien fourré, au milieu duquel elles applaniſſent un eſpace aſſez conſidérable en coupant, en arrachant les épines avec les dents; elles y apportent enſuite une grande quantité de mouſſe; & préparent un lit commode pour leurs petits; elles en font ordinairement cinq ou ſix, quelquefois ſept, huit & même neuf, & jamais moins de trois; ils naiſſent les yeux fermés comme les chiens, la mere les allaite pendant quelques ſemaines & leur apprend bientôt à manger de la chair qu'elle leur prépare en la mâchant. Quelque temps après elle leur apporte des mulots, des levreaux, des perdrix, des volailles vivantes; les louveteaux commencent par jouer avec elles & finiſſent par les étrangler, la louve enſuite les déplume, les écorche, les déchire, & en donne une part à chacun. Ils ne ſortent du fort où ils ont pris naiſſance, qu'au bout de ſix ſemaines ou deux mois; ils ſuivent alors leur mere qui les mène boire dans quelque tronc d'arbre ou à quelque mare voiſine; elle les ramène au gîte, ou les oblige à ſe receler ailleurs lorſqu'elle craint quelque danger. Ils la ſuivent ainſi pendant pluſieurs mois. Quand on les attaque, elle les défend de toutes ſes forces; & même avec fureur: quoique dans les autres temps elle ſoit, comme toutes les femelles, plus timide que le mâle; lorſqu'elle a des petits elle devient intrépide, ſemble

ne rien craindre pour elle, & s'expose à tout pour les sauver : aussi ne l'abandonnent-ils que quand leur éducation est faite, quand il se sentent assez forts pour n'avoir plus besoin de secours, c'est ordinairement à dix mois ou un an, lorsqu'ils ont refait leurs premieres dents, qui tombent à six mois (*e*), & lorsqu'ils ont acquis de la force, des armes & des talens pour la rapine

Les mâles & les femelles sont en état d'engendrer à l'âge d'environ deux ans. Il est à croire que les femelles, comme dans presque toutes les autres espèces, sont à cet égard plus précoces que les mâles : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles ne deviennent en chaleur tout au plutôt qu'au second hiver de leur vie, ce qui suppose dix-huit ou vingt mois d'âge, & qu'une louve que j'ai fait élever n'est entrée en chaleur qu'au troisième hiver, c'est-à-dire, à plus de deux ans & demi. Les chasseurs (*f*) assurent que dans toutes les portées il y a plus de mâles que de femelles ; cela confirme cette observation qui paroît générale, du moins dans ces climats, que dans toutes les espèces, à commencer par celle de l'homme, la Nature produit plus de mâles que de femelles. Ils disent aussi qu'il y a des loups qui dès le temps de la chaleur s'attachent à leur femelle, l'accompagnent toujours jusqu'à ce qu'elle soit sur le point

[*e*] V. *La Venerie de du Fouilloux. Paris, 1613, page 100, verso.*

(*f*) Voyez le nouveau Traité de la Vénerie, p. 276.

de mettre bas ; qu'alors elle se dérobe, cache soigneusement ses petits, de peur que leur pere ne les dévore en naissant ; mais que lorsqu'ils sont nés, il prend de l'affection pour eux, leur apporte à manger, & que si la mere vient à manquer, il la remplace & en prend soin comme elle. Je ne puis assurer ces faits, qui me paroissent même un peu contradictoires. Ces animaux qui sont deux ou trois ans à croître, vivent quinze ou vingt ans ; ce qui s'accorde encore avec ce que nous avons observé sur beaucoup d'autres espèces, dans lesquelles le temps de l'accroissement fait la septième partie de la durée totale de la vie. Les loups blanchissent dans la vieillesse, ils ont alors toutes les dents usées. Ils dorment lorsqu'ils sont rassasiés ou fatigués, mais plus le jour que la nuit, & toujours d'un sommeil léger ; ils boivent fréquemment, & dans les temps de sécheresse, lorsqu'il n'y a point d'eau dans les ornieres ou dans les vieux troncs d'arbres, ils viennent plus d'une fois par jour aux mares & aux ruisseaux. Quoique très voraces, ils supportent aisément la diète ; ils peuvent passer quatre ou cinq jours sans manger, pourvu qu'ils ne manquent pas d'eau.

Le loup a beaucoup de force, surtout dans les parties antérieures du corps, dans les muscles du cou & de la mâchoire. Il porte avec sa gueule un mouton, sans le laisser toucher à terre, & court en même temps plus vîte que les bergers, en sorte qu'il n'y a que les chiens qui puissent l'atteindre & lui faire lâcher

prise. Il mord cruellement, & toujours avec d'autant plus d'acharnement qu'on lui résiste moins; car il prend des précautions avec les animaux qui peuvent se défendre. Il craint pour lui, & ne se bat que par nécessité, & jamais par un mouvement de courage: lorsqu'on le tire & que la balle lui casse quelque membre il crie, & cependant lorsqu'on l'achève à coups de bâton, il ne se plaint pas comme le chien; il est plus dur, moins sensible, plus robuste; il marche, court, rôde des jours entiers & des nuits; il est infatigable, & c'est peut-être de tous les animaux le plus difficile à forcer à la course. Le chien est doux & courageux; le le loup, quoique féroce, est timide. Lorsqu'il tombe dans un piége, il est si fort & si long-temps épouvanté, qu'on peut ou le tuer sans qu'il se défende, ou le prendre vivant sans qu'il résiste; on peut lui mettre un collier, l'enchaîner, le museler, le conduire ensuite par-tout où l'on veut sans qu'il ose donner le moindre signe de colere ou même de mécontentement. Le loup a les sens très bons, l'œil, l'oreille, & surtout l'odorat, il sent souvent de plus loin qu'il ne voit: l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue; il sent aussi de loin les animaux vivans, il les chasse même assez long-temps en les suivant aux portées. Lorsqu'il veut sortir du bois, jamais il ne manque de prendre le vent; il s'arrête sur la lisiere, évente de tous côtés, & reçoit ainsi les émanations des corps morts ou vivans que le vent lui apporte de loin. Il préfère la chair vivante

à la morte, & cependant il dévore les voieries les plus infectes. Il aime la chair humaine, & peut-être, s'il étoit le plus fort, n'en mangeroit-il pas d'autre. On a vu des loups ſuivre les armées, arriver en nombre à des champs de bataille où l'on n'avoit enterré que négligemment les corps, les découvrir, les dévorer avec une inſatiable avidité, & ces mêmes loups, accoutumés à la chair humaine, ſe jeter enſuite ſur les hommes, attaquer le berger plutôt que le troupeau, dévorer des femmes, emporter des enfans, &c. L'on a appellé ces mauvais loups, *loups garoux* (*g*), c'eſt-à-dire, loups dont il faut ſe garer.

On eſt donc obligé quelquefois d'armer tout un pays pour ſe défaire des loups. Les Princes ont des équipages pour cette chaſſe, qui n'eſt point déſagréable, qui eſt utile, & même néceſſaire. Les chaſſeurs diſtinguent les loups en *jeunes loups*, *vieux loups*, & *grands vieux loups*; ils les connoiſſent par les *pieds*, c'eſt-à-dire par les *voies*, les traces qu'ils laiſſent ſur la terre: plus le loup eſt âgé, plus il a le pied gros; la louve l'a plus long & plus étroit, elle a auſſi le talon plus petit & les ongles plus minces. On a beſoin d'un bon limier pour la quête du loup, il faut même l'animer, l'encourager, lorſqu'il tombe ſur la voie; car tous les chiens ont de la répugnance pour le loup, & ſe rabattent froidement. Quand le loup eſt dé-

(*g*) Voyez la chaſſe du loup, de Gaſton Phœbus.

tourné, on amène les levriers qui doivent le chasser, on les partage en deux ou trois laisses, on n'en garde qu'une pour le lancer, & on mène les autres en avant pour servir de relais. On lâche donc d'abord les premiers à sa suite, un homme à cheval les appuie; on lâche les seconds à sept ou huit cents pas plus loin, lorsque le loup est prêt à passer, & ensuite les troisièmes lorsque les autres chiens commencent à le joindre & à le harceler. Tous ensemble le réduisent bientôt aux dernieres extrémités, & le veneur l'achève en lui donnant un coup de couteau. Les chiens n'ont nulle ardeur pour le fouler, & répugnent si fort à manger de sa chair, qu'il faut la préparer & l'assaisonner lorsqu'on veut leur en faire curée. On peut aussi le chasser avec des chiens courans; mais comme il perce toujours droit en avant, & qu'il court tout un jour sans être rendu, cette chasse est ennuyeuse, à moins que les chiens courans ne soient soutenus par des leviers qui le saisissent, le harcelent, & leur donnent le temps de l'approcher.

Dans les campagnes, on fait des battues à force d'hommes & de mâtins, on tend des piéges, on présente des appâts, on fait des fosses, on répand des boulettes empoisonnées; tout cela n'empêche pas que ces animaux ne soient toujours en même nombre, surtout dans les pays où il y a beaucoup de bois. Les Anglois prétendent en avoir purgé leur isle, cependant on m'a assuré qu'il y en avoit en Ecosse. Comme il y a peu de bois dans la partie méridionale

de la Grande-Bretagne, on a eu plus de facilité pour les détruire.

La couleur & le poil de ces animaux changent ſuivant les différens climats, & varient quelquefois dans le même pays. On trouve en France & en Allemagne, outre les loups ordinaires, quelques loups à poil plus épais & tirant ſur le jaune. Ces loups plus ſauvages & moins nuiſibles que les autres, n'approchent jamais ni des maiſons, ni des troupeaux, & ne vivent que de chaſſe & non pas de rapine. Dans les pays du nord, on en trouve de tout blancs & de tout noirs; ces derniers ſont plus grands & plus forts que les autres. L'eſpèce commune eſt très généralement répandue, on l'a trouvée en Aſie (*h*), en Afrique (*i*) & en Amérique (k) comme en Europe. Les loups du Sénégal (*l*) reſſemblent à ceux de France, cependant ils ſont un peu plus gros, & beaucoup plus cruels; ceux d'Egypte ſont plus petits que ceux de Grèce (*m*). En Orient, & ſurtout en Perſe, on fait ſervir les loups

(*h*) Voyez le voyage de Pietro della Valle. Rouen, 1745, vol IV, pages 4 & 5.

(*i*) *V.* l'Hiſtoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevoſt, tome V, page 85.

(*k*) *V.* le voyage du P. Leclercq. Paris, 1691, pages 488 & 489.

(*l*) *V.* l'Hiſtoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevoſt, tome III, page 285. *Voyez* auſſi le voyage du ſieur Lemaire aux isles Canaries, Cap verd, Sénégal, &c. Paris, 1695, p. 100.

(*m*) *Vide Ariſtot. hiſt. animal. lib. VIII, cap. 28.*

à des ſpectacles pour le peuple (*n*); on les exerce de jeuneſſe à la danſe, ou plutôt à une eſpèce de lutte contre un grand nombre d'hommes. On achette juſqu'à cinq cents écus, dit Chardin, un loup bien dreſſé à la danſe. Ce fait prouve au moins qu'à force de temps & de contrainte ces animaux ſont ſuſceptibles de quelque eſpèce d'éducation. J'en ai fait élever & nourrir quelques-uns chez moi: tant qu'ils ſont jeunes, c'eſt-à-dire, dans la premiere & la ſeconde année, ils ſont aſſez dociles, ils ſont même careſſans, & s'ils ſont bien nourris, ils ne ſe jettent ni ſur la volaille, ni ſur les autres animaux; mais à dix-huit mois ou deux ans ils reviennent à leur naturel, on eſt obligé de les enchaîner pour les empêcher de s'enfuir & de faire du mal. J'en ai eu un qui ayant été élévé en toute liberté dans une baſſe-cour avec des poules pendant dix-huit ou dix-neuf mois, ne les avoit jamais attaquées, mais pour ſon coup d'eſſai; il les tua toutes en une nuit ſans en manger aucune; un autre qui ayant rompu ſa chaîne à l'âge d'environ deux ans, s'enfuit après avoir tué un chien avec lequel il étoit familier; une louve que j'ai gardée trois ans, & qui quoiqu'enfermée toute jeune & ſeule avec un mâtin de même âge dans une cour aſſez ſpacieuſe, n'a pu

---

(*n*) *V.* le voyage de Chardin. Londres, 1686. *V.* auſſi le voyage de Pietro della Valle. Rouen, 1745, vol. IV, page 4.

pendant tout ce temps s'accoutumer à vivre avec lui, ni le souffrir, même quand elle devint en chaleur. Quoique plus foible, elle étoit la plus méchante, elle provoquoit, elle attaquoit, elle mordoit le chien, qui d'abord ne fit que se defendre, mais qui finit par l'étrangler.

Il n'y a rien de bon dans cet animal que sa peau; on en fait des fourrures grossieres, qui sont chaudes & durables. Sa chair est si mauvaise, qu'elle répugne à tous les animaux, & il n'y a que le loup qui mange volontiers du loup. Il exhale une odeur infecte par la gueule : comme pour assouvir sa faim, il avale indistinctement tout ce qu'il trouve, des chairs corrompues, des os, du poil, des peaux à demi tannées & encore toutes couvertes de chaux, il vomit fréquemment, & se vide encore plus souvent qu'il ne se remplit. Enfin, désagréable en tout, la mine basse, l'aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, il est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort.



LE RENARD[a].

Voyez planche V, figure 2 de ce Volume.

Le Renard est fameux par ses ruses, & mérite en partie sa réputation; ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, & réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les chiens ni les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement, ses ressources semblent être en lui-même: ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux & prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite, il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation; quoiqu'aussi infatigable, & même plus léger que le loup, il ne se fie pas entiérement

---

(a) Le Renard, en Grec, Ἀλώπηξ; en Latin, *Vulpes*; en Italien, *Volpe*; en Espagnol, *Raposa*; en Allemand, *Fuchss*; en Anglois, *Fox*; en Suédois, *Raef*; en Polonois, *Liszka*.

Vulpes, Gesner. *Icon. animal. quadr p. 88.*

Vulpes, Ray. *Synops. animal. quadr. page 177.*

Canis caudâ rectâ. Linnæus.

Vulpes vulgaris. Klein. *hist. nat. quad. p. 71.*

Canis fulvus, pileis cinereis intermixtis. Brisson. *Regn. animal. page 239.*

à la vîteſſe de ſa courſe, il ſait ſe mettre en sûreté en ſe pratiquant un aſyle où il ſe retire dans les dangers preſſans, où il s'établit, où il élève ſes petits; il n'eſt point animal vagabond, mais animal domicilié.

Cette différence, qui ſe fait ſentir même parmi les hommes, a de bien plus grands effets, & ſuppoſe de bien plus grandes cauſes parmi les animaux. L'idée ſeule du domicile préſuppoſe une attention ſinguliere ſur ſoi-même; enſuite le choix du lieu, l'art de faire ſon manoir, de le rendre commode, d'en dérober l'entrée, ſont autant d'indices d'un ſentiment ſupérieur. Le renard en eſt doué, & tourne tout à ſon profit; il ſe loge au bord des bois, à portée des hameaux; il écoute le chant des coqs & le cri des volailes; il les ſavoure de loin, il prend habilement ſon temps, cache ſon deſſein & ſa marche, ſe gliſſe, ſe traîne, arrive, & fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures, ou paſſer par-deſſous, il ne perd pas un inſtant, il ravage la baſſe-cour, il y met tout à mort, ſe retire enſuite leſtement en emportant ſa proie, qu'il cache ſous la mouſſe, ou porte à ſon terrier; il revient quelques momens après en chercher une autre, qu'il emporte & cache de même, mais dans un autre endroit, enſuite une troiſième, une quatrième, &c. juſqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maiſon l'avertiſſe qu'il faut ſe retirer & ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées & dans les poquetaux où l'on prend les grives & les bécaſſes au lacet;

il devance le pipeur, va de très grand matin, & souvent plus d'une fois par jour visiter les lacets, les gluaux, emporte successivement les oiseaux qui se sont empêtrés, les dépose tous en différens endroits, sur tout au bord des chemins, dans les ornieres, sous de la mousse, sous un genièvre, les y laisse quelquefois deux ou trois jours, & sait parfaitement les retrouver au besoin. Il chasse les jeunes levreaux en plaine; saisit quelquefois les lièvres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les lapreaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mere sur les œufs, & détruit une quantité prodigieuse de gibier. Le loup nuit plus au paysan, le renard nuit plus au gentilhomme.

La chasse du renard demande moins d'appareil que celle du loup; elle est plus facile & plus amusante. Tous les chiens ont de la répugnance pour le loup, tous les chiens au contraire, chassent le renard volontiers, & même avec plaisir; car quoiqu'il ait l'odeur très forte, ils le préfèrent souvent au cerf, au chevreuil & au lièvre. On peut le chasser avec des bassets, des chiens courans, des briquets: dès qu'il se sent poursuivi, il court à son terrier; les bassets à jambes torses sont ceux qui s'y glissent le plus aisément: cette maniere est bonne pour prendre une portée entiere de renards, la mere avec les petits; pendant qu'elle se défend & combat les bassets, on tâche de découvrir le terrier par-dessus, & on la tue

ou on la saisit vivante avec des pinces. Mais comme les terriers sont souvent dans des rochers, sous des troncs d'arbres, & quelquefois trop enfoncés sous terre, on ne réussit pas toujours. La façon la plus ordinaire, la plus agréable & la plus sûre de chasser le renard, est de commencer par boucher les terriers : on place les tireurs à portée, on quête alors avec les briquets ; dès qu'ils sont tombés sur la voie, le renard gagne son gîte, mais en arrivant il essuie une premiere décharge : s'il échappe à la balle, il fuit de toute sa vîtesse, fait un grand tour, & revient encore à son terrier, on le tire une seconde fois, & où trouvant l'entrée fermée, il prend le parti de se sauver au loin en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'est alors qu'on se sert des chiens courans, lorsqu'on veut le poursuivre : il ne laissera pas de les fatiguer beaucoup, parce qu'il passe à dessein dans les endroits les plus fourrés, où les chiens ont grand peine à le suivre, & que quand il prend la plaine il va très loin sans s'arrêter.

Pour détruire les renards, il est encore plus commode de tendre des piéges, où l'on met de la chair pour appât, un pigeon, une volaille vivante, &c. Je fis un jour suspendre à neuf pieds de hauteur sur un arbre, les débris d'une halte de chasse, de la viande, du pain, des os ; dès la premiere nuit les renards s'étoient si fort exercés à sauter, que le terrein autour de l'arbre étoit battu comme une aire de grange.

Le renard est aussi vorace que carnassier ; il mange de-tout avec une égale avidité, des œufs, du lait, du fromage, des fruits, & surtout des raisins : lorsque les levreaux & les perdrix lui manquent, il se rabat sur les rats, les mulots, les serpens, les lézards, les crapauds, &c. il en détruit un grand nombre ; c'est là le seul bien qu'il procure. Il est très avide de miel, il attaque les abeilles sauvages, les guêpes, les frêlons, qui d'abord tâchent de le mettre en fuite, en le perçant de mille coups d'aiguillon ; il se retire en effet, mais c'est en se roulant pour les écraser, & il revient si souvent à la charge, qu'il les oblige à abandonner le guêpier ; alors il le déterre & en mange le miel & la cire. Il prend aussi les hérissons, les roule avec ses pieds, & les force à s'étendre. Enfin, il mange du poisson, des écrevisses, des hannetons, des sauterelles, &c.

Cet animal ressemble beaucoup au chien, surtout par les parties intérieures ; cependant il en diffère par la tête, qu'il a plus grosse, à proportion de son corps ; il a aussi les oreilles plus courtes, la queue beaucoup plus grande, le poil plus long & plus touffu, les yeux plus inclinés ; il en diffère encore par une mauvaise odeur très forte qui lui est particuliere, & enfin par le caractere le plus essentiel, par le naturel ; car il ne s'apprivoise pas aisément, & jamais tout-à-fait : il languit lorsqu'il n'a pas la liberté, & meurt d'ennui quand on veut le garder trop long-temps en domesticité. Il ne s'accouple point

avec la chienne (*b*); s'ils ne ſont pas antipathiques, ils ſont au moins indifférens. Il produit en moindre nombre, & une ſeule fois par an; les portées ſont ordinairement de quatre ou cinq, rarement de ſix, & jamais moins de trois. Lorſque la femelle eſt pleine, elle ſe recèle, ſort rarement de ſon terrier, dans lequel elle prépare un lit à ſes petits. Elle devient en chaleur en hiver, & l'on trouve déjà de petits renards au mois d'avril : lorſqu'elle s'apperçoit que ſa retraite eſt découverte, & qu'en ſon abſence ſes petits ont été inquiétés, elle les tranſporte tous les uns après les autres, & va chercher un autre domicile. Ils naiſſent les yeux fermés, ils ſont, comme les chiens, dix-huit mois ou deux ans à croître, & vivent de même treize ou quatorze ans.

Le renard a les ſens auſſi bons que le loup, le ſentiment plus fin, & l'organe de la voix plus ſouple & plus parfait. Le loup ne ſe fait entendre que par des hurlemens affreux, le renard glapit, aboie, & pouſſe un ſon triſte, ſemblable au cri du paon; il a des tons différens ſelon les ſentimens différens dont il eſt affecté; il a la voix de la chaſſe, l'accent du deſir, le ſon du murmure, le ton plaintif de la triſteſſe, le cri de la douleur, qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un coup de feu qui lui caſſe quelque membre; car il ne crie point pour

---

(*b*) *Voyez* les expériences que j'ai faites à ce ſujet, vol. I de cet ouvrage, article du chien.

toute autre blessure, & il se laisse tuer à coups de bâton, comme le loup, sans se plaindre, mais toujours en se défendant avec courage. Il mord dangereusement, opiniâtrément, & l'on est obligé de se servir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire démordre. Son glapissement est une espèce d'aboiement qui se fait par des sons semblables & très précipités. C'est ordinairement à la fin du glapissement qu'il donne un coup de voix plus fort, plus élevé, & semblable au cri du paon. En hiver, surtout pendant la neige & la gelée, il ne cesse de donner de la voix, & il est au contraire presque muet en été. C'est dans cette saison que son poil tombe & se renouvelle; l'on fait peu de cas de la peau des jeunes renards, ou des renards pris en été. La chair du renard est moins mauvaise que celle du loup, les chiens & mêmes les hommes en mangent en automne, surtout lorsqu'il s'est nourri & engraissé de raisins, & sa peau d'hiver fait de bonnes fourrures. Il a le sommeil profond, on l'approche aisément sans l'éveiller : lorsqu'il dort, il se met en rond comme les chiens; mais lorsqu'il ne fait que se reposer, il étend les jambes de derriere & demeure étendu sur le ventre : c'est dans cette posture qu'il épie les oiseaux le long des haies. Ils ont pour lui une si grande antipathie, que dès qu'ils l'apperçoivent ils font un petit cri d'avertissement; les geais, les merles surtout le conduisent du haut des arbres, répétent souvent le petit cri d'avis, & le suivent

vent quelquefois à plus de deux ou trois cents pas.

J'ai fait élever quelques renards pris jeunes : comme ils ont une odeur très forte, on ne peut les tenir que dans des lieux éloignés, dans des écuries, des étables, où l'on n'eſt pas à portée de les voir ſouvent; & c'eſt peut-être par cette raiſon qu'ils s'apprivoiſent moins que le loup, qu'on peut garder plus près de la maiſon. Dès l'âge de cinq à ſix mois les jeunes renards couroient après les canards & les poules, & il fallut les enchaîner. J'en fis garder trois pendant deux ans, une femelle & deux mâles : on tenta inutilement des le faire accoupler avec des chiennes; quoiqu'ils n'euſſent jamais vu des femelles de leur eſpèce, & qu'ils paruſſent preſſés du beſoin de jouir, ils ne purent s'y déterminer, ils refusèrent conſtamment toutes les chiennes; mais dès qu'on leur préſenta leur femelle légitime, ils la couvrirent quoiqu'enchaînés, & elle produiſit quatre petits. Ces mêmes renards qui ſe jetoient ſur les poules lorſqu'ils étoient en liberté, n'y touchoient plus dès qu'ils avoient leur chaîne : on attachoit ſouvent auprès d'eux une poule vivante, on les laiſſoit paſſer la nuit enſemble, on les faiſoit même jeûner auparavant; malgré le beſoin & la commodité, ils n'oublioient pas qu'ils étoient enchaînés, & ne touchoient point à la poule.

Cette eſpèce eſt une des plus ſujettes aux influences du climat, & l'on y trouve preſque autant de variétés que dans les eſ-

pèces d'animaux domestiques. La plupart de nos renards sont roux, mais il s'en touve aussi dont le poil est gris-argenté ; tous deux ont le bout de la queue blanc. Les derniers s'appellent en Bourgogne, renards, *charbonniers*, parce qu'ils ont les pieds plus noirs que les autres. Ils paroissent aussi avoir le corps plus court, parce que leur poil est plus fourni. Il y en a d'autres qui ont le corps réellement plus long que les autres, & qui sont d'un gris-sale, à-peu-près de la couleur des vieux loups; mais je ne puis décider si cette différence de couleur est une vraie variété, ou si elle n'est produite que par l'âge de l'animal qui peut-être blanchit en vieillissant. Dans les pays du nord il y en a de toutes couleurs, des noirs, des bleus, des gris, des gris-de-fer, des gris-argentés, de blancs, des blancs à pieds fauves, des blancs à tête noire, des blancs avec le bout de la queue noir, des roux avec la gorge & le ventre entiérement blancs, sans aucun mêlange de noir, & enfin des croisés qui ont une ligne noire le long de l'épine du dos, & une autre ligne noire sur les épaules, qui traverse la premiere : ces derniers sont plus grands que les autres, & ont la gorge noire. L'espèce commune est plus généralement répandue qu'aucune des autres, on la trouve par-tout, en Europe (*c*), dans l'Asie septentrionale (*d*)

(*c*) *Voyez* les œuvres de Regnard. Paris, 1742, tom. I, page 175.

(*d*) *V.* la relation du voyage d'Adam Oléarius, Paris, 1656, tome I, page 368.

& tempérée; on la trouve de même en Amérique (*e*), mais elle eſt fort rare en Afrique & dans les pays voiſins de l'Équateur. Les Voyageurs qui diſent en avoir vu à Calécut (*f*) & dans les autres provinces des Indes, ont pris les chacals pour des renards. Ariſtote lui-même eſt tombé dans une erreur ſemblable, lorſqu'il a dit (*g*) que les renards d'Égypte étoient plus petits que ceux de Grèce, ces petits renards d'Égypte ſont des putois (*h*), dont l'odeur eſt inſupportable. Nos renards, originaires des climats froids, ſont devenus naturels aux pays tempéres, & ne ſe ſont pas étendus vers le midi au-delà de l'Eſpagne & du Japon (*i*). Ils ſont originaires des pays froids, puiſqu'on y trouve toutes les variétés de l'eſpèce, & qu'on ne les trouve que là; d'ailleurs ils ſupportent aiſément le froid le plus extrême; il y en a du côté du pôle antarctique (*k*) comme vers le pôle arctique (*l*). La four-

---

(*e*) *V.* le voyage de la Hontan, tome II, p. 42.

(*f*) *V.* les Voyages de François Pyrard. Paris, 1619, tome I, page 427.

(*g*) Ariſtot. *Hiſt. animal. lib. VIII, cap. XVIII.*

(*h*) Aldrovande, *Quadrup. hiſt. p 197.*

(*i*) Voyez l'Hiſtoire du Japon, par Kœmpfer. La Haye, 1719, tome I, page 110.

(*k*) Voyez le voyage de Narboroug à la mer du Sud. Second volume des voyages de Coréal. Paris, 1722, tome II, page 184.

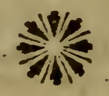
(*l*) Voyez le Recueil des voyages du nord. Rouen, 1716, tome II, pages 113 & 114. Voyez auſſi le Recueil des voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie des Indes orientales. Amſterdam, 1702, tome I, pages 39 & 40.

rure des renards blanchs n'est pas fort estimée, parce que le poil tombe aisément, les gris-argentés sont meilleurs, les bleus & les croisés sont recherchés à cause de leur rareté; mais les noirs sont les plus précieux de tous, c'est après la zibeline la fourrure la plus belle & la plus chère. On en trouve au Spitzberg (*m*), en Groenland (*n*), en Canada (*o*), où il y en a aussi de croisés, & où l'espèce commune est moins rousse qu'en France, & a le poil plus long & plus fourni.

(*m*) Voyez le Recueil des voyages du Nord, &c.

(*n*) Les renards abondent dans toute la Lapponie. Ils sont presque tous blancs, quoiqu'il s'en rencontre de la couleur ordinaire. Les blancs sont les moins estimés; mais il s'en trouve quelquefois de noirs, & ceux-là sont les plus rares & les plus chers; leurs peaux sont quelquefois vendues quarante ou cinquante écus, & le poil en est si fin & si long, qu'il pend de tel côté que l'on veut, en sorte que prenant la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles, &c. Œuvres de Regnard, tome I, page 175.

(*o*) Voyez le voyage du pays des Hurons, par Sagard Théodat. Paris, 1632, pages 304 & 305.



LE BLAIREAU (a).

Voyez planche V, figure 3 de ce Volume.

Le Blaireau eſt un animal pareſſeux, défiant, ſolitaire, qui ſe retire dans les lieux les plus écartés, dans les bois les plus ſombres, & s'y creuſe une demeure ſouterraine; il ſemble fuir la ſociété, même la lumiere, & paſſe les trois quarts de ſa vie dans ce ſéjour ténébreux, dont il ne ſort que pour chercher ſa ſubſiſtance. Comme il a le corps alongé, les jambes courtes, les ongles, ſurtout ceux des pieds de devant, très longs & très fermes, il a plus de facilité qu'un autre pour ouvrir la terre, y fouiller, y pénétrer, & jeter derriere lui les déblais de

---

(a) Le Blaireau ou Taiſſon, en Latin, *Meles, Taxus*; en Italien, *Taſſo*; en Eſpagnol, *Taſugo, texon*; en Allemand, *Tachs, Dachs, Dax*; en Anglois, *Badger, Brock, Grai, Bauſſon patte*; en Suédois, *Grafſwin*, en Polonois, *Jazwiec, Borſuc, Kol-dziki, Zbik.*

Meles. Geſner, *Icon. animal. quadr. p. 86.*

Taxus ſive Meles. Ray, *Synopſ. animal quadrup. page 185.*

Meles unguibus anticis longiſſimis. Taxus, Linnæus.

Coati caudâ brevi. Taxus, Meles. Coati griſeus. Klein, *de quadrup. p. 73.*

Meles pilis ex ſordidè albo & nigro variegatis veſtita, capite tæniis alternatim albis & nigris variegato, Meles, Briſſon, *Regn. animal. p. 253.*

son excavation, qu'il rend tortueuse, oblique, & qu'il pousse quelquefois fort loin. Le Renard qui n'a pas la même facilité pour creuser la terre, profite de ses travaux : ne pouvant le contraindre par la force, il l'oblige par adresse à quitter son domicile, en l'inquiétant, en faisant sentinelle à l'entrée, en l'infectant même de ses ordures ; ensuite il s'en empare, l'élargit, l'approprie, & en fait son terrier. Le blaireau, forcé à changer de manoir, ne change pas de pays ; il ne va qu'à quelque distance travailler sur nouveaux frais à se pratiquer un autre gîte, dont il ne sort que la nuit, dont il ne s'écarte guere, & où il revient dès qu'il sent quelque danger. Il n'a que ce moyen de se mettre en sûreté, car il ne peut échapper par la fuite ; il a les jambes trop courtes pour pouvoir bien courir. Les chiens l'atteignent promptement, lorsqu'ils le surprennent à quelque distance de son trou : cependant il est rare qu'ils l'arrêtent tout-à-fait & qu'ils en viennent à bout, à moins qu'on ne les aide. Le blaireau a le poil très épais, les jambes, la mâchoire & les dents très fortes, aussi-bien que les ongles ; il se sert de toute sa force, de toute sa résistance & de toutes ses armes en se couchant sur le dos, & il fait aux chiens de profondes blessures. Il a d'ailleurs la vie trés dure ; il combat long-temps, se défend courageusement, & jusqu'à la derniere extrémité.

Autrefois que ces animaux étoient plus communs qu'ils ne le sont aujourd'hui, on dressoit des bassets pour les chasser & les

prendre dans leurs terriers. Il n'y a guere que les baſſets à jambes torſes qui puiſſent y entrer aiſément ; le blaireau ſe défend en reculant, éboule de la terre, afin d'arrêter ou d'enterrer les chiens. On ne peut le prendre qu'en faiſant ouvrir le terrier par-deſſus, lorſqu'on juge que les chiens l'ont acculé juſqu'au fond ; on le ſerre avec des tenailles, & enſuite on le musèle pour l'empêcher de mordre : on m'en a apporté pluſieurs qui avoient été pris de cette façon, & nous en avons gardé quelques-uns long-temps. Les jeunes s'apprivoiſent, aiſément, jouent avec les petits chiens, & ſuivent comme eux la personne qu'ils connoiſſent & qui leur donne à manger ; mais ceux que l'on prend vieux demeurent toujours ſauvages ; ils ne ſont ni mal-faiſans, ni gourmands comme le renard & le loup, & cependant ils ſont animaux carnaſſiers ; ils mangent de tout ce qu'on leur offre, de la chair, des œufs, du fromage, du beurre, du pain, du poiſſon, des fruits, des noix, des graines, des racines, &c. & ils préfèrent la viande crue à tout le reſte. Ils dorment la nuit entiere & les trois quarts du jour, ſans cependant être ſujets à l'engourdiſſement pendant l'hiver, comme les marmottes ou les loirs. Ce ſommeil fréquent fait qu'ils ſont toujours gras, quoiqu'ils ne mangent pas beaucoup ; & c'eſt par la même raiſon qu'ils ſupportent aiſément la diète, & qu'ils reſtent ſouvent dans leur terrier trois ou quatre jours ſans en ſortir, ſurtout dans les temps de neige.

Ils tiennent leur domicile propre, ils n'y

ſont jamais leurs ordures. On trouve rarement le mâle avec la femelle : lorſqu'elle eſt prête à mettre bas, elle coupe de l'herbe, en fait une eſpèce de fagot, qu'elle traîne entre ſes jambes juſqu'au fond du terrier, où elle fait un lit commode pour elle & ſes petits. C'eſt en été qu'elle met bas, & la portée eſt ordinairement de trois ou de quatre. Lorſqu'ils ſont un peu grands, elle leur apporte à manger; elle ne ſort que la nuit, va plus au loin que dans les autres temps; elle déterre les nids des guêpes, en emporte le miel, perce les rabouillieres des lapins, prend les jeunes lapreaux, ſaiſit auſſi les mulots, les lézards, les ſerpens, les ſauterelles, les œufs des oiſeaux, & porte tout à ſes petits, qu'elle fait ſortir ſouvent ſur le bord du terrier, ſoit pour les allaiter, ſoit pour leur donner à manger.

Ces animaux ſont naturellement frileux; ceux qu'on élève dans la maiſon ne veulent pas quitter le coin du feu, & ſouvent s'en approchent de ſi près qu'ils ſe brûlent les pieds, & ne guériſſent pas aiſément. Ils ſont auſſi fort ſujets à la galle; les chiens qui entrent dans leurs terriers prennent le même mal, à moins qu'on n'ait grand ſoin de les laver. Le blaireau a toujours le poil gras & mal propre; il a entre l'anus & la queue une ouverture aſſez large, mais qui ne communique point à l'intérieur & ne pénètre guere qu'à un pouce de profondeur; il en ſuinte continuellement une liqueur onctueuſe, d'aſſez mauvaiſe odeur, qu'il ſe plaît à ſucer. Sa chair n'eſt pas abſolument mauvaiſe à manger,

manger, & l'on fait de sa peau des fourrures grossières, des colliers pour les chiens, des couvertures pour les chevaux, &c.

Nous ne connoissons point de variétés dans cette espèce, & nous avons fait chercher par-tout le blaireau-cochon dont parlent les chasseurs, sans pouvoir le trouver. Du Fouilloux (*b*) dit qu'il y a deux espèces de *tessons* ou *blâireaux*, les *porchins* & les *chenins*; que les porchins sont un peu plus gras, un peu plus blancs, un peu plus gros de corps & de tête que les chenins. Ces différences sont, comme l'on voit, assez légères, & il avoue lui-même qu'elles sont peu apparentes, à moins qu'on n'y regarde de bien près (*c*). Je crois donc que cette distinction du blaireau, en *blaireau-chien* & *blaireau-cochon*, n'est qu'un préjugé, fondé sur ce que cet animal a deux noms, en latin *meles* & *taxus*, en françois *blaireau* & *taisson*, &c. & que c'est une de ces erreurs produites par la nomenclature. D'ailleurs, les espèces qui ont des variétés, sont ordinairement très abondantes, & très généralement répandues; celle du blaireau est au contraire une des moins nombreuses & des plus confinées. On n'est pas sûr qu'elle se trouve en Amérique, à moins qu'on ne regarde comme une variété de l'espèce, l'animal envoyé de la Nouvelle-Yorck, dont M. Brisson a donné une courte description

---

(*b*) Voyez la Vénerie de du Fouilloux. Paris, 1613, *page 72 verso*, & *73 recto*.

(*c*) *Idem*, *ibid*.

(*d*), ſous le nom de *blaireau blanc.* Elle n'eſt point en Afrique ; car l'animal du cap de Bonne-eſpérance décrit par Kolbe (*e*) ſous le nom de *blaireau puant*, eſt un animal différent ; & nous doutons que le *foſſa* de Madagaſcar, dont parle Flaccourt dans ſa relation, page 152, & qu'il dit reſſembler au blaireau de France, ſoit en effet un blaireau. Les autres Voyageurs n'en parlent pas : le docteur Shaw dit même (*f*) qu'il eſt entiérement inconnu en Barbarie. Il paroît auſſi qu'il ne ſe trouve point en Aſie ; il n'étoit pas connu des Grecs, puiſqu'Ariſtote n'en fait aucune mention, & que le blaireau n'a pas même de nom dans la langue grecque. Ainſi cette eſpèce, origi-

---

(*d*) *Meles ſuprà alba, infra ex albo flavicans . . . Meles alba.* Il a, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, un pied neuf pouces de long ; ſa queue eſt longue de neuf pouces. Ses yeux ſont petits à proportion de la grandeur de ſon corps, ſes oreilles courtes, ſes jambes très courtes, ſes ongles blancs. Tout ſon corps eſt couvert de poils très épais, blancs dans toute la partie ſupérieure du corps, & d'un blanc jaunâtre dans la partie inférieure. On le trouve dans la Nouvelle-Yorck, d'où il a été apporté à M. de Reaumur. Briſſon, *Regn. animal. page 255.* On doit ajouter à cette deſcription, qu'il eſt en tout plus petit, & qu'il a le nez plus court que notre blaireau ; & d'ailleurs on ne voit pas ſur la peau, qui eſt empaillée, s'il y a une bourſe ſous la queue.

(*e*) *Voyez* la Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe. Amſterdam, 1741, tome III, page 64.

(*f*) Voyez le voyage de M. Shaw. La Haye, 1743, tome I, page 320.

naire du climat tempéré de l'Europe, ne s'eſt guere répandue au-delà de l'Eſpagne, de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Pologne & de la Suède; & elle eſt par-tout aſſez rare. Et non-ſeulement il n'y a que peu ou point de variétés dans l'eſpèce, mais même elle n'approche d'aucune autre. Le blaireau a des caractères tranchés & fort ſinguliers: les bandes alternatives qu'il a ſur la tête, l'eſpèce de poche qu'il a ſous la queue, n'appartiennent qu'à lui; il a le corps preſque blanc par-deſſus, & preſque noir par-deſſous, ce qui eſt tout le contraire des autres animaux, dont le ventre eſt toujours d'une couleur moins foncée que le dos.





LA LOUTRE [a].

Voyez planche VI, figure 1 de ce Volume.

La Loutre est un animal vorace, plus avide de poisson que de chair, qui ne quitte guère le bord des rivieres ou des lacs, & qui dépeuple quelquefois les étangs; elle a plus de facilité qu'un autre pour nager, plus même que le castor, car il n'a de membranes qu'aux pieds de derriere, & il a les doigts séparés dans les pieds de devant, tandis que la loutre a des membranes à tous les pieds, elle nage presque aussi vîte qu'elle marche : elle ne va point à la mer comme le castor, mais elle parcourt les eaux douces, & remonte ou descend les rivieres à des distances considérables : souvent elle nage entre deux eaux, & y demeure assez

[a] La Loutre, en Grec, Ἐνυδρίς; en Latin *Lutra* vel *Lytra*, vel *etiam Lutris*, *Lutrix*; en Italien, *Lodra*, *Lodria*, *Loutra*; en Espagnol, *Nutria*; en Allemand, *Fischotter*; en Anglois, *Otter*; en Suédois, *Witer*; en Polonois, *Widra*; en Savoie, *Leure*.

Lutra, Gesner, *hist. quadrup. p. 684. Icon. animal. quadrup. p. 85.*

Lutra, Ray, *Synops. animal. quadrup. p. 187.*

Lutra digitis æqualibus Linnæus.

Lutra, Klein, *de quadr. p. 91.*

Lutra castanei coloris . . . Lutra, Brisson, *Regn. animal. p. 277.*



1 La Loutre. 2 La Fouine. 3 La Marte. 4 Le Putois.

long-temps ; elle vient enſuite à la ſurface afin de reſpirer. A parler exactement, elle n'eſt point animal amphibie, c'eſt-à-dire, animal qui peut vivre également & dans l'air & dans l'eau ; elle n'eſt pas conformée pour demeurer dans ce dernier élément, & elle a beſoin de reſpirer à-peu-près comme tous les autres animaux terreſtres : ſi même il arrive qu'elle s'engage dans une naſſe à la pourſuite d'un poiſſon, on la trouve noyée, & l'on voit qu'elle n'a pas eu le temps d'en couper tous les oſiers pour en ſortir. Elle a les dents comme la fouine, mais plus groſſes & plus fortes, relativement au volume de ſon corps. Faute de poiſſon, d'écreviſſes, de grenouilles, de rats d'eau, ou d'autre nourriture, elle coupe les jeunes rameaux, & mange l'écorce des arbres aquatiques ; elle mange auſſi de l'herbe nouvelle au printemps : elle ne craint pas plus le froid que l'humidité ; elle devient en chaleur en hiver, & met bas au mois de mars : on m'a ſouvent apporté des petits au commencement d'avril ; les portées ſont de trois ou quatre. Ordinairement les jeunes animaux ſont jolis : les jeunes loutres ſont plus laides que les vieilles. La tête mal faite, les oreilles placées bas, des yeux trop petits & couverts, l'air obſcur, les mouvemens gauches, toute la figure ignoble, informe, un cri qui paroît machinal, & qu'elles répètent à tout moment, ſembleroient annoncer un animal ſtupide ; cependant la loutre devient induſtrieuſe avec l'âge, au moins aſſez pour faire la guerre

avec grand avantage aux poissons, qui pour l'instinct & le sentiment sont très inférieurs aux autres animaux; mais j'ai grand peine à croire qu'elle ait, je ne dis pas les talens du castor, mais même les habitudes qu'on lui suppose, comme celle de commencer toujours par remonter les rivieres, afin de revenir plus aisément & de n'avoir plus (*b*) qu'à se laisser entraîner au fil de l'eau lorsqu'elle s'est rassasiée ou chargée de proie; celle d'approprier son domicile & d'y faire un plancher, pour n'être point incommodée de l'humidité; celle d'y faire une ample provision de poisson, afin de n'en pas manquer; & enfin la docilité & la facilité de s'apprivoiser au point de pêcher pour son maître, & d'apporter le poisson jusque dans la cuisine. Tout ce que je sais, c'est que les loutres ne creusent point leur domicile elles-mêmes, qu'elles se gîtent dans le premier trou qui se présente, sous les racines des peupliers, des saules, dans les fentes des rochers, & même dans les piles de bois à flotter; qu'elles y font aussi leurs petits sur un lit fait de bûchettes & d'herbes; que l'on trouve dans leur gîte des têtes & des arêtes de poisson; qu'elles changent souvent de lieu: qu'elles emmènent ou dispersent leurs petits au bout de six semaines ou de deux mois; que ceux que j'ai voulu priver cherchoient à mordre, même en prenant du lait, & avant

---

(*b*) *Vide Gesner, hist. quad. p. 685, ex Alberto, Bellonio, Scaligero, Olao magno, &c.*

que d'être aſſez forts pour mâcher du poiſſon ; qu'au bout de quelques jours ils devenoient plus doux, peut-être parce qu'ils étoient malades & foibles ; que loin de s'accoutumer aiſément à la vie domeſtique, tous ceux que j'ai eſſayé de faire élever ſont morts dans le premier âge ; qu'enfin la loutre eſt, de ſon naturel, ſauvage & cruelle ; que quand elle peut entrer dans un vivier, elle y fait ce que le putois fait dans un poulaillier : qu'elle tue beaucoup plus de poiſſon qu'elle ne peut en manger, & qu'enſuite elle en emporte dans ſa gueule.

Le poil de la loutre ne mue guere, ſa peau d'hiver eſt cependant plus brune, & ſe vend plus cher que celle d'été ; elle fait une très bonne fourrure. Sa chair ſe mange en maigre, & a en effet un mauvais goût de poiſſon ou plutôt de marais. Sa retraite eſt infectée de la mauvaiſe odeur des débris du poiſſon qu'elle y laiſſe pourrir ; elle ſent elle-même aſſez mauvais ; les chiens la chaſſent volontiers & l'atteignent aiſément, lorſqu'elle eſt éloignée de ſon gîte & de l'eau ; mais quand ils la ſaiſiſſent, elle ſe défend, les mord cruellement, & quelquefois avec tant de force & d'acharnement, qu'elle leur briſe les os des jambes, & qu'il faut la tuer pour la faire démordre. Le caſtor cependant, qui n'eſt pas un animal bien fort, chaſſe la loutre, & ne lui permet pas d'habiter ſur les bords qu'il fréquente.

Cette eſpèce, ſans être en très grand

nombre, est généralement répandue en Europe, depuis la Suède jusqu'à Naples, & se retrouve dans l'Amérique septentrionale (*c*); elle étoit bien connue des Grecs (*d*), & se trouve vraisemblablement dans tous les climats tempérés, sur-tout dans les lieux où il y a beaucoup d'eau; car la loutre ne peut habiter ni les sables brûlans ni les déserts arides : elle fuit également les rivieres stériles & les fleuves trop fréquentés. Je ne crois pas qu'elle se trouve dans les pays très chauds; car le Jiya ou Carigueibeju (*e*), qu'on a appelé *loutre du Brésil*, & qui se trouve aussi à Cayenne (*f*) paroît être d'une espèce voisine mais différente, au lieu que la loutre de l'Amérique septentrionale ressemble en tout à celle d'Europe, si ce n'est que la fourrure est encore plus noire & plus belle que celle de la loutre de Suède ou de Moscovie (*g*).

[*c*] Voyez le voyage de la Hontan, tome II, p. 38.

[*d*] *Vide Aristotelem, hist. animal. lib. VIII, cap. V.*

[*e*] *Jiya quæ & Carigueibeju appellatur à Brasiliensibus.* Marcg. *hist. Brasil. page 234. Lutra Brasiliensis.* Ray, *Synops. animal. quadrup. p. 189. Lutra pollice digitis breviore.* Linnæus. *Lutra atri coloris, maculâ sub gutture flavâ.* Brisson, *Regn. animal. p. 278.*

[*f*] *Lutra nigricans, caudâ depressâ & glabrâ.* Barrere. Hist. de la France équinoxiale, page 155.

(*g*) Voyez le voyage de la Hontan, tome I, p. 84.

LA FOUINE (a).

Voyez Planche VI, fig. 2 de ce Volume.

LA plupart des Naturalistes ont écrit que la Fouine & la Marte étoient des animaux de la même espèce. Gesner (*b*) & Ray ont dit, d'après Albert, qu'ils se mêloient ensemble. Cependant ce fait, qui n'est appuyé par aucun autre témoignage, nous paroît au moins douteux, & nous croyons au contraire que ces animaux ne se mêlant point ensemble, font deux espèces distinctes & séparées. Je puis ajouter, aux raisons qu'en donne M. Daubenton (*c*), des exemples qui

---

(a) La Fouine, en Latin, *Martes domestica*, *Foyna*, *Gainus*, *Schismus*; en Italien, *Foina*, *Fouina*; en Allemand, *Hukff marder.*

Martes domestica. Gesner, *Icon. animal. quadrup. p.* 97 & 98.

Martes, aliis Foyna. Ray, *Synops. animal. quadrup. page* 200.

Mustela fulvo nigricans, gulâ pallidâ. Martes. Linnæus.

Martes Saxorum non fagorum, seu domesticus. Klein, *de quadrup. p.* 64.

Mustela pilis in exortu albidis, castaneo colore terminatis, vestita, gutture albo. Foyna. Brisson, *Regn. animal. p.* 246.

(*b*) Gesner, *hist. animal. quadrup. p.* 76. Ray, *Synops. animal. quadrup. p.* 200.

(*c*) Voyez la description de la marte, tome XIV de l'édition en 31 volumes.

rendront la chose plus sensible. Si la marte étoit la fouine sauvage, ou la fouine la marte domestique, il en seroit de ces deux animaux comme du chat sauvage & du chat domestique ; le premier conserveroit constamment les mêmes caracteres, & le second varieroit, comme on le voit dans le chat sauvage qui demeure toujours le même, & dans le chat domestique qui prend toutes sortes de couleurs. Au contraire, la fouine, ou si l'on veut la marte domestique, ne varie point ; elle a ses caracteres propres, particuliers, & tous aussi constans que ceux de la marte sauvage ; ce qui suffiroit seul pour prouver que ce n'est pas une pure variété, une simple différence produite par l'état de domesticité : d'ailleurs, c'est sans aucun fondement qu'on appelle la fouine, *marte domestique*, puisqu'elle n'est pas plus domestique que le renard, le putois, qui, comme elle, s'approchent des maisons pour y trouver leur proie, & qu'elle n'a pas plus d'habitude, pas plus de communication avec l'homme, que les autres animaux que nous appellons sauvages. Elle diffère donc de la marte par le naturel & par le tempérament, puisque celle-ci fuit les lieux découverts, habite au fond des bois, demeure sur les arbres, ne se trouve en grand nombre que dans les climats froids, au lieu que la fouine s'approche des habitations, s'établit même dans les vieux bâtimens, dans les greniers à foin, dans des trous de muraille ; qu'enfin l'espèce en est généralement répandue en grand nombre dans tous les pays tempérés,

& même dans les climats chauds, comme à Madagaſcar (*d*), aux Maldives (*e*) & qu'elle ne ſe trouve pas dans les pays du Nord.

La fouine a la phyſionomie très fine, l'œil vif, le ſaut léger, les membres ſouples, le corps flexible, tous les mouvemens très preſtes : elle ſaute & bondit plutôt qu'elle ne marche; elle grimpe aiſément contre les murailles qui ne ſont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulaillers, &c, mange les œufs, les pigeons, les poules, &c, en tue quelquefois un grand nombre, & les porte à ſes petits; elle prend auſſi les ſouris, les rats, les taupes, les oiſeaux dans leurs nids. Nous en avons élevé une que nous avons gardée long-temps : elle s'apprivoiſe à un certain point; mais elle ne s'attache pas, & demeure toujours aſſez ſauvage pour qu'on ſoit obligé de la tenir enchaînée; elle faiſoit la guerre aux chats; elle ſe jetoit auſſi ſur les poules dès qu'elle ſe trouvoit à portée; elle s'échappoit ſouvent, quoiqu'attachée par le milieu du corps; les premieres fois elle ne s'éloignoit guere & revenoit au bout de quelques heures, mais ſans marquer de la joie, ſans attachement pour perſonne. Elle demandoit cependant à manger comme le chat & le chien; peu après elle fit des abſences plus

---

(*d*) Voyez les voyages de Jean Struys. Rouen, 1719, tome I, page 30.

(*e*) *V.* les Voyages de François Pyrard. Paris, 1619, tome I page 132.

longues, & enfin ne revint plus. Elle avoit alors un an & demi, l'âge apparemment auquel la nature avoit pris le dessus. Elle mangeoit de tout ce qu'on lui donnoit, à l'exception de la salade & des herbes; elle aimoit beaucoup le miel, & préféroit le chenevis à toutes les autres graines : on a remarqué qu'elle buvoit fréquemment, qu'elle dormoit quelquefois deux jours de suite, & qu'elle étoit aussi quelquefois deux ou trois jours sans dormir; qu'avant le sommeil elle se mettoit en rond, cachoit sa tête & l'enveloppoit de sa queue; que tant qu'elle ne dormoit pas, elle étoit dans un mouvement continuel si violent & si incommode, que quand même elle ne se seroit pas jetée sur les volailles, on auroit été obligé de l'attacher pour l'empêcher de tout briser. Nous avons eu quelques autres fouines plus âgées, que l'on avoit prises dans des piéges, mais celles-là demeurerent tout-à-fait sauvages; elles mordoient ceux qui vouloient les toucher, & ne vouloient manger que de la chair crue.

Les fouines, dit-on, portent autant de temps que les chats. On trouve des petits depuis le printemps jusqu'en automne, ce qui doit faire présumer qu'elles produisent plus d'une fois par an; les plus jeunes ne font que trois ou quatre petits, les plus âgées en font jusqu'à sept. Elles s'établissent pour mettre bas dans un magasin à foin, dans un trou de murailles, où elles poussent de la paille & des herbes; quelquefois dans une fente de rocher ou dans un

tronc d'arbre, où elles portent de la mouſſe; & lorſqu'on les inquiette, elles déménagent & tranſportent ailleurs leurs petits, qui grandiſſent aſſez vîte; car celle que nous avons élevée avoit au bout d'un an preſqu'atteint ſa grandeur naturelle, & de-là on peut inférer que ces animaux ne vivent que huit ou dix ans. Ils ont une odeur de faux muſc qui n'eſt pas abſolument déſagréable; les martes & les fouines, comme beaucoup d'autres animaux, ont des véſicules intérieures qui contiennent une matiere odorante, ſemblable à celle que fournit la civette: leur chair a un peu de cette odeur; cependant celle de la marte n'eſt pas mauvaiſe à manger; celle de la fouine eſt plus déſagréable, & ſa peau eſt auſſi beaucoup moins eſtimée.



LA MARTE [a].

Voyez planche VI, fig. 3 de ce Volume.

LA Marte, originaire du Nord, est naturelle à ce climat & s'y trouve en si grand nombre qu'on est étonné de la quantité de fourrures de cette espèce qu'on y consomme & qu'on en tire. Elle est au contraire en petit nombre dans les climats tempérés, & ne se trouve point dans les pays chauds (*b*) : nous en avons quelques-unes dans nos bois de Bourgogne, il s'en trouve aussi dans la forêt de Fontainebleau ; mais en

(*a*) La Marte, en Latin, *Martes*, *Marta*, *Marterus* ; en Italien, *Marta*, *Maturá*, *Martaro*, *Martorello*, *Martire* ; en Espagnol, *Marta* ; en Allemand, *Feld-marder*, *Wild-marder* ; en Anglois, *Martin*, *Martles* ; en Suédois, *Mard* ; en Polonois, *Kuna*.

Martes sylvestris. Martis altera species nobilior. Gesner, *Icon. animal. quadrup. p. 99.*

Martes. Ray, *Synops. animal. quadrup. p. 200.*

Mustela fulvo nigricans, gulâ pallidâ. Martes. Linnæus.

Mustela, martes. Klein, *de quadrup. p. 64.*

Mustela pilis in exortu ex cinereo albidis, castaneo colore terminatis vestita, gutture flavo. Martes. Brisson, *Regn. animal. p. 247.*

(*b*) Il y a toute apparence que les martes du pays des Anzicos, voisin du royaume de Congo, dont il est fait mention dans l'histoire générale des voyages, tom. V, page 87, sont des fouines, & non pas des martes.

général elles sont aussi rares en France que la fouine y est commune. Il n'y en a point du tout en Angleterre, parce qu'il n'y a pas de bois; elle fuit également les pays habités & les lieux découverts; elle demeure au fond des forêts, ne se cache point dans les rochers, mais parcourt les bois & grimpe au-dessus des arbres; elle vit de chasse, & détruit une quantité prodigieuse d'oiseaux, dont elle cherche les nids pour en sucer les œufs: elle prend les écureuils, les mulots, les lérots, &c. elle mange aussi du miel comme la fouine & le putois. On ne la trouve pas en pleine campagne, dans les prairies, dans les champs, dans les vignes; elle ne s'approche jamais des habitations, & elle differe encore de la fouine par la maniere dont elle se fait chasser; dès que la fouine se sent poursuivie par un chien, elle se soustrait en gagnant promptement son grenier ou son trou; la marte au contraire se fait suivre assez long-temps par les chiens: avant de grimper sur un arbre, elle ne se donne pas la peine de monter jusqu'au-dessus des branches, elle se tient sur la tige, & de-là les regarde passer; la trace que la marte laisse sur la neige paroît être celle d'une grande bête, parce qu'elle ne va qu'en sautant & qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois; elle est un peu plus grosse que la fouine, & cependant elle a la tête (*c*) plus courte; elle a

---

(*c*) Comparez les deux premieres tables des descrip-

les jambes (*d*) plus longues, & court par conſéquent plus aiſément : elle a la gorge jaune, au lieu que la fouine l'a blanche : ſon poil eſt auſſi bien plus fin, bien plus fourni & moins ſujet à tomber ; elle ne prépare pas comme la fouine, un lit à ſes petits ; néanmoins elle les loge encore plus commodément. Les écureuils font, comme l'on ſait, des nids au-deſſus des arbres, avec autant d'art que les oiſeaux ; lorſque la marte eſt prête à mettre bas, elle grimpe au nid de l'écureuil, l'en chaſſe, en élargit l'ouverture, s'en empare & y fait ſes petits ; elle ſe ſert auſſi des anciens nids de ducs & de buſes, & des trous des vieux arbres, dont elle déniche les pics-de-bois & les autres oiſeaux ; elle met bas au printemps, la portée n'eſt que de deux ou trois ; les petits naiſſent les yeux fermés, & cependant grandiſſent en peu de temps ; elle leur apporte bientôt des oiſeaux, des œufs, & les mène enſuite à la chaſſe avec elle : les oiſeaux

---

tions de la fouine & de la marte, & vous verrez que le corps de la fouine ayant en longueur un pied quatre pouces ſix lignes, & en groſſeur huit pouces quatre lignes, la longueur de la tête depuis le bout du muſeau juſqu'à l'occiput, eſt de quatre pouces ; au lieu que dans la marte la longueur du corps étant d'un pied ſix pouces huit lignes, & la groſſeur de dix pouces quatre lignes, la longueur de la tête depuis le bout du muſeau juſqu'à l'occiput, n'eſt cependant que de trois pouces dix lignes. Voyez vol. XIV de l'édition en trente-un volumes.

(*d*) Comparez dans les mêmes tables les longueurs des jambes. *Idem.*

connoiſſent

connoiſſent ſi bien leurs ennemis, qu'ils font pour la marte comme pour le renard, le même petit cri d'avertiſſement; & une preuve que c'eſt la haine qui les anime, plutôt encore que la crainte, c'eſt qu'ils les ſuivent aſſez loin, & qu'ils font ce cri contre tous les animaux voraces & carnaſſiers, tels que le loup, le renard, la marte, le chat ſauvage, la belette, & jamais contre le cerf, le chevreuil, le lièvre, &c.

Les martes ſont auſſi communes dans le nord de l'Amérique que dans le nord de l'Europe & de l'Aſie: on en apporte beaucoup du Canada; il y en a dans toute l'étendue des terres ſeptentrionales de l'Amérique, juſqu'à la baie de Hudſon (*e*), & en Aſie juſqu'au nord du royaume de Tunquin (*f*) & de l'empire de la Chine (*g*). Il ne faut pas la confondre avec la marte zibeline, qui eſt un autre animal dont la fourrure eſt bien plus précieuſe. La zibeline eſt noire, la marte n'eſt que brune & jaune. La partie de la peau qui eſt la plus eſtimée dans la marte, eſt celle qui eſt la plus brune, & qui s'étend tout le long du dos juſqu'au bout de la queue.

(*e*) Voyez le voyage du capitaine Robert Lade, traduit par l'abbé Prévôt, Paris, 1744, tome II, p. 227.

(*f*) Voyez les voyages de Tavernier. Rouen 1713, tome IV, page 182. Voyez auſſi l'Hiſtoire générale des voyages, par M. l'abbé Prévôt, tome VII, p. 117.

(*g*) Voyez l'Hiſtoire générale des voyages, tome VI, page 562.

LE PUTOIS (a).

Voyez planche VI, fig. 4 de ce volume.

LE Putois ressemble beaucoup à la fouine par le tempérament, par le naturel, par les habitudes ou les mœurs, & aussi par la forme du corps. Comme elle, il s'approche des habitations, monte sur les toits, s'établit dans les greniers à foin, dans les granges & dans les lieux peu fréquentés, d'où il ne sort que la nuit pour chercher sa proie. Il se glisse dans les basse-cours, monte aux volieres, aux colombiers, où sans faire autant de bruit que la fouine il fait plus de dégât; il coupe ou écrase la tête à toutes les volailles, & ensuite il les

---

(a) Le Putois, en Latin, *Putorius*; en Italien, *Foetta*, *Puzolo*; en Allemand, *Iltis*, *Ulk*, *Buntsing*; en Anglois, *Polecat*, *Fitchet*; en Polonois, *Vidra*, *Tchorz*.

Putorius. Gesner, *hist. quadrup. p.* 767. *Icon. anim. quadrup. p.* 99.

Putorius. Ray, *Synops. animal. quadrup. p.* 199.

Mustela flavescente nigricans, ore albo, collari flavescente. Putorius. Linnæus.

Mustela pilis in exortu ex cinereo albidis, colore nigricante terminatis vestita, oris circumferentiâ albâ. Putorius. Brisson, *Regn. animal. page* 249.

tranſporte une à une & en fait magaſin; ſi, comme il arrive ſouvent, il ne peut les emporter entieres, parce que le trou par où il eſt entré ſe trouve trop étroit, il leur mange la cervelle & emporte les têtes. Il eſt auſſi fort avide de miel ; il attaque les ruches en hiver, & force les abeilles à les abandonner. Il ne s'éloigne guere des lieux habités ; il entre en amour au printemps ; les mâles ſe battent ſur les toits & ſe diſputent la femelle, enſuite ils l'abandonnent & vont paſſer l'été à la campagne ou dans les bois; la femelle au contraire reſte dans ſon grenier juſqu'à ce qu'elle ait mis bas, & n'emmène ſes petits que vers le milieu ou la fin de l'été ; elle en fait trois ou quatre & quelquefois cinq, ne les allaite pas long-temps, & les accoutume de bonne heure à ſucer du ſang & des œufs.

A la ville ils vivent de proie, & de chaſſe à la campagne ; ils s'établiſſent pour paſſer l'été dans des terriers de lapins, dans des fentes de rochers, dans des troncs d'arbres creux, d'où ils ne ſortent guere que la nuit pour ſe répandre dans les champs, dans les bois ; ils cherchent les nids des perdrix, des allouettes & des cailles; ils grimpent ſur les arbres pour prendre ceux des autres oiſeaux : ils épient les rats, les taupes, les mulots & font une guerre continuelle aux lapins, qui ne peuvent leur échapper, parce qu'ils entrent aiſément dans leurs trous ; une ſeule famille de putois ſuffit pour détruire une garenne. Ce ſeroit le moyen le plus ſimple pour diminuer le nombre

des lapins dans les endroits où ils deviennent trop abondans.

Le putois est un peu plus petit que la fouine ; il a la queue plus courte, le museau plus pointu ; le poil plus épais & plus noir ; il a du blanc sur le front, aussi-bien qu'aux côtés du nez & autour de la gueule. Il en diffère encore par la voix ; la fouine a le cri aigu & assez éclatant, le putois a le cri plus obscur ; ils ont tous deux, aussi-bien que la marte & l'écureuil, un grognement d'un ton grave & colere, qu'ils répètent souvent lorsqu'on les irrite ; enfin le putois ne ressemble point à la fouine par l'odeur, qui loin d'être agréable, est au contraire si fétide, qu'on l'a d'abord distingué & dénommé par-là. C'est surtout lorsqu'il est échauffé, irrité, qu'il exhale & répand au loin une odeur insupportable. Les chiens ne veulent point manger de sa chair ; & sa peau même, quoique bonne, est à vil prix, parce qu'elle ne perd jamais entiérement son odeur naturelle. Cette odeur vient de deux follécules ou vésicules que ces animaux ont auprès de l'anus, & qui filtrent & contiennent une matiere onctueuse dont l'odeur est très désagréable dans le putois, le furet, la belette, le blaireau, &c, & qui n'est au contraire qu'une espèce de parfum dans la civette, la fouine, la marte, &c.

Le putois paroît être un animal des pays tempérés : on n'en trouve que peu ou point dans les pays du Nord, & ils sont plus rares que la fouine dans les climats méridionaux. Le puant d'Amérique est un animal

différent, & l'efpèce du putois paroît être confinée en Europe, depuis l'Italie jufqu'à la Pologne. Il eft sûr que ces animaux craignent le froid, puifqu'ils fe retirent dans les maifons pour y paffer l'hiver, & qu'on ne voit jamais de leurs traces fur la neige dans les bois & dans les champs éloignés des maifons; & peut être auffi craignent-ils la trop grande chaleur, puifqu'on n'en trouve point dans les pays méridionaux.



LE FURET (a).

Voyez planche VII fig. 1 de ce Volume.

QUELQUES Auteurs ont douté si le Furet & le Putois étoient des animaux d'espèces différentes (*b*). Ce doute est peut-être fondé sur ce qu'il y a des furets qui ressemblent aux putois par la couleur du poil : cependant le putois, naturel aux pays tempérés, est un animal sauvage comme la fouine ; & le furet, originaire des climats chauds, ne peut subsister en France que comme animal domestique. On ne se sert point du putois, mais du furet pour la chasse du lapin, parce qu'il s'apprivoise plus aisément ; car

(*a*) Le Furet, en Latin, *Viverra*, *Furo*, *Furunculus* ; en Espagnol, *Huron*, *Furam* ; en Allemand, *Frett*, *Frettel*, *Furette* ; en Anglois, *Ferret* ; en Polonois, *Laska*.

Viverra, *Furo*, *Ictis*. Gesner, *hist. quadrup.* p. 762. *Icon. animal. quadrup.* p. 101.

Mustela sylvestris viverra dicta. Ray, *Synops. animal. quadrup.* p. 198.

Mustela viverra dicta. Klein, *de quadrup.* p. 63.

Mustela pilis subflavis longioribus, castaneo colore terminatis vestita, viverra mas. Mustela pilis ex albo subflavis vestita. . . Viverra fœmina. Brisson, *Regn. animal.* p. 244.

(*b*) *Vide Linnæi Syst. nat. Mustela flavescente nigricans, ore albo, colla i flavescente putorius. . . Mustela sylvestris viverra dicta* an distincta.



1 Le Furet. 2 Le Furet Putois. 3 L'Hermine.
4 Le Roselet.

d'ailleurs il a, comme le putois, l'odeur très forte & très désagréable; mais ce qui prouve encore mieux que ce sont des animaux différens, c'est qu'ils ne se mêlent point ensemble, & qu'ils diffèrent d'ailleurs par un grand nombre de caractères essentiels. Le furet a le corps plus alongé (*c*) & plus mince, la tête plus étroite, le museau plus pointu que le putois, il n'a pas le même instinct pour trouver sa subsistance; il faut en avoir soin, le nourrir à la maison, du moins dans ces climats; il ne va pas s'établir à la campagne ni dans les bois; & ceux que l'on perd dans les trous de lapins, & qui ne reviennent pas, ne se sont jamais multipliés dans les champs ni dans les bois, ils périssent apparemment pendant l'hiver; le furet varie aussi par la couleur du poil, comme les autres animaux domestiques, & il est aussi commun dans les pays chauds (*d*) que le putois y est rare.

La femelle est dans cette espèce sensiblement plus petite que le mâle; lorsqu'elle est en chaleur, elle le recherche ardemment, & l'on assure (*e*) qu'elle meurt si elle ne trou-

---

(*c*) Voyez la description du furet, où il est dit qu'il a quinze côtes, au lieu que le putois, la fouine & la marte, n'en ont que quatorze, & qu'il a aussi un os de plus dans le sternum: vol, XV de l'édition en trente-un volumes.

(*d*) Le furet se trouve en Barbarie, & se nomme *Nimse*. Voyez les voyages du docteur Shaw. Amsterdam, 1743, tome I, page 322.

(*e*) *Vide* Gesner, *hist. animal. quadrup. p.* 763.

ve pas à se satisfaire; aussi a-t-on soin de ne les pas séparer. On les éleve dans des tonneaux ou dans des caisses où on leur fait un lit d'étoupes; ils dorment presque continuellement : ce sommeil si fréquent ne leur tient lieu de rien; car dès qu'ils s'éveillent, ils cherchent à manger; on les nourrit de son, de pain, de lait, &c. Ils produisent deux fois par an : les femelles portent six semaines; quelques-unes dévorent leurs petits presque aussi-tôt qu'elles ont mis bas, & alors elles deviennent de nouveau en chaleur & font trois portées, lesquelles sont ordinairement de cinq ou six, & quelquefois de sept, huit & même neuf.

Cet animal est naturellement ennemi mortel du lapin : lorsqu'on présente un lapin, même mort, à un jeune furet qui n'en a jamais vu, il se jette dessus, & le mord avec fureur; s'il est vivant, il le prend par le cou, par le nez, & lui suce le sang; lorsqu'on le lâche dans les trous des lapins, on le musèle, afin qu'il ne les tue pas dans le fond du terrier, & qu'il les oblige seulement à sortir & à se jeter dans le filet dont on couvre l'entrée. Si on laisse aller le furet sans museliere, on court risque de le perdre, parce qu'après avoir sucé le sang du lapin, il s'endort, & la fumée qu'on fait dans le terrier, n'est pas toujours un moyen sûr pour le ramener, parce que souvent il y a plusieurs issues, & qu'un terrier communique à d'autres, dans lesquels le furet s'engage à mesure que la fumée le gagne. Les enfans se servent aussi du furet pour déni-

cher

cher les oiſeaux ; il entre aiſément dans les trous des arbres & des murailles, & il les apporte au-dehors.

Selon le témoignage de Strabon, le furet a été apporté d'Afrique en Eſpagne, & cela ne me paroît pas ſans fondement, parce que l'Eſpagne eſt le climat naturel des lapins, & le pays où ils étoient autrefois le plus abondans : on peut donc préſumer que pour en diminuer le nombre, devenu peut-être très incommode, on fit venir des furets avec leſquels on fait une chaſſe utile ; au lieu qu'en multipliant les putois, on ne pourroit que détruire les lapins, mais ſans aucun profit, & les détruire peut-être beaucoup au-delà de ce qu'on voudroit.

Le furet, quoique facile à apprivoiſer & même aſſez docile, ne laiſſe pas d'être fort colère ; il a une mauvaiſe odeur en tout temps, qui devient bien plus forte lorſqu'il s'échauffe ou qu'on l'irrite ; il a les yeux vifs, le regard enflammé, tous les mouvemens très ſouples, & il eſt en même temps ſi vigoureux, qu'il vient aiſément à bout d'un lapin qui eſt au moins quatre fois plus gros que lui.

Malgré l'autorité des interprètes & des commentateurs, nous doutons que le furet ſoit l'*ictis* des Grecs.

» L'ictis, dit Ariſtote, eſt une eſpèce de belette ſauvage, plus petite qu'un petit chien de Malte, mais ſemblable à la belette par le poil, par la forme, par la blancheur de la partie inférieure, & auſſi par l'aſtuce des mœurs ; il s'apprivoiſe beaucoup ; il fait

grand tort aux ruches, étant avide de miel; il attaque aussi les oiseaux; il a, comme le chat, le membre génital osseux. *Hist. animal. lib. IX*, *cap. 6* «. Il paroît 1°. qu'il y a une espèce de contradiction ou de mal-entendu à dire que l'ictis est une espèce de belette sauvage qui s'apprivoise beaucoup, puisque la belette ordinaire, qui est ici la moins sauvage des deux, ne s'apprivoise point. 2°. Le furet, quoique plus gros que la belette, n'est pas trop comparable au petit épagneul ou au chien bichon dont il n'approche pas pour la grosseur. 3°. Il ne paroît pas que le furet ait l'astuce des mœurs de la belette, ni même aucune ruse; enfin, il ne fait aucun tort aux ruches, & n'est nullement avide de miel. J'ai prié M. le Roi, Inspecteur des chasses du Roi, de vérifier ce dernier fait, & voici sa réponse: *M. de Buffon peut être assuré que les furets n'ont pas à la vérité un goût décidé pour le miel, mais qu'avec un peu de diète on leur en fait manger; nous en avons nourri pendant quatre jours avec du pain trempé dans de l'eau miellée, ils en ont mangé, & même en assez grande quantité les deux derniers jours; il est vrai que les plus foibles de ceux-là commençoient à maigrir d'une maniere sensible.* Ce n'est pas la premiere fois que M. le Roi, qui joint à beaucoup d'esprit un grand amour pour les sciences, nous a donné des faits plus ou moins importans, & dont nous avons fait usage. J'ai essayé moi-même, n'ayant pas de furet sous ma main, de faire la même épreuve sur une hermine, en ne lui donnant que du miel pur à manger, &

en même temps du lait à boire, elle en eſt morte au bout de quelques jours; ainſi, ni l'hermine ni le furet ne ſont avides de miel comme l'*ictis* des Anciens, & c'eſt ce qui me fait croire que ce mot *ictis* n'eſt peut-être qu'un nom générique, ou que s'il déſigne une eſpèce particuliere, c'eſt plutôt la fouine ou le putois, qui tous deux en effet ont l'aſtuce de la belette, entrent dans les ruches, & ſont très avides de miel.



LA BELETTE [a].

Voyez planche VIII, figure 2 de ce Volume.

La Belette ordinaire est aussi commune dans les pays tempérés & chauds (*b*), qu'elle est rare dans les climats froids ; l'hermine au contraire très abondante dans le Nord, n'est qu'en petit nombre dans les régions tempérées, & ne se trouve point vers le midi. Ces animaux forment donc deux espèces distinctes & séparées ; ce qui a pu donner lieu de les confondre & de les prendre pour le même animal, c'est que parmi les belettes ordi-

(*a*) La Belette, en Grec, Γαλη ; en Latin, *Mustela* ; en Italien, *Donnola*, *Ballottula*, *Benula* ; en Espagnol, *Comadreia* ; en Allemand, *Wisele* ; en Anglois, *Weasel*, *Weesel*, & dans quelques endroits d'Angleterre, *Foumart.*

Mustela propriè sic dicta. Gesner, *hist. quadrup. p.* 752. *Icon. animal. qudrup. p.* 99.

Mustela vulgaris. Ray, *Synops. animal. quadrup. page* 195.

Mustela vulgaris. Klein, *de quadrup. p.* 62.

Mustela suprà rutila, infrà alba . . . Mustela vulgaris. Brisson, *Regn. animal. p.* 242.

(*b*) La Belette se trouve en Barbarie ; on la nomme *Fert-el-Steile.* Voyez les voyages du docteur Shaw. La Haie, 1743, tome I, page 332.



1 L'Ecureuil. 2 La Belette. 3 Le Rat.

naires il y en a quelques-unes qui, comme l'hermine, deviennent blanches pendant l'hiver, même dans notre climat : mais si ce caractere leur est commun, elles en ont d'autres qui sont très différens ; l'hermine, rousse en été, blanche en hiver, a en tout temps le bout de la queue noire ; la belette, même celle qui blanchit en hiver, a le bout de la queue jaune ; elle est d'ailleurs sensiblement plus petite, & a la queue beaucoup plus courte que l'hermine ; elle ne demeure pas comme elle dans les déserts & dans les bois, elle ne s'écarte guere des habitations : nous avons eu les deux espèces, & il n'y a nulle apparence que ces animaux qui diffèrent par le climat, par le tempérament, par le naturel & par la taille, se mêlent ensemble ; il est vrai que parmi les belettes il y en a de plus grandes & de plus petites ; mais cette différence ne va guere qu'à un pouce (*c*) sur la longueur entiere du corps ; au lieu que l'hermine est de deux pouces plus longue que la belette la plus grande : ni l'une ni l'autre ne s'apprivoisent, elles demeurent toujours très sauvages dans les cages de fer où l'on est obligé de les garder ; ni l'une ni l'autre ne veulent manger de miel ; elles n'entrent pas dans les ruches comme le putois & la fouine ; ainsi l'hermine n'est pas la belette

(*c*) *Voyez* les descriptions de la belette & de l'hermine, & comparez ensemble les dimensions de ces deux animaux, vol. XV de l'édition en trente-un volumes.

sauvage, l'*ictis* d'Aristote, puisqu'il dit qu'elle devient fort privée, & qu'elle est fort avide de miel ; la belette & l'hermine, loin de s'apprivoiser, sont si sauvages, qu'elles ne veulent pas manger lorsqu'on les regarde : elles sont dans une agitation continuelle, cherchent toujours à se cacher ; & si l'on veut les conserver, il faut leur donner un paquet d'étoupes dans lequel elles puissent se fourrer ; elles y traînent tout ce qu'on leur donne, ne mangent guere que la nuit, & laissent pendant deux ou ou trois jours la viande fraîche se corrompre avant d'y toucher ; elles passent les trois quarts du jour à dormir ; celles qui sont en liberté attendent aussi la nuit pour chercher leur proie. Lorsqu'une belette peut entrer dans un poulailler, elle n'attaque pas les coqs ou les vieilles poules, elle choisit les petits poussins, les tue par une seule blessure qu'elle leur fait à la tête, & ensuite les emporte tous les uns après les autres : elle casse aussi les œufs, & les suce avec une incroyable avidité ; en hiver, elle demeure ordinairement dans les greniers, dans les granges ; souvent même elle y reste au printemps pour y faire ses petits dans le foin ou la paille ; pendant tout ce temps, elle fait la guerre avec plus de succès que le chat, aux rats & aux souris, parce qu'ils ne peuvent lui échapper & qu'elle entre après eux dans leurs trous ; elle grimpe aux colombiers, prend les pigeons, les moineaux, &c ; en été elle va à quelque distance des maisons, surtout dans

les lieux bas, autour des moulins, le long des ruiſſeaux, des rivieres, ſe cache dans les buiſſons pour attraper des oiſeaux, & ſouvent s'établit dans le creux d'un vieux ſaule pour y faire ſes petits; elle leur prépare un lit avec de l'herbe, de la paille, des feuilles, des étoupes; elle met bas au printemps; les portées ſont quelquefois de trois, & ordinairement de quatre ou de cinq; les petits naiſſent les yeux fermés, auſſi-bien que ceux du putois, de la marte, de la fouine, &c; mais en peu de temps ils prennent aſſez d'accroiſſement & de force pour ſuivre leur mere à la chaſſe; elle attaque les couleuvres, les rats d'eau, les taupes, les mulots, parcourt les prairies, dévore les cailles & leurs œufs. Elle ne marche jamais d'un pas égal, elle ne va qu'en bondiſſant par petits ſauts inégaux & précipités; & lorſqu'elle veut monter ſur un arbre, elle fait un bond par lequel elle s'élève tout d'un coup à pluſieurs pieds de hauteur; elle bondit de même lorſqu'elle veut attraper un oiſeau.

Ces animaux ont, auſſi-bien que le putois & le furet, l'odeur ſi forte, qu'on ne peut guere les garder dans une chambre habitée; ils ſentent plus mauvais en été qu'en hiver; & lorſqu'on les pourſuit ou qu'on les irrite, ils infectent de loin. Ils marchent toujours en ſilence, ne donnent jamais de voix qu'on ne les frappe; ils ont un cri aigre & enroué qui exprime bien le ton de la colere. Comme ils ſentent eux-mêmes fort mauvais, ils ne craignent pas l'infection. Un payſan

de ma campagne prit un jour trois belettes nouvellement nées dans la carcaſſe d'un loup qu'on avoit ſuſpendu à un arbre par les pieds de derriere ; le loup étoit preſqu'entiérement pourri, & la mere belette avoit apporté des herbes, des pailles & des feuilles pour faire un lit à ſes petits dans la cavité du thorax.



L'HERMINE
OU LE ROSELET (*a*).

Voyez planche VII, fig. 3 & 4 *de ce volume.*

La Belette à queue noire s'appelle *Hermine* & *Roſelet*, Hermine lorſqu'elle eſt blanche, Roſelet lorſqu'elle eſt rouſſe ou jaunâtre ; quoique moins commune que la belette ordinaire, on ne laiſſe pas d'en trouver beaucoup, ſur-tout dans les anciennes forêts, & quelquefois pendant l'hiver dans les champs voiſins des bois ; il eſt aiſé de la diſtinguer en tout temps de la belette commune, parce qu'elle a toujours le bout de la queue d'un noir foncé, le bord des oreilles & l'extrémité des pieds blancs.

(*a*) Hermine, Roſelet, en Latin, *Hermellanus*, *animal Ermineum* ; en Italien, *Armellino* ; en Allemand, *Hermelin* ; en Anglois, *Ermine*, *Stoat* ; en Suédois, *Hermelin*, *Lekatt* ; en Polonois, *Gronoſtay*.

Muſtela alba. Geſner, *Hiſt. quadrup. page* 753. *Icon. animal. quadrup. page* 100.

Muſtela candida, ſive animal Ermineum recentiorum. Ray, *Synop. animal. quadrup. page* 198.

Muſtela caudæ apice atro. Linnæus.

Muſtela Armellina ; muſtela alba, extremâ caudâ nigrâ. Klein, *de quadrup. page* 63.

Muſtela hieme alba, æstate ſuprà rutila, infrà alba ; cauda apice nigro, Briſſon, *Regn. animal. page* 243.

Nous avons peu de chose à ajouter à ce que nous avons déjà dit de cet animal (*b*), & à ce que M. Daubenton en a écrit dans sa description (*c*); nous observerons seulement, que comme d'ordinaire l'hermine change de couleur en hiver, il y a toute apparence que celle dont il parle, & que nous avions encore au mois d'avril 1758, seroit devenue blanche & telle qu'elle étoit l'année passée lorsqu'on la prit au 1er. mars 1757, si elle fût demeurée libre; mais comme elle a été enfermée depuis ce temps dans une cage de fer, qu'elle se frotte continuellement contre les barreaux, & que d'ailleurs elle n'a pas essuyé toute la rigueur du froid, ayant toujours été à l'abri sous une arcade contre un mur, il n'est pas surprenant qu'elle ait gardé son poil d'été; elle est toujours extrêmement sauvage; elle n'a rien perdu de sa mauvaise odeur; à cela près, c'est un joli petit animal, les yeux vifs, la physionomie fine, & les mouvemens si prompts qu'il n'est pas possible de les suivre de l'œil; on l'a toujours nourrie avec des œufs & de la viande, mais elle la laisse corrompre avant que d'y toucher; elle n'a jamais voulu manger du miel, qu'après avoir été privée pendant trois jours de toute autre nourriture, & elle est morte après en avoir mangé. La peau de cet animal est précieuse; tout le

(*b*) *Voyez* dans ce volume l'article de la belette.

(*c*) *Voyez* la description de l'hermine au tome XV de l'édition en trente-un volumes.

monde connoît les fourrures d'hermine, elles ſont bien plus belles & d'un blanc plus mat que celles du lapin blanc, mais elles jauniſſent avec le temps, & même les hermines de ce climat ont toujours une légère teinte de jaune.

Les hermines ſont très communes dans tout le nord, ſurtout en Ruſſie, en Norvège, en Lapponie (*d*) : elles y ſont, comme ailleurs, rouſſes en été, & blanches en hiver; elles ſe nourriſſent de petits-gris, & d'une eſpèce de rats dont nous parlerons dans la ſuite de cet ouvrage, & qui eſt très abondante en Norvège & en Lapponie; les hermines ſont rares dans les pays tempérés, & ne ſe trouvent point dans les pays chauds. L'animal du cap de Bonne-eſpérance, que Kolbe appelle *hermine* (*e*), & duquel il dit que la chair eſt ſaine & agréable au palais, n'eſt point une hermine, ni même rien d'approchant; les belettes de Cayenne dont parle M. Barrère (*f*), & les hermines griſes de la Tartarie orientale & du nord de la Chine, dont il eſt fait mention par quelques voyageurs (*g*), ſont auſſi des animaux différens de nos belettes & de nos hermines.

(*d*) *Voyez* les Œuvres de Regnard. *Paris*, 1742, tome I, page 178.

(*e*) Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe. Amſterdam, 1741, partie III, chap. VI, p. 54.

(*f*) Deſcription de la France équinoxiale, par M. Barrere.

(*g*) *Voyez* l'Hiſtoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, tome VI, pages 565 & 603.

L'ÉCUREUIL [*a*].

Voyez planche VIII, fig. 1 de ce Volume.

L'ÉCUREUIL est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, & qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, mériteroit d'être épargné; il n'est ni carnassier ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faine & du gland; il est propre, leste, vif, très alerte, très éveillé, très industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très dispos: sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque

(*a*) L'Ecureuil; en Grec & en Latin, *Sciurus*; en Italien, *Schirivola*, *Chirivolo*, *Schirato*, *Schiratolo*; en Espagnol, *Harda-Esquilo*; en Allemand, *Eychorn*, *Eichhermlin*; en Anglois, *Squirrel*; en Suédois. *Ikorn*; en Polonois, *Wijervijorga*; ancien François, *Escurieu*, *Escuriau*.

Sciurus. Gesner, *hist. quadrup. page 845. Icon. animal. quadrup. page 110.*

Sciurus vulgaris. Ray, *Synops. animal. quadrup. page 214.*

Sciurus palmis solis saliens. Linnæus.

Sciurus vulgaris rubicundus. Klein, *de quadrup. p. 55.*

Sciurus rufus, quandoque griseo admixto ... Sciurus vulgaris. Brisson, *Regn. animal. page 150.*

deſſus ſa tête, & ſous laquelle il ſe met à l'ombre; le deſſous de ſon corps eſt garni d'un appareil tout auſſi remarquable, & qui annonce de grandes facultés pour l'exercice de la génération; il eſt, pour ainſi dire, moins quadrupède que les autres, il ſe tient ordinairement aſſis preſque debout, & ſe ſert de ſes pieds de devant, comme d'une main, pour porter à ſa bouche; au lieu de ſe cacher ſous terre, il eſt toujours en l'air; il approche des oiſeaux par ſa légèreté, il demeure comme eux ſur la cime des arbres, parcourt les forêts en ſautant de l'un à l'autre, y fait ſon nid, cueille les graines, boit la roſée, & ne deſcend à terre que quand les arbres ſont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine, il n'approche jamais des habitations; il ne reſte point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, ſur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, & l'on aſſure (*b*) que lorſqu'il faut la paſſer, il ſe ſert d'une

---

(*b*) *Rei veritate nititur quod Geſnerus ex Vicentio Beluancenſi & Olao magno refert. Sciuros, quando aquam tranſire cupiunt, lignum leviſſimum aquæ imponere; eique inſidentes & caudâ non tamen ut vult erectâ, ſed continuò motâ, velificantes, neque flante vento, ſed tranquillo æquore tranſvehi, quod fide dignus fiduſque meus emiſſarius ad inſulas Gothlandiæ, plus ſimplici vice obſervavit, & cum ſpoliis in littoribus ibidem collectis redux mirabundus mihi retulit. Diſſert. de Sciuro volante. Phil. Tranſ. n°. 97, pag. 38. Klein, de quadrup. p. 53.*

écorce pour vaisseau, & de sa queue pour voiles & pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver, il est en tout temps très éveillé, & pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les troncs, les fentes d'un vieux arbre, & a recours en hiver à sa provision, il les cherche aussi sous la neige qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante, & plus perçante encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts & quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus & les mouvemens si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

On entend les écureuils, pendant les belles nuits d'été, crier en courant sur les arbres les uns après les autres; ils semblent craindre l'ardeur du soleil, ils demeurent pendant le jour à l'abri dans leur domicile, dont ils sortent le soir pour s'exercer, jouer, faire l'amour & manger : ce domicile est propre, chaud & impénétrable à la pluie, c'est ordinairement sur l'enfourchure d'un arbre qu'ils l'établissent; ils commencent par transporter des bûchettes qu'ils mêlent, qu'ils entrelacent avec de la mousse; ils la serrent ensuite, ils la foulent & donnent assez de capacité & de solidité à leur ouvrage, pour

y être à l'aiſe & en sûreté avec leurs petits; il n'y a qu'une ouverture vers le haut, juſte, étroite, & qui ſuffit à peine pour paſſer; au-deſſus de l'ouverture eſt une eſpèce de couvert en cône qui met le tout à l'abri, & fait que la pluie s'écoule par les côtés & ne pénètre pas. Ils produiſent ordinairement trois ou quatre petits; ils entrent en amour au printemps & mettent bas au mois de mai ou au commencement de juin; ils muent au ſortir de l'hiver, le poil nouveau eſt plus roux que celui qui tombe. Ils ſe peignent, ils ſe poliſſent avec les mains & les dents; ils ſont propres, ils n'ont aucune mauvaiſe odeur; leur chair eſt aſſez bonne à manger. Le poil de la queue ſert à faire des pinceaux; mais leur peau ne fait pas une bonne fourrure.

Il y a beaucoup d'eſpèces voiſines de celle de l'écureuil, & peu de variétés dans l'eſpèce même; il s'en trouve quelques-uns de cendrés, tous les autres ſont roux. Les petits-gris qui ſont d'une eſpèce différente, demeurent toujours gris. Et ſans citer les écureuils volans qui ſont bien différens des autres, l'écureuil blond de Cambaye (*c*), qui eſt fort petit & qui a la queue ſemblable à l'écureuil d'Europe, celui de Madagaſcar (*d*) nommé *Tſitſihi*, qui eſt gris,

---

(*c*) *Voyez* les voyages de Pietro della Valle. Rouen, 1745, tome VI, page 368.

(*d*) *Voyez* le voyage de Flaccourt. *Paris*, *1661*, *page 164*.

& qui n'est, dit Flaccourt, ni beau ni bon à apprivoiser; l'écureuil blanc de Siam (*e*), l'écureuil gris (*f*) un peu tacheté de Bengale, l'écureuil-rayé de Canada (*g*), l'écureuil noir (*h*), le grand écureuil gris de Virginie (*i*), l'écureuil de la Nouvelle-Espagne à raies blanches (*k*), l'écureuil blanc de Sibérie (*l*), l'écureuil varié ou le *mus ponticus*, le petit écureuil d'Amérique, celui du Bresil, celui de Barbarie, le rat palmiste, &c. forment autant d'espèces distinctes & séparées.

(*e*) *Voyez* le second voyage du P. Tachard. *Paris*, *1689*, *page 249*.

(*f*) *Voyez* le Recueil des voyages de la compagnie des Indes de Hollande. *Amsterdam*, *1711*, *tome VII*.

(*g*) *Voyez* les voyages de Sabard Théodat. *Paris*, *1632*, *pages 305 & 306*.

(*h*) *Voyez* l'Histoire naturelle de la Caroline, par Catesby. *Londres*, *1743*, *tome II*, *page 73*.

(*i*) *Voyez idem*, *tome II*, *page 76*.

(*k*) *Vide Albert Seba*, *vol. I*, *pag. 76*.

(*l*) *Vide Brisson*, *Regn. animal*, *pag. 151*.



LE

LE RAT (a).

Voyez planche VIII, fig. 3 de ce Volume.

DESCENDANT par degrés du grand au petit, du fort au foible, nous trouverons que la Nature a su tout compenser : qu'uniquement attentive à la conservation de chaque espèce, elle fait profusion d'individus, & se soutient par le nombre dans toutes celles qu'elle a réduites au petit, ou qu'elle a laissées sans forces, sans armes & sans courage : & non-seulement elle a voulu que ces espèces inférieures fussent en état de résister ou durer par le nombre ; mais il semble qu'elle ait en même temps donné des supplémens à chacune, en multipliant les espèces voisines. Le rat, la souris, le mulot, le rat

(a) Le Rat ; en Grec Μῦς ; en Latin, *Mus major ; Rattus ;* en Italien, *Rato di casa ;* en Espagnol, *Raton ;* en Allemand, *Ratz ;* en Anglois, *Rat, Ratte ;* en Suédois, *Retta ;* en Polonois, *Szczurcz.*

Mus domesticus major, sive rattus. Gesner, *hist. quadr. page 731. Icon. animal. quadr. page 114.*

Mus domesticus major, sive rattus. Ray *Synops. animal. quadrup. page 217.*

Mus caudâ longâ, subnudâ, corpore fusco cinerascente. Linnæus.

Mus, Rattus domesticus. Klein, *de quadr. p. 57.*

Mus caudâ longissimâ, obscurè cinereus. . . . . Rattus. Brisson, *Regn. animal. page 168.*

d'eau, le campagnol, le loir, le lerot, le mufcardin, la mufaraigne, beaucoup d'autres que je ne cite point parce qu'ils font étrangers à notre climat, forment autant d'efpèces diftinctes & féparées, mais affez peu différentes pour pouvoir en quelque forte fe fuppléer & faire que, fi l'une d'entr'elles venoit à manquer, le vide en ce genre feroit à peine fenfible. C'eft ce grand nombre d'efpèces voifines qui a donné l'idée des genres aux Naturaliftes ; idée que l'on ne peut employer qu'en ce fens, lorfqu'on ne voit les objets qu'en gros, mais qui s'évanouit dès qu'on l'applique à la réalité, & qu'on vient à confidérer la Nature en détail.

Les hommes ont commencé par donner différens noms aux chofes qui leur ont paru diftinctement différentes, & en même temps ils ont fait des dénominations générales pour tout ce qui leur paroiffoit à-peu-près femblable. Chez les peuples groffiers & dans toutes les langues naiffantes, il n'y a prefque que des noms généraux, c'eft-à-dire, des expreffions vagues & informes de chofes du même ordre & cependant très différentes entr'elles ; un chêne, un hêtre, un tilleul, un fapin, un if, un pin, n'auront d'abord eu d'autre nom que celui d'*arbre* ; enfuite le chêne, le hêtre, le tilleul fe feront tous trois appellés *chênes* lorfqu'on les aura diftingués du fapin, du pin, de l'if, qui tous trois fe feront appellés *fapin*. Les noms particuliers ne font venus qu'à la fuite de la comparaifon & de l'examen détaillé qu'on a fait de chaque efpèce de chofes : on a aug-

menté le nombre de ces noms à mesure qu'on a plus étudié & mieux connu la Nature; plus on l'examinera, plus on la comparera, plus il y aura de noms propres & de dénominations particulieres. Lorsqu'on nous la présente donc aujourd'hui par des dénominations générales, c'est-à-dire, par des genres, c'est nous renvoyer à l'ABC de toute connoissance, & rappeller les ténèbres de l'enfance des hommes : l'Ignorance a fait les genres, la Science a fait & fera les noms propres, & nous ne craindrons pas d'augmenter le nombre des dénominations particulieres, toutes les fois que nous voudrons désigner des espèces différentes.

L'on a compris & confondu sous ce nom générique de Rat, plusieurs espèces de petits animaux; nous ne donnerons ce nom qu'au rat commun, qui est noirâtre & qui habite dans les maisons : chacune des autres espèces aura sa dénomination particuliere, parce que ne se mêlant point ensemble, chacune est différente de toutes les autres. Le rat est assez connu par l'incommodité qu'il nous cause; il habite ordinairement les greniers où l'on entasse le grain, où l'on serre les fruits, & de-là descend & se répand dans la maison. Il est carnassier, & même omnivore, il semble seulement préférer les choses dures aux plus tendres; il ronge la laine, les étoffes, les meubles, perce le bois, fait des trous dans les murs, se loge dans l'épaisseur des planchers, dans les vides de la charpente ou de la boiserie; il en sort pour chercher sa subsistance, & souvent il y transporte tout ce

qu'il peut traîner, il y fait même quelquefois magasin, surtout lorsqu'il a des petits. Il produit plusieurs fois par an, presque toujours en été; les portées ordinaires sont de cinq ou six. Il cherche les lieux chauds, & se niche en hiver auprès des cheminées ou dans le foin, dans la paille. Malgré les chats, le poison, les piéges, & appâts, ces animaux pullulent si fort, qu'ils causent souvent de grands dommages; c'est surtout dans les vieilles maisons à la campagne, où l'on garde du blé dans les greniers, & où le voisinage des granges & des magasins à foin facilite leur retraite & leur multiplication, qu'ils sont en si grand nombre qu'on seroit obligé de démeubler, de déserter, s'ils ne se détruisoient eux-mêmes; mais nous avons vu par expérience qu'ils se tuent, qu'ils se mangent entr'eux pour peu que la faim les presse, en sorte que quand il y a disette à cause du trop grand nombre, les plus forts se jettent sur les plus foibles, leur ouvrent la tête & mangent d'abord la cervelle, & ensuite le reste du cadavre; le lendemain la guerre recommence, & dure ainsi jusqu'à la destruction du plus grand nombre; c'est par cette raison, qu'il arrive ordinairement, qu'après avoir été infesté de ces animaux pendant un temps, ils semblent souvent disparoître tout-à-coup, & quelquefois pour long-temps. Il en est de même des mulots, dont la pullulation prodigieuse n'est arrêtée que par les cruautés qu'ils exercent entr'eux, dès que les vivres commencent à leur manquer. Aristote a attribué

cette destruction subite à l'effet des pluies ; mais les rats n'y sont point exposés, & les mulots savent s'en garantir ; car les trous qu'ils habitent sous terre, ne sont pas même humides.

Les rats sont aussi lascifs que voraces, ils glapissent dans leurs amours, & crient quand ils se battent ; ils préparent un lit à leurs petits, & leur apportent bientôt à manger ; lorsqu'ils commencent à sortir de leur trou, la mere les veille, les défend, & se bat même contre les chats pour les sauver. Un gros rat est plus méchant, & presqu'aussi fort qu'un jeune chat ; il a les dents de devant longues & fortes : le chat mord mal, & comme il ne se sert guere que de ses griffes, il faut qu'il soit non-seulement vigoureux, mais aguerri. La belette, quoique plus petite, est un ennemi plus dangereux, & que le rat redoute parce qu'elle le suit dans son trou : le combat dure quelquefois long-temps, la force est au moins égale, mais l'emploi des armes est différent : le rat ne peut blesser qu'à plusieurs reprises & par les dents de devant, lesquelles sont plutôt faites pour ronger que pour mordre, & qui étant posées à l'extrémité du levier de la mâchoire ont peu de force ; tandis que la belette mord de toute la mâchoire avec acharnement, & qu'au lieu de démordre, elle suce le sang de l'endroit entamé ; aussi le rat succombe-t-il toujours.

On trouve des variétés dans cette espèce, comme dans toutes celles qui sont très nombreuses en individus ; outre les rats ordinaires qui sont noirâtres, il y en a de bruns, de

preſque noirs, d'autres d'un gris plus blanc ou plus roux, & d'autres tout-à-fait blancs : ces rats blancs ont les yeux rouges comme le lapin blanc, la ſouris blanche, & comme tous les autres animaux qui ſont tout-à-fait blancs. L'eſpèce entiere, avec ſes variétés, paroît être naturelle aux climats tempérés de notre continent, & s'eſt beaucoup plus répandue dans les pays chauds que dans les pays froids. Il n'y en avoit point en Amérique (*b*), & ceux qui y ſont aujourd'hui, & en très grand nombre, y ont débarqué avec les Européens : ils multipliérent d'abord ſi prodigieuſement, qu'ils ont été pendant long-temps le fléau des Colonies, où ils n'avoient guere d'autres ennemis que les groſſes couleuvres qui les avalent tout vivans : les navires les ont auſſi portés aux Indes orientales, & dans toutes les isles de l'Archipel indien (*c*) : il s'en trouve auſſi beaucoup en Afrique (*d*). Dans le nord, au contraire, ils ne ſe ſont guere multipliés au-delà de la Suède; & ce qu'on appelle des rats en Norvège, en Laponie, &c. ſont des animaux différens de nos rats.

(*b*) *Voyez* la deſcription des Antilles, par le P. du Tertre Paris, 1677, tome II, page 303. L'hiſtoire naturelle des isles Antilles. Rotterdam, 1658, page 261. Nouveaux voyages aux isles de l'Amérique. Paris, 1722, tome III, page 160. Voyage de Dampier. Rouen, 1715, tome IV, page 225.

(*c*) *Voyez* les Lettres édifiantes, Recueil XVIII, page 161.

(*d*) Voyez le voyage de Guinée, par Boſman. Utrecht, 1705, page 241. Voyez auſſi l'hiſtoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prévôt, tome IV, page 238.



1 La *Souris*. 2 Le Mulot. 3 Le Campagnol. 4 La Musaraigne. 5 La Musaraigne d'eau. 6 La Taupe. 7 Le Muscardin.

LA SOURIS (a).

Voyez planche IX, figure 1 de ce Volume.

La Souris, beaucoup plus petite que le Rat, eſt auſſi plus nombreuſe, plus commune & plus généralement répandue : elle a le même inſtinct, le même tempérament, le même naturel, & n'en diffère guère que par la foibleſſe & par les habitudes qui l'accompagnent ; timide par nature, familiere par néceſſité, la peur ou le beſoin font tous ſes mouvemens ; elle ne ſort de ſon trou que pour chercher à vivre ; elle ne s'en écarte guère, y rentre à la premiere alerte, ne va pas, comme le rat, de maiſons en maiſons

---

(a) La Souris ; en Grec Μύσκος ; en Latin, *Mus, Muſculus, Mus minor, Sorex* ; en Italien, *Topo, Sorice, Sorgio di caſa* ; en Eſpagnol, *Rat* ; en Allemand, *Muſz* ; en Anglois, *Mouſe* ; en Suédois, *Mus* ; en Polonois, *Myſſ*.

Mus. Geſner, *hiſt. quadrup. page 714. Mus domeſticus communis vel minor.* Geſner, *Icon. animal quadr. page 114.*

Mus domeſticus vulgaris ſeu minor. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 218.*

Mus caudâ nudiuſculâ, corpore cinereo-fuſco, abdomine ſubalbeſcente. Linnæus.

Mus minor, muſculus vulgaris domeſticus, caudâ tereti longâ. Klein, *de quadrup. page 57.*

Mus caudâ longiſſimâ, obſcurè cinereus, ventre ſubalbeſcente . . . Sorex. Briſſon, *Regn. animal. page 169.*

à moins qu'elle n'y soit forcée, fait aussi beaucoup moins de dégât, a les mœurs plus douces & s'apprivoise jusqu'à un certain point, mais sans s'attacher : comment aimer en effet ceux qui nous dressent des embûches ? plus foible, elle a plus d'ennemis auxquels elle ne peut échapper, ou plutôt se soustraire, que par son agilité, sa petitesse même. Les chouettes, tous les oiseaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats mêmes, lui font la guerre ; on l'attire, on la leurre aisément par des appâts, on la détruit à milliers ; elle ne subsiste enfin que par son immense fécondité.

J'en ai vu qui avoient mis bas dans des souricières ; elles produisent dans toutes les saisons, & plusieurs fois par an ; les portées ordinaires sont de cinq ou six petits ; en moins de quinze jours ils prennent assez de force & de croissance pour se disperser & aller chercher à vivre : ainsi, la durée de la vie de ces petits animaux est fort courte, puisque leur accroissement est si prompt ; & cela augmente encore l'idée qu'on doit avoir de leur prodigieuse multiplication. Aristote (*b*) dit, qu'ayant mis une souris pleine dans un vase à serrer du grain, il s'y trouva peu de temps après cent vingt souris toutes issues de la même mere.

Ces petits animaux ne sont point laids, ils ont l'air vif & même assez fin ; l'espèce d'horreur qu'on a pour eux, n'est fondée

(*b*) *Vide Aristot. histor. animal. lib. VI, cap. 37.*

que

que ſur les petites ſurpriſes & ſur l'incommodité qu'ils cauſent. Toutes les ſouris ſont blanchâtres ſous le ventre, & il y en a de blanches ſur tout le corps, il y en a auſſi de plus ou moins brunes & de plus ou moins noires. L'eſpèce eſt généralement répandue en Europe, en Aſie, en Afrique; mais on prétend qu'il n'y en avoit point en Amérique, & que celles qui y ſont actuellement, en grand nombre, viennent originairement de notre continent; ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il paroît que ce petit animal ſuit l'homme & fuit les pays inhabités, par l'appétit naturel qu'il a pour le pain, le fromage, le lard, l'huile, le beurre & les autres alimens que l'homme prépare pour lui-même.





LE MULOT.

Voyez planche IX fig. 2 de ce Volume.

Le Mulot est plus petit que le Rat, & plus gros que la Souris ; il n'habite jamais les maisons, & ne se trouve que dans les champs & dans les bois ; il est remarquable par les yeux qu'il a gros & proéminens, & il diffère encore du rat & de la souris par la couleur du poil qui est blanchâtre sous le ventre, & d'un roux brun sur le dos : il est très généralement & très abondamment répandu, surtout dans les terres élevées. Il paroît qu'il est long-temps à croître, parce qu'il varie considérablement pour la grandeur; les grands ont quatre pouces deux ou trois lignes de longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue ; les petits, qui paroissent adultes comme les autres, ont un pouce de moins. Et comme il s'en trouve de toutes les grandeurs intermédiaires, on ne peut pas douter que les grands & les petits ne soient tous de la même espèce ; il y a grande apparence que c'est faute d'avoir connu ce fait, que quelques Naturalistes en ont fait deux espèces ; l'une qu'ils ont appellée le *grand rat des champs (a)*, & l'autre le

---

(*a*) *Mus agrestis major, macrouros Gesneri.* Ray, *Synops. animal quadrup. page 219.*

mulot (*b*). Ray, qui le premier eſt tombé dans cette erreur, en les indiquant ſous deux dénominations, ſemble avouer qu'il n'en connoît qu'une eſpèce (*c*). Et quoique les courtes deſcriptions qu'il donne de l'une & de l'autre eſpèce paroiſſent différer, on ne doit pas en conclure qu'elles exiſtent toutes deux, 1°. parce qu'il n'en connoiſſoit lui-même qu'une; 2°. parce que nous n'en connoiſſons qu'une, & que quelques recherches que nous ayons faites, nous n'en avons trouvé qu'une; 3°. parce que Geſner & les autres anciens Naturaliſtes ne parlent que d'une, ſous le nom de *mus agreſtis major*, qu'ils diſent être très commune, & que Ray dit auſſi que l'autre qu'il donne ſous le nom de *mus domeſticus medius*, eſt très commune : ainſi il ſeroit impoſſible que les uns ou les autres de ces auteurs ne les euſſent pas vues toutes deux, puiſque, de leur aveu, toutes deux ſont ſi communes; 4°. parce que dans cette ſeule & même eſpèce, comme il s'en trouve de plus grands & de plus petits, il eſt proba-

---

Le grand rat des champs. *Mus caudâ longiſſimâ fuſcus, ad latera rufùs . . . Mus campeſtris major.* Briſſon, *Regn. animal. page* 171.

(*b*) *Mus domeſticus medius.* Ray, *Synopſ animal. quadrup. page* 218.

Le Mulot. *Mus caudâ longâ, ſuprà fuſco flaveſcens, infrà ex albo cineraſcens.* Briſſon, *Regn. animal. page* 274.

(*c*) *De hac ſpecie mihi non undequaque ſatisfactum eſt.* Ray, *Synopſ. quadrup. page* 219.

ble qu'on a été induit en erreur, & qu'on a fait une eſpèce des plus grands, & une autre eſpèce des plus petits; 5°. enfin parce que les deſcriptions de ces deux prétendues eſpèces n'étant nulle part ni exactes ni complètes, on ne doit pas tabler ſur les caracteres vagues & ſur les différences qu'elles indiquent.

Les anciens, à la vérité, font mention de deux eſpèces, l'une ſous la dénomination de *mus agreſtis major*, & l'autre ſous celle de *mus agreſtis minor*; ces deux eſpèces ſont fort communes, & nous les connoiſſons comme les Anciens: la premiere eſt notre mulot; mais la ſeconde n'eſt pas le *mus domeſticus medius* de Ray, c'eſt un autre animal qui eſt connu ſous le nom de *mulot à courte queue* ou de *petit rat des champs*; & comme il eſt fort différent du rat ou du mulot, nous n'adoptons pas le nom générique de *petit rat des champs* ni celui de *mulot à courte queue*, parce qu'il n'eſt ni rat ni mulot, & nous lui donnerons un nom particulier (*d*): Il en eſt de même d'une eſpèce nouvelle qui s'eſt répandue depuis quelques années, & qui s'eſt beaucoup multipliée autour de Verſailles & dans quelques provinces voiſines de Paris, qu'on appelle *rats de bois*, *rats ſauvages*, *gros rats des champs*, qui ſont très voraces, très méchans, très nuiſibles, & beaucoup plus grands que nos rats; nous lui donnerons auſſi un nom par-

(*d*) Je l'appelle *Campagnol*, de ſon nom en Italien *Campagnoli*.

ticulier, parce qu'il diffère de toutes les autres, & que pour éviter toute confusion, il faut donner à chaque espèce un nom. Comme le mulot & le mulot à courte queue, que nous appellerons *campagnol*, sont tous deux très communs dans les champs & dans les bois, les gens de la campagne les ont désignés par la différence qui les a le plus frappés: nos paysans en Bourgogne appellent le mulot *la ratte à la grande queue*, & le campagnol *la ratte couette*; dans d'autres provinces, on appelle le mulot *le rat sauterelle*, parce qu'il va toujours par sauts; ailleurs on l'appelle *souris de terre* lorsqu'il est petit, & *mulot* lorsqu'il est grand. Ainsi on se souviendra que la souris de terre, le rat sauterelle, la ratte à la grande queue, le grand rat des champs, le rat domestique moyen, ne sont que des dénominations différentes de l'animal que nous appellons *mulot*.

Il habite, comme je l'ai dit, les terres sèches & élevées; on le trouve en grande quantité dans les bois & dans les champs qui en sont voisins: il se retire dans des trous qu'il trouve tout faits ou qu'il se pratique sous des buissons & des troncs d'arbres; il y amasse une quantité prodigieuse de gland, de noisettes ou de faine; on en trouve quelquefois jusqu'à un boisseau dans un seul trou, & cette provision au lieu d'être proportionnée à ses besoins, ne l'est qu'à la capacité du lieu; ces trous sont ordinairement de plus d'un pied sous terre, & souvent partagés en deux loges, l'une où il habite avec ses petits, & l'autre où il fait son magasin. J'ai sou-

vent éprouvé le dommage très considérable que ces animaux causent aux plantations; ils emportent les glands nouvellement semés, ils suivent le sillon tracé par la charrue, déterrent chaque gland l'un après l'autre, & n'en laissent pas un : cela arrive surtout dans les années où le gland n'est pas fort abondant; comme ils n'en trouvent pas assez dans les bois, ils viennent le chercher dans les terres semées, ne le mangent pas sur le lieu, mais l'emportent dans leur trou, où ils l'entassent, & le laissent souvent sécher & pourrir. Eux seuls font plus de tort à un semis de bois, que tous les oiseaux & tous les autres animaux ensemble. Je n'ai trouvé d'autre moyen pour éviter ce grand dommage, que de tendre des pièges de dix pas en dix pas dans toute l'étendue de la terre semée; il ne faut qu'une noix grillée pour appât, sous une pierre platte soutenue par une bûchette; ils viennent pour manger la noix qu'ils préfèrent au gland; comme elle est attachée à la bûchette, dès qu'ils y touchent, la pierre leur tombe sur le corps, & les étouffe ou les écrase; je me suis servi du même expédient contre les campagnols qui détruisent aussi les glands; & comme l'on avoit soin de m'apporter tout ce qui se trouvoit sous les piéges, j'ai vu les premieres fois avec étonnement, que chaque jour on prenoit une centaine, tant de mulots que de campagnols, & cela dans une pièce de terre d'environ 40 arpens; j'en ai eu plus de deux milliers en trois semaines, depuis le 15 Novembre jusqu'au 8 Décembre, & ensuite en

moindre nombre jufqu'aux grandes gelées, pendant lefquelles ils fe recèlent & fe nourriffent dans leur trou. Depuis que j'ai fait cette épreuve, il y a plus de 20 ans, je n'ai jamais manqué, toutes les fois que j'ai femé du bois, de me fervir du même expédient, & jamais on n'a manqué de prendre des mulots en très grand nombre; c'eft furtout en automne qu'ils font en fi grande quantité, il y en a beaucoup moins au printemps; car ils fe détruifent eux-mêmes pour peu que les vivres viennent à leur manquer pendant l'hiver; les gros mangent les petits. Ils mangent auffi les campagnols, & même les grives, les merles & les autres oifeaux qu'ils trouvent pris aux lacets, ils commencent par la cervelle, & finiffent par le refte du cadavre. Nous avons mis dans un même vafe douze de ces mulots vivans; on leur donnoit à manger à huit heures du matin; un jour qu'on les oublia d'un quart-d'heure, il y en eut un qui fervit de pâture aux autres; le lendemain ils en mangerent un autre, & enfin au bout de quelques jours il n'en refta qu'un feul, tous les autres avoient été tués & dévorés en partie, & celui qui refta le dernier avoit lui-même les pattes & la queue mutilées.

Le rat pullule beaucoup, le mulot pullule encore davantage; il produit plus d'une fois par an, & les portées font fouvent de neuf & dix, au lieu que celles du rat ne font que de cinq ou fix: un homme de ma campagne en prit un jour 22 dans un feul trou, il y avoit deux meres & vingt petits. Il eft très

généralement répandu dans toute l'Europe, on le trouve en Suède, & c'est celui que M. Linnæus appelle (*e*) *mus caudâ longâ, corpore nigro flavescente, abdomine albo.* Il est très commun en France, en Italie, en Suisse; Gesner l'a appellé *mus agrestis major* (*f*). Il est aussi en Allemagne, en Angleterre, où on le nomme *feld-musz*, *field-mause*, c'est-à-dire, *rat des champs* : il a pour ennemis les loups, les renards, les martes, les oiseaux de proie & lui-même.

(*e*) *Vide Linnæi Faun. Suecic. Stockolmiæ, 1746, p. 11.*
(*f*) Gesner, *hist. quadrup. page 733. Icon. animal. quadrup. page 116.*





I Le Rat d'eau. 2 Le Cochon d'Inde. 3 Le Herisson.

LE RAT D'EAU (a).

Voyez planche XI, fig. 1 de ce volume.

LE Rat d'eau eſt un petit animal de la groſſeur d'un rat, mais qui par le naturel & par les habitudes, reſſemble beaucoup plus à la loutre qu'au rat ; comme elle, il ne fréquente que les eaux douces, & on le trouve communément ſur les bords des rivieres, des ruiſſeaux, des étangs ; comme elle, il ne vit guere que de poiſſons : les goujons, les mouteilles, les verrons, les ablettes, le frai de la carpe, du brochet, du barbeau, ſont ſa nourriture ordinaire ; il mange auſſi des grenouilles, des inſectes d'eau, & quelque-

(a) Le Rat d'eau ; en Latin, *Mus aquaticus*, *Mus aquatilis* ; en Italien, *Sorgo morgange* ; en Allemand, *Waſſer-mauſz* ; en Anglois, *Water-Rat* ; en Polonois, *Myſʒ-wodna.*

Mus aquaticus. Geſner, *hiſt. quadrup. page* 732. *Mus aquatilis, quadrupes Bellonii. Icon. animal. aquat. p.* 354.

Mus major aquaticus, ſive Rattus aquaticus. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. page* 317.

Caſtor caudâ lineari tereti. Rattus aquaticus. Linnæus.

Mus, Rattus aquatilis. Klein, *de quadrup. p.* 57.

Mus caudâ longâ, pilis ſuprà ex nigro & flaveſcente mixtis, infrà cinereis veſtitus ... Mus aquaticus. Briſſon, *Regn. animal. page* 175.

fois des racines & des herbes. Il n'a pas, comme la loutre, des membranes entre les doigts des pieds : c'est une erreur de Willugby, que Ray & plusieurs autres Naturalistes ont copiée ; il a tous les doigts des pieds séparés, & cependant il nage facilement, se tient sous l'eau long-temps, & rapporte sa proie pour la manger à terre, sur l'herbe ou dans son trou ; les pêcheurs l'y surprennent quelquefois en cherchant des écrevisses, il leur mord les doigts, & cherche à se sauver en se jettant dans l'eau. Il a la tête plus courte, le museau plus gros, le poil plus hérissé, & la queue beaucoup moins longue que le rat. Il fuit, comme la loutre, les grands fleuves ou plutôt les rivieres trop fréquentées. Les chiens le chassent avec une espèce de fureur. On ne le trouve jamais dans les maisons, dans les granges ; il ne quitte pas le bord des eaux, ne s'en éloigne même pas autant que la loutre, qui quelquefois s'écarte & voyage en pays sec à plus d'une lieue. Le rat d'eau ne va point dans les terres élevées, il est fort rare dans les hautes montagnes, dans les plaines arides ; mais très nombreux dans tous les vallons humides & marécageux. Les mâles & les femelles se cherchent sur la fin de l'hiver, elles mettent bas au mois d'avril ; les portées ordinaires sont de six ou sept. Peut-être ces animaux produisent-ils plusieurs fois par an, mais nous n'en sommes pas informés ; leur chair n'est pas absolument mauvaise ; les paysans la mangent les jours maigres comme celle de

la loutre. On les trouve par-tout en Europe, excepté dans le climat trop rigoureux du Pôle : on les retrouve en Egypte ſur les bords du Nil, ſi l'on en croit Bellon ; cependant la figure qu'il en donne reſſemble ſi peu à notre rat d'eau, que l'on peut ſoupçonner, avec quelque fondement, que ces rats du Nil ſont des animaux différens.



LE CAMPAGNOL[a].

Voyez planche IX, fig. 3 de ce Volume.

LE Campagnol est encore plus commun, plus généralement répandu que le Mulot; celui-ci ne se trouve guere que dans les terres élevées, le campagnol se trouve partout, dans les bois, dans les champs, dans les prés, & même dans les jardins : il est remarquable par la grosseur de sa tête, & aussi par sa queue courte & tronquée, qui n'a guere qu'un pouce de long; il se pratique des trous en terre où il amasse du grain, des noisettes & du gland; cependant il paroît qu'il préfere le blé à toutes les autres

(a) Campagnol, mulot à courte queue; petit rat des champs; en Italien, *Campagnoli.*

Mus agrestis minor. Gesner, *hist. quadr. page 733. Icon. animal. quadr. page 116.*

Mus agrestis capite grandi. Brachiuros. Ray, *Synops. animal. quadrup. page 218.*

Mus caudâ brevi, corpore nigro-fusco, abdomine cinerascente. Linnæus.

Mus agrestis capite grandi. Klein, *de quadrup. p. 57.*

Mus caudâ brevi, pilis è nigricante & sordidè luteo mixtis in dorso, & saturatè cinereis in ventre vestitus . . . Mus campestris minor. Brisson, *Regn. animal. p. 176.*

Rat de terre. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1756; Mémoires sur les Musaraignes, par M. Daubenton.*

nourritures. Dans le mois de juillet, lorſque les blés ſont mûrs, les campagnols arrivent de tous côtés, & font ſouvent de grands dommages en coupant les tiges du blé pour en manger l'épi; ils ſemblent ſuivre les moiſſonneurs, ils profitent de tous les grains tombés & des épis oubliés; lorſqu'ils ont tout glané, ils vont dans les terres nouvellement ſemées, & détruiſent d'avance la récolte de l'année ſuivante. En automne & en hiver, la plupart ſe retirent dans les bois où ils trouvent de la faine, des noiſettes & du gland. Dans certaines années, ils paroiſſent en ſi grand nombre, qu'ils détruiroient tout s'ils ſubſiſtoient long-temps; mais ils ſe détruiſent eux-mêmes, & ſe mangent dans les temps de diſette: ils ſervent d'ailleurs de pâture aux mulots, & de gibier ordinaire au renard, au chat ſauvage, à la marte & aux belettes.

Le campagnol reſſemble plus au rat d'eau qu'à aucun animal par les parties intérieures, comme on peut le voir par ce qu'en dit M. Daubenton (*b*); mais à l'extérieur il en diffère par pluſieurs caractères eſſentiels: 1°. par la grandeur; il n'a guere que trois pouces de longueur depuis le bout du nez, jusqu'à l'origine de la queue, & le rat d'eau en a ſept: 2°. par les dimenſions de la tête & du corps; le campagnol eſt proportionnellement à la longueur de ſon

(*b*) *Voyez* la deſcription du Campagnol, au tome XV de l'édition en trente-un volumes.

corps, plus gros que le rat d'eau, & il a aussi la tête proportionnellement plus grosse : 3e. par la longueur de la queue, qui dans le campagnol ne fait tout au plus que le tiers de la longueur de l'animal entier, & qui dans le rat d'eau fait près des deux tiers de cette même longueur : 4°. enfin par le naturel & les mœurs ; les campagnols ne se nourrissent pas de poisson, & ne se jettent point à l'eau : ils vivent de gland dans les bois, de blé dans les champs, & dans les prés de racines tuberculeuses, comme celle du chiendent ; leurs trous ressemblent à ceux des mulots, & souvent sont divisés en deux loges, mais ils sont moins spacieux & beaucoup moins enfoncés sous terre : ces petits animaux y habitent quelquefois plusieurs ensemble. Lorsque les femelles sont prêtes à mettre bas, elles y portent des herbes pour faire un lit à leurs petits : elles produisent au printemps & en été ; les portées ordinaires sont de cinq ou six, & quelquefois de sept ou huit.



LE COCHON D'INDE (*a*).

Voyez planche XI, figure 2 de ce Volume.

Ce petit animal, originaire des climats chauds du Bresil & de la Guinée, ne laisse pas de vivre & de produire dans le climat tempéré, & même dans les pays froids; en le soignant & le mettant à l'abri de l'intempérie des saisons. On élève des cochons d'Inde en France, & quoiqu'ils multiplient prodigieusement, ils n'y sont pas en grand nombre, parce que les soins qu'ils demandent ne sont pas compensés par le profit qu'on en tire. Leur peau n'a presqu'aucune valeur,

(*a*) Le Cochon d'Inde; au Brésil, *Cavia, cobaya;* en Allemand, *Indianisch künele, Indisch seüle, Meer-ferckel, Meer-scwhein;* en Anglois, *Guiny-pig;* en Suédois, *Marswin;* en Polonois, *Swinka zamorska.*

Cavia Cobaya. Pison, *hist. nat. page 102.*

Cuniculus Indus. Gesner, *Icon. animal. quadrup. p. 106.*

Mus seu cuniculus Americanus & Guineensis, porcelli pilis & voce, Cavia Cobaya Brasiliensibus dictus, Marcgravii. Ray, *Synops. animal quadrup. page 223.*

Mus caudâ abruptâ, palmis tetradactylis, plantis tridactylis. Linnæus.

Cavia Cobaya Brasiliensibus; quibusdam mus Pharaonis, tatu pilosus, porcellus, mus Indicus. Klein, *de quadrup. p. 49.*

Lapin des Indes. *Cuniculus ecaudatus, auritus, albus aut rufus, aut ex utroque variegatus . . . Cuniculus Indicus.* Brisson, *Regn. animal. page 147.*

& leur chair, quoique mangeable, n'eſt pas aſſez bonne pour être recherchée : elle ſeroit meilleure, ſi on les élevoit dans des eſpèces de garennes où ils auroient de l'air, de l'eſpace & des herbes à choiſir. Ceux qu'on garde dans les maiſons ont à-peu-près le même mauvais goût que les lapins clapiers, & ceux qui ont paſſé l'été dans un jardin ont toujours un goût fade, mais moins déſagréable.

Ces animaux ſont d'un tempérament ſi précoce & ſi chaud, qu'ils ſe recherchent & s'accouplent cinq ou ſix ſemaines après leur naiſſance; ils ne prennent cependant leur accroiſſement entier qu'en huit ou neuf mois, mais il eſt vrai que c'eſt en groſſeur apparente & en graiſſe qu'ils augmentent le plus, & que le développement des parties ſolides eſt fait avant l'âge de cinq ou ſix mois. Les femelles ne portent que trois ſemaines, & nous en avons vu mettre bas à deux mois d'âge. Ces premieres portées ne ſont pas ſi nombreuſes que les ſuivantes, elles ſont de quatre ou cinq, la ſeconde portée eſt de cinq ou ſix, & les autres de ſept ou huit & même de dix ou onze. La mere n'allaite ſes petits que pendant douze ou quinze jours, elle les chaſſe dès qu'elle reprend le mâle, c'eſt au plus tard trois ſemaines après qu'elle a mis bas; & s'ils s'obſtinent à demeurer auprès d'elle, leur pere les maltraite & les tue. Ainſi, ces animaux produiſent au moins tous les deux mois; & ceux qui viennent de naître produiſant de même, l'on eſt étonné de leur prompte

&

& prodigieuse multiplication. Avec une seule couple, on pourroit en avoir un millier dans un an; mais ils se détruisent aussi vîte qu'ils pullulent, le froid & l'humidité les font mourir, ils se laissent manger par les chats sans se défendre; les meres même ne s'irritent pas contre eux; n'ayant pas le temps de s'attacher à leurs petits, elles ne font aucun effort pour les sauver. Les mâles se soucient encore moins des petits, & se laissent manger eux-mêmes sans résistance; ils n'ont de sentiment bien distinct que celui de l'amour, ils sont alors susceptibles de colere, ils se battent cruellement, ils se tuent même quelquefois entr'eux lorsqu'il s'agit de se satisfaire & d'avoir la femelle. Ils passent leur vie à dormir, jouir & manger; leur sommeil est court, mais fréquent; ils mangent à toute heure du jour & de la nuit, & cherchent à jouir aussi souvent qu'ils mangent; ils ne boivent jamais, & cependant ils urinent à tout moment. Ils se nourrissent de toutes sortes d'herbes, & surtout de persil; ils le préfèrent même au son, à la farine, au pain; ils aiment aussi beaucoup les pommes & les autres fruits. Ils mangent précipitamment, à-peu-près comme les lapins, peu à la fois, mais très souvent. Ils ont un grognement semblable à celui d'un petit cochon de lait; ils ont aussi une espèce de gazouillement qui marque leurs plaisirs lorsqu'ils sont auprès de leur femelle, & un cri fort aigu lorsqu'ils ressentent de la douleur. Ils sont délicats, frileux, & l'on a de la peine à leur faire

paſſer l'hiver ; il faut les tenir dans un endroit ſain, ſec & chaud. Lorſqu'ils ſentent le froid, ils ſe raſſemblent & ſe ſerrent les uns contre les autres ; & il arrive ſouvent que ſaiſis par le froid ils meurent tous enſemble. Ils ſont naturellement doux & privés, ils ne font aucun mal ; mais ils ſont également incapables de bien, ils ne s'attachent point : doux par tempérament, dociles par foibleſſe, preſque inſenſibles à tout, ils ont l'air d'automates montés pour la propagation, faits ſeulement pour figurer une eſpèce.



LE HÉRISSON (a).

Voyez planche XI fig. 3 de ce Volume.

Πολλ' οἶδ' ἀλώπηξ, ἀλλ' ἐχῖνος ἓν μέγα : le Renard fait beaucoup de choses, le Hérisson n'en sait qu'une grande, disoient proverbialement les Anciens (*b*). Il sait se défendre sans combattre, & blesser sans attaquer : n'ayant que peu de force & nulle agilité pour fuir, il a reçu de la Nature une armure épineuse, avec la facilité de se resserrer en boule & de présenter de tous côtés des armes défen-

(*a*) Le Hérisson ; en Grec, Ἐχῖνος ; en Latin, *Echinus*, *Herinaceus*, *Erinaceus* ; *Echinus terrestris* ; en Italien, *Erinaceo*, *Riccio*, *Aizzo* ; en Espagnol, *Erizo* ; en Portugais, *Ourizo*, *Orico cachero* ; en Allemand, *Igel* ; en Anglois, *Urchin*, *Heyde-hog* ; en Suédois, *Igelkott* ; en Danois, *Pind Swin* ; en Polonois, *Jez*, *Ziennay* ; en Hollandois, *Yseren Vereken* ; en ancien François, *Eurchon*.

Echinus terrestris. Gesner, *hist. quadr. page 368.*

Herinaceus. Gesner, *Icon. anim. quadrup. page 106.*

Echinus sive Erinaceus terrestris. Ray, *Synops. animal. quadrup. page 231.*

Erinaceus spinosus, auriculatus, Echinus terrestris. Linnæus.

Acanthion vulgaris nostras, Herinaceus, Echinus. Klein, *de quadrup. page 66.*

Erinaceus auriculis erectis. . . Erinaceus. Brisson, *Regn. animal. page 161.*

(*b*) *Zenodotus, Plutarchus & alii ex Archilocho.*

ſives, poignantes, & qui rebutent ſes ennemis ; plus ils le tourmentent, plus il ſe hériſſe & ſe reſſerre. Il ſe défend encore par l'effet même de la peur, il lâche ſon urine, dont l'odeur & l'humidité ſe répandant ſur tout ſon corps, achèvent de les dégoûter. Auſſi la plupart des chiens ſe contentent de l'aboyer & ne ſe ſoucient pas de le ſaiſir : cependant il y en a quelques-uns qui trouvent moyen, comme le renard, d'en venir à bout en ſe piquant les pieds & ſe mettant la gueule en ſang ; mais il ne craint ni la fouine, ni la marte, ni le putois, ni le furet, ni la belette, ni les oiſeaux de proie. La femelle & le mâle ſont également couverts d'épines depuis la tête juſqu'à la queue, & il n'y a que le deſſous du corps qui ſoit garni de poils ; ainſi ces mêmes armes qui leur ſont ſi utiles contre les autres, leur deviennent très incommodes lorſqu'ils veulent s'unir : ils ne peuvent s'accoupler à la maniere des autres quadrupèdes, il faut qu'ils ſoient face à face, debout ou couchés. C'eſt au printemps qu'ils ſe cherchent, & ils produiſent au commencement de l'été. On m'a ſouvent apporté la mere & les petits au mois de juin : il y en a ordinairement trois ou quatre, & quelquefois cinq ; ils ſont blancs dans ces premiers temps, & l'on voit ſeulement ſur leur peau la naiſſance des épines. J'ai voulu en élever quelques-uns, on a mis plus d'une fois la mere & les petits dans un tonneau avec une abondante proviſion ; mais au lieu de les allaiter, elle les a dévorés les uns après les autres. Ce n'étoit pas par le

beſoin de nourriture, car elle mangeoit de la viande, du pain, du ſon, des fruits, & l'on n'auroit pas imaginé qu'un animal auſſi lent, auſſi pareſſeux, auquel il ne manquoit rien que la liberté, fût de ſi mauvaiſe humeur, & ſi fâché d'être en priſon; il a même de la malice, & de la même ſorte que celle du ſinge. Un hériſſon qui s'étoit gliſſé dans la cuiſine découvrit une petite marmite, en tira la viande & y fit ſes ordures. J'ai gardé des mâles & des femelles enſemble dans une chambre, ils ont vécu, mais ils ne ſe ſont point accouplés. J'en ai lâché pluſieurs dans mes jardins, ils n'y font pas grand mal, & à peine s'apperçoit-on qu'ils y habitent; ils vivent de fruits tombés, ils fouillent la terre avec le nez à une petite profondeur; ils mangent les hannetons, les ſcarabées, les grillons, les vers & quelques racines; ils ſont auſſi très avides de viande, & la mangent cuite ou crue. A la campagne, on les trouve fréquemment dans les bois, ſous les troncs des vieux arbres, & auſſi dans les fentes des rochers, & ſurtout dans les monceaux de pierre qu'on amaſſe dans les champs & dans les vignes. Je ne crois pas qu'ils montent ſur les arbres, comme le diſent les Naturaliſtes (*c*), ni qu'ils ſe ſervent de leurs épines pour emporter des fruits ou des grains de raiſin : c'eſt avec la gueule

---

(*c*) *Arbores aſcendit, poma & pyra decutit, in iſtis ſeſe volutat ut ſpinis hæreant.* Sperling. *Zoologia Lipſiæ*, 1661, page 281.

qu'ils prennent ce qu'ils veulent saisir; & quoiqu'il y en ait un grand nombre dans nos forêts, nous n'en avons jamais vu sur les arbres; ils se tiennent toujours au pied dans un creux ou sous la mousse, ils ne bougent pas tant qu'il est jour, mais ils courent ou plutôt ils marchent pendant toute la nuit; ils approchent rarement des habitations; ils préfèrent les lieux élevés & secs, quoiqu'ils se trouvent aussi quelquefois dans les prés On les prend à la main, ils ne fuient pas, ils ne se défendent ni des pieds ni des dents, mais ils se mettent en boule dès qu'on les touche, & pour les faire étendre il faut les plonger dans l'eau. Ils dorment pendant l'hiver; ainsi les provisions qu'on dit qu'ils font pendant l'été leur seroient bien inutiles. Ils ne mangent pas beaucoup, & peuvent se passer assez long-temps de nourriture. Ils ont le sang froid à-peu-près comme les autres animaux qui dorment en hiver. Leur chair n'est pas bonne à manger, & leur peau, dont on ne fait maintenant aucun usage, servoit autrefois de vergette & de frottoir pour serancer le chanvre.

Il en est des deux espèces de hérisson, l'un à groin de cochon, & l'autre à museau de chien, dont parlent quelques Auteurs, comme des deux espèces de blaireau; nous n'en connoissons qu'une seule, & qui n'a même aucune variété dans ces climats: elle est assez généralement répandue, on en trouve par-tout en Europe, à l'exception des pays les plus froids, comme la Lapponie, la Nor-

vège, &c. Il y a, dit Flaccourt (*d*), des hérissons à Madagascar comme en France, & on les appelle *Sora*. Le hérisson de Siam dont parle le P. Tachard (*e*), nous paroît être un autre animal, & le hérisson d'Amérique (*f*); le hérisson de Sibérie (*g*), sont les espèces les plus voisines du hérisson commun; enfin le hérisson de Malaca (*h*), semble plus approcher de l'espèce du Porc-épic que de celle du hérisson.

(*d*) *Voyez* le voyage de Flaccourt. *Paris, 1661, page 152.*

(*e*) *Voyez* le second voyage du P. Tachard. *Paris, 1689, page 272.*

(*f*) *Echinus Indicus albus.* Ray, *Synops. animal. quadrup. page 232. Echinus Américanus albus.* Albert Seba, vol. I, page 78. *Acanthion echinatus, Erinaceus Americanus albus Surinamensis.* Klein, *de quadrup. page 66.*

(*g*) *Erinaceus Sibericus.* Albert Seba, vol. I, p. 66.

(*h*) *Porcus aculeatus seu histrix Malaccensis.* Albert Seba, vol. I, page 81. *Acanthion aculeis longissimis, histrix genuina. Porcus aculeatus Malaccensis.* Klein, *de quadrup. pag. 66. Histrix pedibus pentadactylis, caudâ truncatâ.* Linnæus. *Erinaceus auriculis pendulis...* Brisson, *Regn. animal. page 183.*



LA MUSARAIGNE [a]

Voyez planche IX, figure 4 de ce Volume.

La Musaraigne semble faire une nuance dans l'ordre des petits animaux, & remplir l'intervalle qui se trouve entre le rat & la taupe, qui se ressemblant par leur petitesse, diffèrent beaucoup par la forme & sont en tout d'espèces très éloignées. La musaraigne plus petite encore que la souris, ressemble à la taupe par le museau, ayant le nez beaucoup plus alongé que les mâchoires; par les yeux, qui quoiqu'un peu plus gros que ceux

(a) La Musaraigne, en Grec, Μυγαλῆ; en Latin, *Mus araneus, mus cæcus*; en Italien, *Toporagno*; en Espagnol, *Murganho*; en Allemand, *Müger, Spignus, Zismus, Spitzmaus, Haselmaus*; en Anglois, *Shrew, Shrew-mouse, Hardy-Shrew*; en Suédois, *Nabbmus*; en Polonois, *Keret*; en Siléfie, *Bisem-mus*; chez les Grisons, *Musarring*; en Suisse, *Murez*; en Savoie, *Muset, Musette*; en ancien François, *Muserain, Muzeraigne, Muset, Musetre, Sery, Sri.*

Musaraneus. Gesner, *hist. quadrup. page 747.*

Mus, Mochias (parce qu'il sent le musc lorsqu'il est desséché). Gesner, *Icon animal. quadrup. page 116.*

Musaraneus. Ray, *Synops. animal. quadrup. p. 239.*

Sorex Musaraneus. Linnæus.

Musaraneus rostro productiore; mus venenosus. Klein, *de quadrup. page 58.*

Musaraneus suprà ex fusco rufus, infrà albicans .... Musaraneus. Brisson, *Regn. animal. page 178.*

de

de la taupe, sont cachés de même, & sont beaucoup plus petits que ceux de la souris; par le nombre des doigts, dont elle a cinq à tous les pieds : par la queue, par les jambes, surtout celles de derriere, qu'elle a plus courtes que la souris; par les oreilles (*b*), & enfin par les dents. Ce très petit animal a une odeur forte qui lui est particuliere, & qui répugne aux chats; ils chassent, ils tuent la musaraigne, mais ils ne la mangent pas comme la souris. C'est apparemment cette mauvaise odeur & cette répugnance des chats qui a fondé le préjugé du venin de cet animal & de sa morsure dangereuse pour le bétail, surtout pour les chevaux; cependant il n'est ni venimeux, ni même capable de mordre, car il n'a pas l'ouverture de la gueule assez grande pour pouvoir saisir la double épaisseur de la peau d'un autre animal, ce qui cependant est absolument nécessaire pour mordre : & la maladie des chevaux que le vulgaire attribue à la dent de la musaraigne, est une enflure, une espèce d'anthrax, qui vient d'une cause interne, & qui n'a nul rapport avec la morsure, ou, si l'on veut, la piqûre de ce petit animal. Il habite assez communément, sur-tout pendant l'hiver, dans les greniers à foin, dans les écuries, dans les granges, dans les cours à fumier; il mange du grain, des insectes &

(*b*) *Voyez* la description de la Musaraigne, & comparez-la avec celle de la Taupe & celle de la Souris, au tome XV de l'édition en trente-un volumes.

des chairs pourries; on le trouve aussi fréquemment à la campagne, dans les bois, où il vit de graines; & il se cache sous la mousse, sous les feuilles, sous les troncs d'arbres, & quelquefois dans les trous abandonnés par les taupes, ou dans d'autres trous plus petits qu'il se pratique lui-même en fouillant avec les ongles & le museau. La musaraigne produit en grand nombre, autant, dit-on, que la souris, quoique moins fréquemment. Elle a le cri beaucoup plus aigu que la souris, mais elle n'est pas aussi agile à beaucoup près: on la prend aisément, parce qu'elle voit & court mal. La couleur ordinaire de la musaraigne est d'un brun mêlé de roux, mais il y en a aussi de cendrées, de presque noires, & toutes sont plus ou moins blanchâtres sous le ventre. Elles sont très communes dans toute l'Europe, mais il ne paroît pas qu'on les retrouve en Amérique. L'Animal du Bresil dont Marcgrave parle (*c*) sous le nom de *musaraigne*, qui a, dit-il, le museau très pointu & trois bandes noires sur le dos, est plus gros, & paroît être d'une autre espèce que notre musaraigne.

(*c*) *Vide Marcgravii hist. Brasil. page 229.*



LA MUSARAIGNE D'EAU (*a*).

Voyez planche IX, figure 5 de ce Volume.

COMME cet animal, quoique naturel à ce climat, n'étoit connu d'aucun Naturaliste, & que c'est M. Daubenton qui le premier en a fait la découverte, nous renvoyons entiérement ce que l'on en peut dire à la description très exacte qu'il en donne (*b*). J'aurai souvent occasion d'en user de même dans la suite de cet Ouvrage, attendu la diligence infinie avec laquelle il recherche les animaux, & les découvertes qu'il a faites de plusieurs espéces auparavant inconnues, ou confondues avec celles que l'on connoissoit. Tout ce que je puis assurer au sujet de la musaraigne d'eau, c'est qu'on la prend à la source des fontaines, au lever & au coucher du soleil; que dans le jour elle reste cachée dans des fentes de rochers ou dans des trous sous terre, le long des petits ruisseaux; qu'elle met bas au printemps, & qu'ordinairement elle produit neuf petits.

(*a*) La Musaraigne d'eau. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1756, Mémoire sur la Musaraigne, par M. Daubenton.*

(*b*) *Voyez le tome XVI* de l'édition en trente-un volumes.

LA TAUPE (a).

Voyez planche IX, fig. 6 de ce Volume.

La Taupe, sans être aveugle, a les yeux si petits, si couverts, qu'elle ne peut faire grand usage du sens de la vue; en dédommagement la Nature lui a donné avec magnificence l'usage du sixième sens, un appareil remarquable de réservoirs & de vaisseaux (*b*), une

(*a*) La Taupe; en Grec, Ἀσπάλαξ; en Latin, *Talpa*; en Italien, *Talpa*; en Espagnol, *Topo*; en Allemand, *Mulwerf*, *Maulwurf*; en Anglois, *Mole*, *Moldward*, *Want*; en Suédois, *Mullvad*; en Polonois, *Kret*.
Σπάλαξ, *Galeni*.
Talpa. Gesner, *hist. quadrup. page 931. Icon. animal. quadrup. page 116.*
Talpa. Ray, *Synops. animal. quadrup. page 236.*
Talpa caudata. Linnæus.
Talpa nostras, nigra communiter. Klein, *de quadrup. page 60.*
Talpa caudata nigricans, pedibus anticis & posticis pentadactylis... Talpa vulgaris. Brisson, *Regn. animal. page 284.*

(*b*) *Testes maximos, parastatas amplissimas, novum corpus seminale ab his diversum ac separatum... penem etiam facile omnium, ni fallor, animalium longissimum, ex quibus colligere est maximam præ reliquis omnibus animalibus voluptatem in coïtu, hoc abjectum & vile animalculum percipere, ut habeant quod ipsi invideant qui in hoc supremas vitæ suæ delicias collocant*. Ray, *Synops. animal. quadrup. page 237.*

quantité prodigieuse de liqueur séminale, des testicules énormes, le membre génital excessivement long; tout cela secrettement caché à l'intérieur, & par conséquent plus actif & plus chaud. La taupe à cet égard est de tous les animaux le plus avantageusement doué, le mieux pourvu d'organes, & par conséquent de sensations qui y sont relatives : elle a de plus le toucher délicat; son poil est doux comme la soie; elle a l'ouïe très fine, & de petites mains à cinq doigts, bien différentes de l'extrémité des pieds des autres animaux, & presque semblables aux mains de l'homme; beaucoup de force pour le volume de son corps, le cuir ferme, un embonpoint constant, un attachement vif & réciproque du mâle & de la femelle, de la crainte ou du dégoût pour toute autre société, les douces habitudes du repos & de la solitude, l'art de se mettre en sûreté, de se faire en un instant un asyle, un domicile, la facilité de l'étendre & d'y trouver sans en sortir une abondante subsistance. Voilà sa nature, ses mœurs & ses talens, sans doute préférables à des qualités plus brillantes & plus incompatibles avec le bonheur, que l'obscurité la plus profonde.

Elle ferme l'entrée de sa retraite, n'en sort presque jamais qu'elle n'y soit forcée par l'abondance des pluies d'été, lorsque l'eau la remplit ou lorsque le pied du Jardinier en affaisse le dôme : elle se pratique une voûte en rond dans les prairies, & assez ordinairement un boyau long dans les jardins, parce qu'il y a plus de facilité à diviser & à sou-

lever une terre meuble & cultivée qu'un gazon ferme & tissu de racines; elle ne demeure ni dans la fange ni dans les terreins durs, trop compactes au trop pierreux; il lui faut une terre douce, fournie de racines esculentes, & sur-tout bien peuplée d'insectes & de vers, dont elle fait sa principale nourriture.

Comme les taupes ne sortent que rarement de leur domicile souterrain, elles ont peu d'ennemis, & échappent aisément aux animaux carnassiers; leur plus grand fléau est le débordement des rivieres; on les voit dans les inondations, fuir en nombre à la nage, & faire tous leurs efforts pour gagner les terres plus élevées; mais la plupart périssent, aussi-bien que leurs petits qui restent dans les trous; sans cela, les grands talens qu'elles ont pour la multiplication nous deviendroient trop incommodes. Elles s'accouplent vers la fin de l'hiver; elles ne portent pas long-temps, car on trouve déja beaucoup de petits au mois de mai; il y en a ordinairement quatre ou cinq dans chaque portée, & il est assez aisé de distinguer, parmi les mottes qu'elles élèvent, celles sous lesquelles elles mettent bas: ces mottes sont faites avec beaucoup d'art, & sont ordinairement plus grosses & plus élevées que les autres. Je crois que ces animaux produisent plus d'une fois par an, mais je ne puis pas l'assurer; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve des petits depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'août: peut-être aussi que les unes s'accouplent plus tard que les autres.

Le domicile où elles font leurs petits mériteroit une deſcription particuliere Il eſt fait avec une intelligence ſinguliere, elles commencent par pouſſer, par élever la terre & former une voûte aſſez élevée ; elles laiſſent des cloiſons, des eſpèces de piliers de diſtance en diſtance ; elles preſſent & battent la terre, la mêlent avec des racines & des herbes, & la rendent ſi dure & ſi ſolide par-deſſous, que l'eau ne peut pas pénétrer la voûte à cauſe de ſa convexité & de ſa ſolidité ; elles élèvent enſuite un tertre par-deſſous, au ſommet duquel elles apportent de l'herbe & des feuilles pour faire un lit à leurs petits ; dans cette ſituation ils ſe trouvent au-deſſus du niveau du terrein ; & par conſéquent à l'abri des inondations ordinaires, & en même temps à couvert de la pluie, par la voûte qui recouvre le tertre ſur lequel ils repoſent. Ce tertre eſt percé tout autour de pluſieurs trous en pente, qui deſcendent plus bas & s'étendent de tous côtés, comme autant de routes ſouterraines par où la mere taupe peut ſortir & aller chercher la ſubſiſtance néceſſaire à ſes petits ; ces ſentiers ſouterrains ſont fermés & battus, s'étendent à douze ou quinze pas, & partent tous du domicile comme des rayons d'un centre. On y trouve, auſſi-bien que ſous la voûte, des débris d'oignons de colchique, qui ſont apparemment la premiere nourriture qu'elle donne à ſes petits. On voit bien par cette diſpoſition qu'elle ne ſort jamais qu'à une diſtance conſidérable de ſon domicile,

& que la maniere la plus simple & la plus sûre de la prendre avec ses petits, est de faire autour une tranchée qui l'environne en entier & qui coupe toutes les communications; mais comme la taupe fuit au moindre bruit, & qu'elle tâche d'emmener ses petits, il faut trois ou quatre hommes qui, travaillant ensemble avec la bêche, enlèvent la motte toute entière ou fassent une tranchée presque dans un moment, & qui ensuite les saisissent ou les attendent aux issues.

Quelques Auteurs (*c*) ont dit mal-à-propos que la taupe & le blaireau dormoient sans manger pendant l'hiver entier. Le blaireau, comme nous l'avons dit (*d*), sort de son trou en hiver comme en été, pour chercher sa subsistance, & il est aisé de s'en assurer par les traces qu'il laisse sur la neige. La taupe dort si peu pendant tout l'hiver, qu'elle pousse la terre comme en été, & que les gens de la campagne disent, comme par proverbe : *les taupes poussent, le dégel n'est pas loin.* Elles cherchent à la vérité les endroits les plus chauds : les Jardiniers en prennent souvent autour de leurs couches aux mois de décembre, de janvier & de février.

La taupe ne se trouve guère que dans les

(*c*) *Ursus*, Meles, *Erinaceus*, Talpa, *Vespertilio per hiemem dormiunt abstemii. Linnæi Fauna Suecica. Stockolmiæ, 1746, page 8.*

(*d*) *Voyez* dans ce volume l'article du Blaireau.

pays cultivés, il n'y en a point dans les déſerts arides ni dans les climats froids, où la terre eſt gelée pendant la plus grande partie de l'année. L'animal qu'on a appellé *Taupe de Sibérie* (*e*), qui a le poil vert & or, eſt d'une eſpèce différente de nos taupes, qui ne ſont en abondance que depuis la Suède (*f*) juſqu'en Barbarie (*g*); car le ſilence des voyageurs nous fait préſumer qu'elles ne ſe trouvent point dans les climats plus chauds. Celles d'Amérique ſont auſſi différentes : la taupe de Virginie (*h*) eſt cependant aſſez ſemblable à la nôtre, à l'exception de la couleur du poil, qui eſt mêlée de pourpre foncé; mais la taupe rouge d'Amérique (*i*) eſt un autre animal. Il y a ſeulement deux ou trois variétés dans l'eſpèce commune de nos taupes : on en trouve de plus ou moins brunes & de plus ou moins noires: nous en avons vu de toutes blanches, & Séba fait mention (*k*) & donne la figure d'une taupe tachée

---

(*d*) *Vide Albert Seba. Amſtelodami, 1734, vol. I, page 5.*

(*f*) *Vide Linnæi Faun. Suec. Stockolm. 1746, p. 7.*

(*g*) *Voyez les voyages du Dr. Shaw. Amſterdam, 1743, tome I, page 322.*

(*h*) *Voyez Albert Seba, vol. I, page 5.*

(*i*) *Ibid.*

(*k*) Cette taupe a été trouvée en Oſt-Friſe, dans le grand chemin; elle eſt un peu plus longue que les taupes ordinaires, dont au reſte elle ne diffère que par ſa peau qui eſt toute marbrée ſur le dos & ſous le ventre de taches blanches & noires, dans leſquelles pourtant on diſtingue comme un mélange de poils gris auſſi

de noir & de blanc, qui se trouve en Ost-Frise, & qui est un peu plus grosse que la taupe ordinaire.

---

fins que de la soie. Le museau de cet animal est long & hérissé d'un long poil ; les yeux sont si petits, que l'on a de la peine à découvrir l'ouverture des paupieres. Albert Seba, vol. I, page 68.





Les Chauves-Souris.

LA CHAUVE-SOURIS [*a*].

Voyez planche X de ce Volume.

QUOIQUE tout soit également parfait en soi, puisque tout est sorti des mains du Créateur, il est cependant, relativement à nous, des êtres accomplis, & d'autres qui semblent être imparfaits ou difformes. Les premiers sont ceux dont la figure nous paroît agréable & complète, parce que toutes les parties sont bien ensemble, que le corps & les membres sont proportionnés, les mouvemens assortis, toutes les fonctions faciles & naturelles. Les autres, qui nous paroissent hideux, sont ceux dont les qualités nous sont nuisibles, ceux dont la nature s'éloigne de la nature commune, & dont la forme est trop différente des formes ordinaires desquelles nous avons

(*a*) La Chauve-souris; en Grec, Νυκτερὶς; en Latin, *Vespertilio*; en Italien, *Nottolo*, *Notula*, *Barbastello*, *Vilpistrello*, *Pipistrello*, *Sportegliono*; en allemand, *Flaedermuss*; en Anglois, *Bat*, *Flittermouse*; en Suédois, *Laderlapp*; en Polonois, *Nietoperz*.

Vespertilio. Gesner, *hist. avi. page 766. Icon. avi. page 17.*

Vespertilio. Ray, *Synops. anim. quadr. page 243.*

Vespertilio caudatus, ore nasoque simplici. Linnæus.

Vespertilio vulgaris. Klein, *de quadrup. page 61.*

La grande chauve-souris de notre pays. *Vespertilio murini coloris, pedibus omnibus pentadactylis, auriculis simplicibus... Vespertilio major.* Brisson, *Regn. anim. page 224.*

reçu les premieres sensations, & tiré les idées qui nous servent de modèle pour juger. Une tête humaine sur un cou de cheval, le corps couvert de plumes, & terminé par une queue de poisson, n'offrent un tableau d'une énorme difformité que parce qu'on y réunit ce que la Nature a de plus éloigné. Un animal qui, comme la Chauve-souris, est à demi-quadrupède, à demi-volatile, & qui n'est en tout ni l'un ni l'autre, est pour ainsi dire, un être monstre, en ce que réunissant les attributs de deux genres si différens, il ne ressemble à aucun des modèles que nous offrent les grandes classes de la Nature. Il n'est qu'imparfaitement quadrupède, & il est encore plus imparfaitement oiseau. Un quadrupède doit avoir quatre pieds, un oiseau a des plumes & des ailes; dans la chauve-souris les pieds de devant ne sont ni des pieds ni des ailes, quoiqu'elle s'en serve pour voler, & qu'elle puisse aussi s'en servir pour se traîner: ce sont en effet des extrémités difformes, dont les os sont monstrueusement alongés, & réunis par une membrane qui n'est couverte ni de plumes, ni même de poil, comme le reste du corps: ce sont des espèces d'ailerons, ou, si l'on veut, des pattes ailées, où l'on ne voit que l'ongle d'un pouce court, & dont les quatre autres doigts très longs ne peuvent agir qu'ensemble, & n'ont point de mouvemens propres, ni de fonctions séparées: ce sont des espèces de mains dix fois plus grandes que les pieds, & en tout quatre fois plus longues que le corps entier de l'animal: ce sont,

en un mot, des parties qui ont plutôt l'air d'un caprice que d'une production réguliere. Cette membrane couvre les bras, forme les ailes ou les mains de l'animal, ſe réunit à la peau de ſon corps, & enveloppe en même temps ſes jambes, & même ſa queue qui, par cette jonction bizarre, devient, pour ainſi dire, l'un de ſes doigts. Ajoutez à ces diſparates & à ces diſproportions du corps & des membres, les difformités de la tête, qui ſouvent ſont encore plus grandes; car, dans quelques eſpèces, le nez eſt à peine viſible, les yeux ſont enfoncés tout près de la conque de l'oreille, & ſe confondent avec les joues; dans d'autres, les oreilles ſont auſſi longues que le corps, ou bien la face eſt tortillée en forme de fer-à-cheval, & le nez recouvert par une eſpèce de crête. La plupart ont la tête ſurmontée par quatre oreillons, toutes ont les yeux petits, obſcurs & couverts, le nez, ou plutôt les naſeaux informes, la gueule fendue de l'une à l'autre oreille; toutes auſſi cherchent à ſe cacher, fuyent la lumiere, n'habitent que les lieux ténébreux, n'en ſortent que la nuit, y rentrent au point du jour pour demeurer collées contre les murs. Leur mouvement dans l'air eſt moins un vol qu'une eſpèce de voltigement incertain, qu'elles ſemblent n'exécuter que par effort, & d'une maniere gauche; elles s'élèvent de terre avec peine, elles ne volent jamais à une grande hauteur, elles ne peuvent qu'imparfaitement précipiter, ralentir ou même diriger leur vol; il n'eſt ni très rapide ni bien direct, il ſe fait par des

vibrations bruſques dans une direction oblique & tortueuſe ; elles ne laiſſent pas de ſaiſir en paſſant les moucherons, les couſins & ſur-tout les papillons phalènes qui ne volent que la nuit, elles les avalent, pour ainſi dire, tout entiers, & l'on voit dans leurs excrémens les débris des ailes & des autres parties sèches qui ne peuvent ſe digérer. Étant un jour deſcendu dans les grottes d'Arci pour en examiner les ſtalactites, je fus ſurpris de trouver ſur un terrain tout couvert d'albâtre, & dans un lieu ſi ténébreux & ſi profond, une eſpèce de terre qui étoit d'une toute autre nature ; c'étoit un tas épais & large de pluſieurs pieds d'une matière noirâtre, preſqu'entiérement compoſée de portions d'ailes & de pattes de mouches & de papillons, comme ſi ces inſectes ſe fuſſent raſſemblés en nombre immenſe & réunis dans ce lieu pour y périr & pourrir enſemble. Ce n'étoit cependant autre choſe que de la fiente de chauve-ſouris, amoncelée probablement pendant pluſieurs années dans l'endroit de ces voûtes ſouterraines, qu'elles habitoient de préférence ; car dans toute l'étendue de ces grottes, qui eſt de plus d'un demi-quart de lieue, je ne vis aucun autre amas d'une pareille matiere, & je jugeai que les chauve-ſouris avoient fixé dans cet endroit leur demeure commune, parce qu'il y parvenoit encore une très foible lumiere par l'ouverture de la grotte ; & qu'elles n'alloient pas plus avant pour ne pas s'enfoncer dans une obſcurité trop profonde.

Les chauve-ſouris ſont de vrais quadrupè-

des, elles n'ont rien de commun que le vol avec les oiſeaux; mais comme l'action de voler ſuppoſe une très grande force dans la partie ſupérieure du corps & dans les membres antérieurs, elles ont les muſcles pectoraux beaucoup plus forts & plus charnus qu'aucun des quadrupèdes, & l'on peut dire que par là elles reſſemblent encore aux oiſeaux; elles en diffèrent par tout le reſte de la conformation, tant extérieure qu'intérieure; les poumons, le cœur, les organes de la génération, tous les autres viſcères ſont ſemblables à ceux des quadrupèdes, à l'exception de la verge qui eſt pendante & détachée, ce qui eſt particulier à l'homme, aux ſinges & aux chauve-ſouris; elles produiſent, comme les quadrupèdes, leurs petits vivans; enfin elles ont, comme eux, des dents & des mamelles: l'on aſſure qu'elles ne portent que deux petits, qu'elles les allaitent & les tranſportent même en volant. C'eſt en été qu'elles s'accouplent & qu'elles mettent bas, car elles ſont engourdies pendant l'hiver: les unes ſe recouvrent de leurs ailes comme d'un manteau, s'accrochent à la voûte de leur ſouterrain par les pieds de derriere, & demeurent ainſi ſuſpendues; les autres ſe collent contre les murs ou ſe recelent dans des trous, elles ſont toujours en nombre pour ſe défendre du froid: toutes paſſent l'hiver ſans bouger, ſans manger, ne ſe réveillent qu'au printemps, & ſe recèlent de nouveau vers la fin de l'automne. Elles ſupportent plus aiſément la diète que le froid, elles peuvent paſſer pluſieurs jours ſans man-

ger, & cependant elles sont du nombre des animaux carnassiers; car lorsqu'elles peuvent entrer dans un office, elles s'attachent aux quartiers de lard qui y sont suspendus, & elles mangent aussi de la viande crue ou cuite, fraîche ou corrompue.

Les Naturalistes qui nous ont précédés ne connoissoient que deux espèces de chauve-souris. M. Daubenton en a trouvé cinq autres qui sont, aussi-bien que les deux premieres espèces, naturelles à notre climat; elles y sont même aussi communes, aussi abondantes, & il est assez étonnant qu'aucun observateur ne les eût remarquées. Ces sept espèces sont très distinctes, très différentes les unes des autres, & n'habitent même jamais ensemble dans le même lieu.

La premiere, qui étoit connue, est la chauve-souris commune ou la chauve-souris proprement dite, dont j'ai donné ci-devant les dénominations. (*Voyez la fig. 1, planche X de ce vol.*)

La seconde est la chauve-souris à grandes oreilles, que nous nommerons l'*oreillar*, qui a aussi été reconnue par les Naturalistes & indiquée par les Nomenclateurs (*b*). L'o-

---

(*b*) *Vespertilio*. Aldrovand. *Avi. page 571. Vespertilio auriculis quaternis*. Jonst. *Avi. page 34.*

Vespertilio vulgaris, auriculis duplicibus. Klein, *de quadrup. page 61.*

La petite chauve-souris de notre pays. *Vespertilio*

reillar

reillar eft peut-être plus commun que la chauve-fouris ; il eft bien plus petit de corps ; il a auffi les ailes beaucoup plus courtes, le mufeau moins gros & plus pointu, les oreilles d'une grandeur démefurée. *(Voy. la fig. 3, planche X de ce vol.)*

La troifième efpèce, que nous appellerons la *noctule*, du mot Italien *noctula*, n'étoit pas connue; cependant elle eft très commune en France, & on la rencontre même plus fréquemment que les deux efpèces précédentes. On la trouve fous les toîts, fous les gouttières de plomb des châteaux, des églifes, & auffi dans les vieux arbres creux ; elle eft prefqu'auffi groffe que la chauve-fouris ; elle a les oreilles courtes & larges, le poil rouffâtre, la voix aigre, perçante, & affez femblable au fon d'un timbre de fer. *(Voyez la figure. 4. pl. X de ce vol.)*

Nous nommerons *ferotine* la quatrième efpèce, qui n'étoit nullement connue; elle eft plus petite que la chauve-fouris & que la noctule; elle eft à-peu-près de la grandeur de l'oreillar, mais elle en diffère par les oreilles qu'elle a courtes & pointues, & par la couleur du poil, elle a les ailes plus noires & le poil d'un brun plus foncé. *(Voy. la fig. 5, pl. X de ce vol.)*

Nous appellerons la cinquième efpèce, qui n'étoit pas connue, la *pipiftrelle*, du mot Ita-

---

murini coloris, pedibus omnibus pentadactylis, auriculis duplicibus . . . Vefpertilio minor. Briffon, *Regn. animal, page 226.*

lien *pipistrello*, qui signifie aussi chauve-souris. La pipistrelle n'est pas à beaucoup près aussi grosse que la chauve-souris ou la noctule, ni même que la sérotine ou l'oreillar : de toutes les chauve-souris c'est la plus petite & la moins laide, quoiqu'elle ait la lèvre supérieure fort renflée, les yeux très petits, très enfoncés, & le front très couvert de poil. (*Voyez la fig. 6. pl. X de ce vol.*)

La sixième espèce, qui n'étoit pas connue, sera nommée *barbastelle*, du mot Italien *barbastello*, qui signifie encore *chauve-souris*. Cet animal est à-peu-près de la grosseur de l'oreillar; il a les oreilles aussi larges, mais bien moins longues : le nom de *barbastelle* lui convient d'autant mieux qu'il paroît avoir une grosse moustache, ce qui cependant n'est qu'une apparence occasionnée par le renflement des joues qui forment un bourrelet au-dessus des lèvres; il a le museau très court, le nez fort aplati & les yeux presque dans les oreilles. (*Voy. la fig. 7, pl. X de ce vol.*)

Enfin nous nommerons *fer-à-cheval* une septième espèce qui n'étoit nullement connue ; elle est très frappante par la singuliere difformité de sa face, dont le trait le plus apparent & le plus marqué est un bourrelet en forme de fer-à-cheval autour du nez & sur la lèvre supérieure ; on la trouve très communément en France dans les murs & dans les caveaux des vieux châteaux abandonnés. Il y en a de petites & de grosses, mais qui sont au reste si semblables par la forme, que nous les avons jugées de la même espèce ; seulement, comme nous en avons beaucoup

vu ſans en trouver de grandeur moyenne entre les groſſes & les petites, nous ne décidons pas ſi l'âge ſeul produit cette différence, ou ſi c'eſt une variété conſtante dans la même eſpèce. (*Voy, les fig. 2 & 8, pl. X de ce vol.*)

(*) Ces animaux reſtent pendant le jour ſuſpendus par les pieds de derriere, & enveloppés de leurs ailes. [*Voyez pl. X, fig. 9.*]



LE LOIR (*a*).

Voyez planche XII, fig. 1 *de ce Volume.*

NOUS connoiſſons trois eſpèces de Loirs, qui, comme la marmotte, dorment pendant l'hiver : le Loir, le Lérot, & le Muſcardin ; le loir eſt le plus gros des trois, le muſcardin eſt le plus petit. Pluſieurs auteurs ont confondu l'une de ces eſpèces avec les deux autres, quoiqu'elles ſoient toutes trois très diſtinctes, & par conſéquent très aiſées à reconnoître & à diſtinguer. Le loir eſt à-peu-près de la grandeur de l'écureuil : il a, comme lui, la queue couverte de longs poils. Le lérot n'eſt pas ſi gros que le rat, il a la queue couverte de poils très courts, avec un bouquet de poils longs à l'extrémité. Le muſcardin n'eſt pas plus gros que la

(*a*) Le Loir ; en Grec, Μυωξὸς, ſelon Geſner ; Ἐλειὸς ſelon les Grammairiens ; en Latin, *Glis* ; en Italien, *Galero*, *Gliero*, *Ghiro* ; en Eſpagnol, *Liroa* ; en Allemand, *Sebens-ſchlæfer*, ſelon Klein, & *Greul* en quelques endroits d'Allemagne, ſelon Geſner ; en Polonois, *Sczurek* ; en Suiſſe, *Rell*, *Rell-muſc* ; en vieux François, *Liron*, *Rat-liron*, *Rat-vele*.

Glis. Geſner, *hiſt. quadr. page* 550. *Icon. quadr. page* 109.

Glis. Aldrovande, *hiſt. quadr. digit. page* 409.

Glis ſuprà obſcurè cinereus, infrà ex albo cinereſcens. Briſſon, *Regn. animal. page* 169.



1 Le Loir. 2 Le Lérot.

ſouris, il a la queue couverte de poils plus longs que le lérot, mais plus courts que le loir, avec un gros bouquet de longs poils à l'extrémité. Le lérot differe des deux autres par les marques noires qu'il a près des yeux, & le muſcardin par la couleur blonde de ſon poil ſur le dos. Tous trois ſont blancs ou blanchâtres ſous la gorge & le ventre ; mais le lérot eſt d'un aſſez beau blanc, le loir n'eſt que blanchâtre, & le muſcardin eſt plutôt jaunâtre que blanc dans toutes les parties inférieures.

C'eſt improprement que l'on dit que ces animaux dorment pendant l'hiver ; leur état n'eſt point celui d'un ſommeil naturel, c'eſt une torpeur, un engourdiſſement des membres & des ſens, & cet engourdiſſement eſt produit par le refroidiſſement du ſang. Ces animaux ont ſi peu de chaleur intérieure, qu'elle n'excède guere celle de la température de l'air. Lorſque la chaleur de l'air eſt au thermomètre, de dix degrés au-deſſus de la congélation, celle de ces animaux n'eſt auſſi que de dix degrés. Nous avons plongé la boule d'un petit thermomètre dans le corps de pluſieurs lérots vivans ; la chaleur de l'intérieur de leur corps étoit à-peu-près égale à la température de l'air ; quelquefois même le thermomètre plongé, &, pour ainſi dire, appliqué ſur le cœur, a baiſſé d'un demi-degré ou d'un degré, la température de l'air étant à onze. Or, l'on ſait que la chaleur de l'homme & de la plupart des animaux qui ont de la chair &

du sang, excède en tout temps trente degrés; il n'est donc pas étonnant que ces animaux, qui ont si peu de chaleur en comparaison des autres, tombent dans l'engourdissement dès que cette petite quantité de chaleur intérieure cesse d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air; & cela arrive lorsque le thermomètre n'est plus qu'à dix ou onze degrés au-dessus de la congélation. C'est-là la vraie cause de l'engourdissement de ces animaux; cause que l'on ignoroit, & qui cependant s'étend généralement sur tous les animaux qui dorment pendant l'hiver; car nous l'avons reconnue dans les loirs, dans les hérissons, dans les chauve-souris; & quoique nous n'ayons pas eu occasion de l'éprouver sur la marmotte, je suis persuadé qu'elle a le sang froid comme les autres, puisqu'elle est comme eux sujette à l'engourdissement pendant l'hiver.

Cet engourdissement dure autant que la cause qui le produit, & cesse avec le froid; quelques degrés de chaleur au-dessus de dix ou onze suffisent pour ranimer ces animaux, & si on les tient pendant l'hiver dans un lieu bien chaud, ils ne s'engourdissent point du tout; ils vont & viennent, ils mangent & dorment seulement de temps en temps, comme tous les autres animaux. Lorsqu'ils sentent le froid, ils se serrent & se mettent en boule pour offrir moins de surface à l'air & se conserver un peu de chaleur: c'est ainsi qu'on les trouve en hiver dans les arbres creux, dans les trous des murs exposés au midi; ils y gissent en boule,

& ſans aucun mouvement, ſur de la mouſſe & des feuilles : on les prend, on les tient, on les roule ſans qu'ils remuent, ſans qu'ils s'étendent ; rien ne peut les faire ſortir de leur engourdiſſement qu'une chaleur douce & graduée ; ils meurent lorſqu'on les met tout-à-coup près du feu ; il faut, pour les dégourdir, les en approcher par degrés. Quoique dans cet état ils ſoient ſans aucun mouvement, qu'ils ayent les yeux fermés & qu'ils paroiſſent privés de tout uſage des ſens, ils ſentent cependant la douleur lorſqu'elle eſt très vive ; une bleſſure, une brûlure leur fait faire un mouvement de contraction & un petit cri ſourd qu'ils répètent même pluſieurs fois : la ſenſibilité intérieure ſubſiſte donc auſſi-bien que l'action du cœur & des poumons. Cependant il eſt à préſumer que ces mouvemens vitaux ne s'exercent pas dans cet état de torpeur avec la même force, & n'agiſſent pas avec la même puiſſance que dans l'état ordinaire ; la circulation ne ſe fait probablement que dans les plus gros vaiſſeaux, la reſpiration eſt foible & lente, les ſecrétions ſont très peu abondantes, les déjections nulles ; la tranſpiration eſt preſque nulle auſſi, puiſqu'ils paſſent pluſieurs mois ſans manger, ce qui ne pourroit être ſi dans ce temps de diète ils perdoient de leur ſubſtance autant, à proportion, que dans les autres temps où ils la réparent en prenant de la nourriture. Ils en perdent cependant, puiſque dans les hivers trop longs ils meurent dans leurs trous : peut-être auſſi n'eſt-ce pas la durée, mais la

rigueur du froid qui les fait périr ; car lorsqu'on les expose à une forte gelée, ils meurent en peu de temps. Ce qui me feroit croire que ce n'est pas la trop grande déperdition de substance qui les fait mourir dans les grands hivers, c'est qu'en automne ils sont excessivement gras, & qu'ils le sont encore lorsqu'ils se raniment au printemps : cette abondance de graisse est une nourriture intérieure qui suffit pour les entretenir & pour suppléer à ce qu'ils perdent par la transpiration.

Au reste, comme le froid est la seule cause de leur engourdissement, & qu'ils ne tombent dans cet état que quand la température de l'air est au-dessous de dix ou onze degrés, il arrive souvent qu'ils se raniment même pendant l'hiver : car il y a des heures, des jours, & même des suites de jours dans cette saison, où la liqueur du thermomètre se soutient à douze, treize, quatorze, &c. dégrés, & pendant ce temps doux les loirs sortent de leurs trous pour chercher à vivre ou plutôt ils mangent les provisions qu'ils ont ramassées pendant l'automne, & qu'ils y ont transportées Aristote a dit (*b*), & tous les Naturalistes ont dit après Aristote, que les loirs passent tout l'hiver sans manger, & que dans ce temps même de diète ils deviennent extrêmement gras, que le sommeil seul les nourrit plus que les alimens ne nourrissent les autres

(*b*) *Hist. animal. lib. VIII, cap. XVII.*

animaux.

animaux. Le fait non-ſeulement n'eſt pas vrai, mais la ſuppoſition même du fait n'eſt pas poſſible. Le loir engourdi pendant quatre ou cinq mois ne pourroit s'engraiſſer que de l'air qu'il reſpire : accordons ſi l'on veut (& c'eſt beaucoup trop accorder) qu'une partie de cet air ſe tourne en nourriture, en réſultera-t-il une augmentation ſi conſidérable ? cette nourriture ſi légere pourra-t-elle même ſuffire à la déperdition continuelle qui ſe fait par la tranſpiration ? Ce qui a pu faire tomber Ariſtote dans cette erreur, c'eſt qu'en Grèce, où les hivers ſont tempérés, les loirs ne dorment pas continuellement, & que prenant de la nourriture, peut-être abondamment, toutes les fois que la chaleur les ranime, il les aura trouvés très gras, quoiqu'engourdis. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'ils ſont gras en tout temps, & plus gras en automne qu'en été : leur chair eſt aſſez ſemblable à celle du cochon d'Inde. Les loirs faiſoient partie de la bonne chere chez les Romains ; ils en élevoient en quantité. Varron donne la maniere de faire des garennes de loirs, & Apicius celle d'en faire des ragoûts : cet uſage n'a point été ſuivi, ſoit qu'on ait eu du dégoût pour ces animaux, parce qu'ils reſſemblent aux rats, ſoit qu'en effet leur chair ne ſoit pas de bien bon goût. J'ai ouï dire à des payſans qui en avoient mangé, qu'elle n'étoit guere meilleure que celle du rat d'eau. Au reſte, il n'y a que le loir qui ſoit mangeable ; le lérot a la chair mauvaiſe & d'une odeur déſagréable.

Le loir ressemble assez à l'écureuil par les habitudes naturelles ; il habite comme lui les forêts, il grimpe sur les arbres, saute de branche en branche, moins légerement à la vérité que l'écureuil qui a les jambes plus longues, le ventre bien moins gros, & qui est aussi maigre que le loir est gras : cependant ils vivent tous deux des mêmes alimens ; de la faine, des noisettes, de la châtaigne, d'autres fruits sauvages, font leur nourriture ordinaire. Le loir mange aussi de petits oiseaux qu'il prend dans les nids : il ne fait point de bauge au-dessus des arbres comme l'écureuil, mais il se fait un lit de mousse dans le tronc de ceux qui sont creux ; il se gîte aussi dans les fentes des rochers élevés, & toujours dans des lieux secs ; il craint l'humidité, boit peu, & descend rarement à terre ; il differe encore de l'écureuil en ce que celui-ci s'apprivoise & que l'autre demeure toujours sauvage. Les loirs s'accouplent sur la fin du printemps, ils font leurs petits en été, les portées sont ordinairement de quatre ou de cinq, ils croissent vîte, & l'on assure qu'ils ne vivent que six ans. En Italie, où l'on est encore dans l'usage de les manger, on fait des fosses dans les bois, que l'on tapisse de mousse, qu'on recouvre de paille, & où l'on jette de la faine ; on choisit un lieu sec à l'abri d'un rocher exposé au midi, les loirs s'y rendent en nombre, & on les y trouve engourdis vers la fin de l'automne, c'est le temps où ils sont les meilleurs à manger. Ces petits animaux sont coura-

geux, & défendent leur vie juſqu'à la derniere extrémité : ils ont les dents de devant très longues & très fortes, auſſi mordent-ils violemment; ils ne craignent ni la belette ni les petits oiſeaux de proie, ils échappent au renard qui ne peut les ſuivre au-deſſus des arbres; leurs plus grands ennemis ſont les chats ſauvages & les martes.

Cette eſpèce n'eſt pas extrêmement répandue, on ne la trouve point dans les climats très froids, comme la Lapponie, la Suède, du moins les Naturaliſtes du Nord n'en parlent point : l'eſpèce de loir qu'ils indiquent eſt le muſcardin, la plus petite des trois. Je préſume auſſi qu'on ne les trouve pas dans les climats très chauds, puiſque les Voyageurs n'en font aucune mention : il n'y a que peu ou point de loirs dans les pays découverts, comme l'Angleterre; il leur faut un climat tempéré & un pays couvert de bois; on en trouve en Eſpagne, en France, en Grèce, en Italie, en Allemagne, en Suiſſe, où ils habitent dans les forêts, ſur les collines, & non pas au-deſſus des hautes montagnes comme les marmottes, qui, quoique ſujettes à s'engourdir par le froid, ſemblent chercher la neige & les frimats.





LE LÉROT (a).

Voyez planche XII, fig. 2 de ce volume.

LE loir demeure dans les forêts, & semble fuir nos habitations; le Lérot au contraire habite nos jardins, & se trouve quelquefois dans nos maisons; l'espèce en est aussi plus nombreuse, plus généralement répandue, & il y a peu de jardins qui n'en

(a) Le Lérot; ce nom vient probablement de loirot, petit loir. Le lérot est en effet plus petit que le loir. On appelle aussi le lérot, *rat blanc*; & comme il est plus commun que le loir, & que le nom de *loir* est plus connu que celui de *lerot*, on donne souvent le nom de loir au lérot. En Bourgogne, on appelle le lérot *Veisieu* ou *Vonsieu*; en Latin, *Sorex Plinii*, selon Gesner; en Allemand, *Haselmuss*; *Grauwert* à Dantzic, selon Klein; en Anglois, *the Greater Dormouse or Sleeper*, selon Ray; en Flamand, *Slaep-Rate*, selon Gesner; en Polonois, *Myszorzechowa*, *Koszatka*, selon Rzaczinski.

Mus avellanarum major. Hist. quadrup. page 735. Icon. animal. quadrup. page 115.

Mus avellanarum major. Ray, *Synops. animal. quadr. page 219.*

Loir. Histoire de l'Académie royale des Sciences, tome III, part. III, page 40.

Glis suprà obscurè cinereus, infra ex albo cinerescens, maculâ ad oculos nigrâ. Brisson, *Regn. animal. p. 161.*

ſoient infeſtés. Ils ſe nichent dans les trous des murailles, ils courent ſur les arbres en eſpalier, choiſiſſent les meilleurs fruits & les entament tous dans le temps qu'ils commencent à mûrir ; ils ſemblent aimer les pêches de préférence, & ſi l'on veut en conſerver, il faut avoir grand ſoin de détruire les lérots : ils grimpent auſſi ſur les poiriers, les abricotiers, les pruniers ; & ſi les fruits doux leur manquent, ils mangent des amandes, des noiſettes, des noix, & même des graines légumineuſes ; ils en tranſportent en grande quantité dans leurs retraites qu'ils pratiquent en terre, ſurtout dans les jardins ſoignés, car dans les anciens vergers on les trouve ſouvent dans de vieux arbres creux ; ils ſe font un lit d'herbes, de mouſſe & de feuilles. Le froid les engourdit, & la chaleur les ranime ; on en trouve quelquefois huit ou dix dans le même lieu, tous engourdis, tous reſſerrés en boule au milieu de leurs proviſions de noix & de noiſettes.

Ils s'accouplent au printemps, produiſent en été, & font cinq ou ſix petits qui croiſſent promptement, mais qui cependant ne produiſent eux-mêmes que dans l'année ſuivante. Leur chair n'eſt pas mangeable comme celle du loir, ils ont même la mauvaiſe odeur du rat domeſtique, au lieu que le loir ne ſent rien ; ils ne deviennent pas auſſi gras, & manquent des feuillets graiſſeux qui ſe trouvent dans le loir, & qui

enveloppent la masse entiere des intestins (*b*). On trouve des lérots dans tous les climats tempérés de l'Europe, & même en Pologne, en Prusse ; mais il ne paroît pas qu'il y en ait en Suède ni dans les pays septentrionaux.

(*b*) Voyez les descriptions du loir & du lérot, au tome XV de l'édition en trente-un volumes.



LE MUSCARDIN (a).

Voyez Planche IX, fig. 7 de ce Volume.

LE Mufcardin eft le moins laid de tous les rats ; il a les yeux brillans, la queue touffue & le poil d'une couleur diftinguée ; il eft plus blond que roux ; il n'habite jamais dans les maifons, rarement dans les jardins, & fe trouve, comme le loir, plus fouvent dans les bois, où il fe retire dans les vieux arbres creux. L'efpèce n'en eft pas, à beaucoup près, auffi nombreufe que celle du lérot : on trouve le mufcardin prefque toujours feul dans fon trou, & nous avons eu beaucoup de peine à nous en procurer quelques-uns ; cependant il paroît qu'il eft affez commun en Italie, que même il fe trouve dans les climats du nord, puifque M. Linnæus l'a

(a) Mufcardin, de fon nom en Italien *Mofcardino* ; on l'appelle auffi *Ratdor* ou *Ratdort* en Bourgogne ; en Anglois, *Dormous*, *or Sleeper.*

Mus avellanarum minor. Aldrov. *hift. quadrup. digit. page 440.*

Mus avellanarum minor. Ray, *Synopf. animal. quadr. page 220.*

Mus caudâ longâ, pilofâ, corpore rufo, gulâ albicante. Linnæus.

Glis fuprà rufus, infrà albicans. Le croque-noix. Briffon, *Regn. animal. page 162.*

compris dans la liste (*b*) qu'il a donnée des animaux de Suède ; & en même temps il semble qu'il ne se trouve point en Angleterre, car M. Ray (*c*), qui l'avoit vu en Italie, dit que le petit *rat dormeur* qui se trouve en Angleterre, n'est pas roux sur le dos comme celui d'Italie, & qu'il pourroit bien être d'une autre espèce. En France, il est le même qu'en Italie, & nous avons trouvé qu'Aldrovande (*d*) l'avoit bien indiqué ; mais cet auteur ajoute qu'il y en a deux espèces en Italie, l'une rare dont l'animal a l'odeur du musc, l'autre plus commune dont l'animal n'a point d'odeur, & qu'à Bologne on les appelle tous deux *muscardins* à cause de leur ressemblance, tant par la figure que par la grosseur. Nous ne connoissons que l'une de ces espèces, & c'est la seconde, car notre muscardin n'a point d'odeur, ni bonne ni mauvaise. Il manque comme le lérot de feuillets graisseux qui enveloppent les intestins dans le loir, aussi ne vient-il pas si gras ; & quoiqu'il n'ait point de mauvaise odeur, il n'est pas bon à manger.

Le muscardin s'engourdit par le froid & se met en boule comme le loir & le lérot ; il se ranime comme eux dans les temps doux, & fait aussi provision de noisettes & d'autres fruits secs. Il fait son nid sur les arbres, comme l'écureuil ; mais il le place

(*b*) *Vide Linnæi Faun. Suec. page 11.*
(*c*) *Vide Raii Synopf. animal. quadr. page 220.*
(*d*) *Vide Aldrov. hist. quadr. digit. page 440.*

ordinairement

ordinairement plus bas, entre les branches d'un noiſetier, dans un buiſſon, &c. Le nid eſt fait d'herbes entrelacées, il a environ ſix pouces de diamètre, & n'eſt ouvert que par le haut. Bien des gens de la campagne m'ont aſſuré qu'ils avoient trouvé de ces nids dans des bois taillis, dans des haies, qu'ils ſont environnés de feuilles & de mouſſe, & que dans chaque nid il y avoit trois ou quatre petits. Ils abandonnent le nid dès qu'ils ſont grands, & cherchent à ſe gîter dans le creux ou ſous le tronc des vieux arbres, & c'eſt-là qu'ils repoſent, qu'ils font leur proviſion, & qu'ils s'engourdiſſent.

Fin du deuxième Volume des Quadrupèdes.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

La [illegible]
La [illegible] ar[illegible] ze [illegible]
La [illegible]
La [illegible] ol [illegible]

